

LES PRINCIPES

DE LA

FRANC-MAÇONNERIE

DANS LA

VIE DES PEUPLES

OUVRAGE HISTORICO-PHILOSOPHIQUE ET ÉDIFIANT

PAR

J. G. FINDEL



TRADUCTION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

BERNE
PAUL HALLER, CI-DEVANT IMPRIMERIE HALLER
1884



TABLE DES MATIÈRES



INTRODUCTION

INTRODUCTION

La franc-maçonnerie — a dit *Lessing* — existe de temps immémorial; elle remonte à l'origine de la société humaine. Elle n'est rien d'arbitraire, mais a son fondement dans l'essence même de l'homme. Envisagée à ce point de vue, la franc-maçonnerie concorde avec la tendance de l'être humain vers l'accomplissement de sa destinée, avec l'histoire de la civilisation; elle est par conséquent beaucoup plus ancienne que l'ORDRE fondé pour son maintien, sa propagation et son développement, ordre dont l'organisation, quant à la forme, ne date que du XVIIIe siècle.

L'importance de l'association franc-maçonnique consiste dans le fait qu'elle a arraché à l'isolement, au milieu duquel leurs efforts restaient impuissants, les esprits animés de sympathie pour une même cause, les hommes qui tendent à un même but, les représentants des mêmes principes, pour les réunir en vue d'une œuvre commune. Mais ce que veulent les membres de cette association existait depuis longtemps — consciemment ou inconsciemment — et a été le mobile et le pivot de toute l'histoire de la civilisation depuis les temps les plus reculés, prenant toutefois un caractère plus accentué depuis

le réveil des sciences et le commencement de la lutte entre la vérité et l'erreur, entre le droit et la force, entre le bien général de l'humanité et l'exploitation intéressée de l'homme, ou — suivant l'expression franc-maçonnique — entre la lumière et les ténèbres.

Cette pensée a déjà été exprimée à l'époque où se fonda l'ordre de la franc-maçonnerie ou de la lumière. *Anderson*, qui en fut le premier historien, traita son sujet comme identique au fond avec l'histoire de l'architecture, principe de toute civilisation. La franc-maçonnerie et la géométrie sont pour lui deux idées qui se fondent pour ainsi dire l'une dans l'autre. Mesure, nombre, ordre, harmonie, sont les lois du beau dans le monde visible comme dans la vie intime de l'homme; les justes proportions, les relations exactes des choses entre elles sont: dans la société, la justice; dans la morale, la droiture; dans la politique, la liberté. La géométrie détermine les rapports des corps célestes entre eux et fixe leurs orbites; elle doit aussi établir l'ordre moral et social, et en assurer l'harmonie. La franc-maçonnerie et la géométrie suivent une voie sûre: la nécessité immanente est leur principe vital. L'une et l'autre font abstraction de tout arbitraire en ce qui concerne la véritable liberté, qui se manifeste toujours et partout comme dérivant de la loi divine. Les hommes doivent obéir à cette loi interne; ils doivent développer leurs forces et leurs facultés, jouir dignement de la vie et, comme les membres d'un seul et même corps, constituer un règne de bonheur, de paix et de liberté. Le chemin qu'ils ont suivi pour atteindre ce but et remplir leur véritable destination, à travers tous les obstacles et en dépit des réactions et des erreurs, est l'objet de l'histoire de la civilisation, qui — d'une part — a développé peu à peu les principes dont

la franc-maçonnerie est actuellement le sanctuaire, et qui — d'autre part — agit comme force motrice dans leur futur développement. Nous examinerons la question sous ces deux faces, et nous considérerons les principes franc-maçonniques d'abord au point de vue historique et ensuite comme force active avec ses deux facteurs principaux: l'élément intellectuel et l'élément moral.

Il serait presque oiseux de vouloir déterminer, — comme *Buckle* a cherché à le faire — auquel de ces deux facteurs il faut attribuer la plus large part et reconnaître la prépondérance; ils sont intimément liés; l'un ne saurait se concevoir sans l'autre et ils se complètent réciproquement. Le facteur intellectuel est bien, à la vérité, l'élément productif; mais là où manque le facteur moral, c'est-à-dire l'élément qui féconde, qui règle, qui met en valeur et qui distribue, il ne reste plus que quelque chose d'incomplet et la perturbation ne tarde pas à survenir. L'esprit et le cœur sont si intimément liés que, d'ordinaire, le talent implique le caractère. Ces deux facteurs sont également indispensables, car ils se comportent l'un à l'égard de l'autre comme la lumière et la chaleur. Des conceptions claires et justes ont pour conséquence des sentiments purs et nobles. Avec chaque barrière qui s'opposait à la vraie connaissance, disparaît aussi un obstacle au développement moral, et à mesure que l'homme saisit mieux les lois qui régissent le monde et sa propre individualité, la volonté est soumise à des mobiles plus élevés et la vie morale gagne en vérité, en pureté et en profondeur.

En exposant les lois du développement moral, dans son livre intitulé „*Geschichte der Aufklärung*“ (pages 243 et suivantes), *Lecky* dit entr'autres: „Il existe une école

qui, bien qu'envisageant la morale comme essence véritable de toute religion, déclare que la doctrine en est invariable."

„Si, par morale, on n'entend pas seulement la distinction entre les actes évidemment vertueux et les actes évidemment vicieux, mais aussi l'idéal qu'on doit se former de la perfection, il est certain alors que la doctrine en sera marquée du même progrès que l'intelligence, et il est probable que ce progrès a exercé une grande influence sur la société."

„Il est reconnu que certaines vertus sont regardées comme plus méritoires que d'autres et que, dans le nombre, il y en a beaucoup qui appartiennent à un degré de civilisation très avancé. Ainsi, l'amour de la vérité a sans doute, en théorie, été considéré de tout temps comme une vertu; mais si nous l'examinons dans son application, nous trouvons de très grandes différences. Nous voyons qu'autrefois, tandis que les vertus d'un fondateur de secte, inflexible dans ses opinions, étaient admises sincèrement, la plus haute vertu qui, par amour de recherches consciencieuses, contraint les hommes à l'éclectisme, non-seulement est totalement négligée aussitôt que sévissent les luttes de partis et les passions de sectes, mais encore qu'elle est presque impossible à pratiquer. Même de nos jours, elle n'est reconnue que par le très petit nombre de ceux qui se meuvent dans les hautes sphères de la pensée, et par conséquent la plupart des hommes n'en ont le sentiment que suivant qu'ils se rapprochent plus ou moins de l'état de ces quelques privilégiés. La recherche de la vertu pour elle-même est, sans contredit, une plus haute perfection que la recherche de la vertu en vue d'une récompense à recevoir ou d'une peine à éviter; toutefois l'idée de vertu désintéressée est presque

exclusivement le propre des classes supérieures des temps les plus avancés en civilisation, et à mesure qu'on descend l'échelle, il devient toujours plus nécessaire d'introduire un système de recompenses et de peines."

„Enfin, bien que l'humanité semble être en théorie une vertu invariable, si on l'envisage dans la pratique, on voit qu'elle est sujette à de continuels changements. Les combats de taureaux ou d'ours et les autres plaisirs de ce genre étaient autrefois, en Europe, un spectacle favori; tout le monde, même dans les classes les plus instruites et les plus humaines, y assistait avec délices et les regardait comme un divertissement tout à fait licite. Mais peu à peu, par l'effet des progrès de la civilisation, il se fit un profond revirement dans l'opinion publique. Ce revirement ne s'opéra point par un accroissement de la faculté de discernement, ou à la suite de réflexions approfondies; mais simplement par une élévation graduelle de l'idéal qu'on se formait de la morale. Des divertissements auxquels autrefois tout le monde prenait part, furent d'abord délaissés par les femmes et réservés aux hommes seuls, puis abandonnés aux basses classes, puis enfin aux gens de la pire espèce, jusqu'au moment où la législation intervint pour les défendre."

Dans la franc-maçonnerie, les deux facteurs ont une égale valeur: elle exige la connaissance de la vérité, le développement intellectuel, la recherche ardente de la lumière, et elle recommande à ses adeptes la culture de la science; mais en même temps elle insiste dans la même mesure sur la loi morale, sur la pratique de la vertu et sur les principes de la justice et de la fraternité. Elle prend comme point de départ les sentiments et le caractère; mais elle exige aussi des fruits d'une conviction

intime, des actes d'amour du prochain et l'extension du bien-être général. Travailler à la construction du temple pour soi-même, y travailler pour l'ensemble des hommes, telle est la tâche du franc-maçon, et cela non-seulement depuis que l'ordre existe, mais déjà depuis les premières aurores de la civilisation. De même qu'il y a aujourd'hui beaucoup de francs-maçons qui ne portent pas le tablier (promoteurs des connaissances humaines, ennemis de la superstition, des préjugés de la tyrannie, coopérateurs à l'édification du temple de l'humanité), de même il y en a eu de tout temps. L'esprit décide, non la forme. Ce n'est point une tâche vaine que de rechercher dans le cours de l'histoire les traces des principes franc-maçonniques, en vue d'avancer l'œuvre, d'encourager les ouvriers disséminés et les alliés qui travaillent dans le véritable esprit de l'association, de fortifier leur foi dans les progrès victorieux de l'humanité et de diriger leurs efforts sur un terrain fécond, surtout à notre époque où les ténèbres d'autrefois cherchent de nouveau à affaiblir la lumière de la science et où le mal et la misère règnent encore en tant de lieux. Malheureusement les hommes n'ont pas encore assez le sentiment de leur propre dignité, de leur tâche, de leur mission et des moyens de la remplir. Comme un héritage fatal, l'ignorance et l'erreur, les préjugés et la superstition, l'égoïsme, la convoitise et la soif de dominer se transmettent d'une génération à l'autre, et même les peuples les plus avancés dans la voie du progrès humanitaire se rendent encore coupables, — à l'occasion et chaque fois qu'on les irrite, — de toutes les faiblesses et de tous les actes honteux qui stigmatisent les peuples barbares de l'antiquité, de même que les sauvages modernes. De fait, nous pouvons — avec *R. W. Emerson* — considérer la société comme empreinte encore

de barbarie, aussi longtemps que tout homme laborieux ne trouvera pas à gagner son pain par un travail honnête. C'est la tâche des francs-maçons de porter remède à cet état de choses et de former les hommes à une discipline intellectuelle et morale.

Mais, — comme l'a dit *Krause* — le remède à l'état de choses actuel ne doit pas être cherché uniquement et en première ligne dans les moyens extérieurs; ainsi ce n'est pas seulement d'une amélioration ou d'un remaniement de l'organisation politique des peuples qu'il faut l'attendre, ni d'une modification du droit de propriété qui établirait sur une base plus équitable le rapport entre la propriété privée et la propriété commune, et qui ferait disparaître les abus dont est entachée la distribution des richesses. On ne doit pas l'espérer non plus exclusivement d'une amélioration, pour ainsi dire seulement matérielle, des relations d'affaires, ni d'une nouvelle impulsion donnée à l'industrie par un accroissement des sources de gain. En général, il n'y a pas de salut à attendre d'efforts qui ne porteraient que sur *quelques* faces de la destination humaine; par conséquent pas d'un réveil religieux, ni de l'éducation, ni de l'instruction populaire *à eux seuls,* quelque essentielles et opportunes que puissent être toutes ces tendances. On ne peut l'espérer que d'une RÉVIVIFICATION DE L'IDÉE DE L'HUMANITÉ, considérée comme l'ensemble le plus absolu et qui comprend tous les individus, toutes les sociétés et tous les peuples. Dans cette idée et dans les efforts qui l'ont pour base, sont contenues, d'une façon bien coordonnée et l'une favorisant l'autre, toutes les tendances mentionnées plus haut, et se trouvent agencées comme dans un organisme. Il s'agit moins de chercher à réaliser une réforme de certaines institutions que de révivifier l'ensemble en puisant conti-

nuellement à la source éternelle de vie: la raison, essence fondamentale de l'homme. Dans tous les domaines de la vie, on doit certainement continuer à édifier sur le terrain préparé par l'histoire; mais il faut procéder en se guidant par les vérités que nous indique la science de la raison et se conformer à un plan conçu d'avance. La vérité reconnue et un aperçu clair du but à poursuivre, doivent être la base d'un enthousiasme durable et de l'action sociale. Si, pour disposer les hommes au bien, il est nécessaire de leur démontrer la possibilité matérielle d'un mode d'existence plus digne de créatures raisonnables, il faut convenir aussi que, pour y parvenir, il est besoin de tout autres forces et moyens que ceux dont dispose l'Etat. Et s'il est incontestable que l'homme trouve dans le bon usage de sa raison et des forces de la nature, les moyens d'améliorer sa situation, et que les travaux qui écrasent l'homme et l'empêchent de remplir sa destination peuvent être exécutés par des machines, il n'est pas moins vrai, d'un autre côté, que si ces biens dus à l'art doivent profiter à l'humanité, il faut que les choses marchent autrement que jusqu'ici, que l'élément moral soit plus efficace, que l'Etat puisse compter sur le concours loyal de chacun et même que son action soit préparée, appuyée et rendue fructueuse par un ensemble bien combiné d'associations libres. Dans toutes les branches de l'organisation sociale doit d'abord prévaloir le principe qu'il n'y a pas de gouvernement possible si l'on n'est *préparé à savoir user de la liberté* et qu'une éducation modèle en vue d'un nouvel ordre de choses ne peut être assurée de succès que si elle embrasse toutes les phases de la vie, qu'elle n'abandonne personne à un développement fortuit; que si elle apprend aux hommes à regarder comme choses sacrées la vérité et le droit, le

bien et le beau, et leur inspire le respect de la dignité humaine dans chaque individu. Ce n'est que de cette manière qu'on remédiera aux coutumes vicieuses et aux abus qui se sont glissés dans la législation, dans l'administration et dans tous les rapports de la vie, et qu'on rendra plus ferme et indissoluble le lien social; ce n'est qu'ainsi que l'égoïsme, la foi aveugle, les préjugés de castes et de classes, le fanatisme, feront place à un autre ordre de choses plus élevé et qu'on pourra trouver une organisation sociale de l'avenir qui réponde aux besoins des peuples.

Tout ce qui peut contribuer à cette révivification intime, existe en germe et en idée dans l'association franc-maçonnique, soit dans son ORGANISATION démocratique, dont la base est la libre constitution de la loge et qui répond aux idées de libre arbitre et de „self-government", soit dans les PRINCIPES dont l'ordre est le gardien et le propagateur, et qu'il présente à chacun comme une règle de conduite bonne et utile à suivre; mais sans contraindre personne à les adopter.

Cette liberté absolue d'interprétation et d'application des principes est de rigueur dans le jugement qu'on portera sur les développements dans lesquels nous allons entrer; car les principes, dont seuls nous parlerons, ne doivent pas être confondus avec les personnes, avec les membres de la loge, ni avec leur attitude dans la vie publique. Ces principes, étudiés dans la vie des peuples, montrent l'association franc-maçonnique dans sa mission EXTÉRIEURE, qui fut au fond uniforme, il est vrai, depuis les premiers membres déistes et éclairés, en Angleterre et en France, jusqu'aux illuminés, tels que Lessing et Fichte, en Allemagne, Lafayette, Franklin, Washington

et leurs frères franc-maçons, leurs coopérateur dans l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, jusqu'aux précurseurs et aux auteurs de la révolution française; tandis qu'aujourd'hui, comme autrefois, il existe parmi les francs-maçons une école influente sous bien des rapports, qui conteste et nie cette mission extérieure et qui ne reconnaît à l'association qu'une mission INTIME tendant uniquement à la connaissance et au perfectionnement de soi-même, à l'éducation morale individuelle, et qui étend à la vie publique la neutralité de la loge en ce qui concerne les questions politiques, religieuses et sociales. D'après cette manière de voir, la loge n'est qu'un refuge pour une paisible contemplation au milieu des orages de la vie; ce n'est pas en même temps une organisation en vue d'une action commune. Toutefois, en pratique, les faits ont de tout temps été au delà de cette conception restreinte, puisque la franc-maçonnerie s'est faite l'instigatrice ou la créatrice d'établissements philantropiques et d'entreprises d'utilité publique. La loge doit produire une éducation harmonique; c'est pour cela que la solennité du rituel agit sur l'esprit, que la symbolique hautement significative incite à une action individuelle conforme à la raison, et que leur explication par la parole vivifiante doit porter la volonté à se manifester par des actes. Mais tout cela doit aboutir à un résultat. L'homme apprend davantage en mettant les leçons en pratique que simplement en les écoutant, et l'éducation théorique, sans la pratique qui éprouve nos forces et en détermine la limite, demeurerait incomplète et sans valeur. Ce qu'on a dit de l'école n'est pas moins vrai pour la loge: on n'apprend pas pour l'école seule; mais pour la vie. Aussi est-il admis, même par la fraction influente dont nous avons parlé, que le franc-maçon doit porter au

dehors la lumière acquise dans la loge et que ses sentiments franc-maçonniques doivent se manifester par des actes. Ce n'est qu'à ses fruits qu'on reconnaît l'arbre.

En raison de la liberté dont jouissent ses membres, la loge n'est jamais responsable de leur conduite dans la vie privée (pourvu toutefois que cette conduite ne nuise pas à la réputation de la loge); car, lors de l'admission, la loge fait abstraction de l'esprit de parti; elle ne trace pas non plus de programme politique et social, et ne prend ni décisions, ni résolutions. L'association franc-maçonnique est, comme nous le verrons plus loin, une organisation générale, visant à un idéal et qui, conformément à son esprit, doit demeurer NEUTRE vis-à-vis des tendances de temps, de lieu ou de toute autre nature limitée. Les idées, toutefois, ont une existence qui leur est propre, et les idées franc-maçonniques reposent sur les tendances de l'époque et se cherchent des représentants, sans s'inquiéter si ces représentants font ou non partie de l'association. Ces idées étaient déjà répandues dans le monde avant l'institution de la franc-maçonnerie et ne sont pas exclusivement sa propriété; néanmoins elles y ont pris un corps et y forment un tout. Elles agissent dans le monde, que la loge et l'association franc-maçonnique sympathisent avec elles ou leur soient opposées, que ses adeptes les soutiennent de propos délibéré ou que, à côté de leur rôle dans l'histoire du monde, ils mènent une vie retirée et tranquille, empreinte seulement d'un souffle d'idéal.

Les chapitres suivants ne traitent nullement de ce qu'a été et de ce qu'est la loge, la franc-maçonnerie, ni de son œuvre temporaire; mais uniquement des PRINCIPES en eux-mêmes et de leur influence dans la vie des peuples. Par conséquent, tout reproche contre la franc-

maçonnerie, qu'on pourrait chercher à tirer de ces considérations, tombe d'avance de soi-même. Comme il ne s'agit pas d'user ici de rigueur scientifique, nous nous abstiendrons de discussions arides et nous ébaucherons à grands traits notre sujet, laissant au lecteur le soin de tirer lui-même les conclusions et, pour ainsi dire, de lire entre les lignes.

PRINCIPES ET INFLUENCE

DE LA

FRANC-MAÇONNERIE

PRINCIPES ET INFLUENCE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

La franc-maçonnerie a — suivant *Osw. Marbach* — pour mission de concilier les parties dans toutes les occasions de discorde et d'inspirer la confiance dans le triomphe de la vérité, que doit vouloir en définitive l'homme de bien à quelque parti qu'il appartienne. „Elle prépare ainsi la victoire de la sagesse sur la folie et une vraie MARCHE PROGRESSIVE de l'ancien état de choses au nouveau. Elle a existé de tout temps depuis que l'homme a eu conscience de lui-même; mais elle a porté différents noms dans l'histoire."

L'association franc-maçonnique a une importance bien plus grande qu'on ne se l'imagine pour le développement humanitaire des nations. Il est vrai qu'elle n'établit pas de dogme, que ses membres conservent pleine liberté de représenter les opinions les plus diverses et les plus opposées, que le nombre de ceux qui la servent avec tiédeur ou seulement de temps à autre avec un peu de zèle est considérable, et que dans ce nombre se trouvent le plus souvent les hommes les mieux doués, les hommes d'action, et — d'après cela — on serait facilement porté à douter de l'influence d'une telle association et à ne pas croire à ses effets. Mais on ne songe pas à ce que peut

produire cette action continue d'un grand nombre d'hommes tendant à un même but et agissant dans un même esprit, action comparable à celle de la goutte d'eau qui finit par creuser la roche la plus dure; on ne songe pas non plus que la franc-maçonnerie n'étant rien d'arbitraire, mais ayant son fondement dans l'essence même de l'homme, une foule de gens qui ne font pas partie de l'association lui prêtent leur appui sans même en avoir conscience, de sorte qu'à côté de l'association avouée il y en a une autre occulte, composée de tous les hommes animés du même esprit ou ayant les mêmes tendances, comme la première du reste n'est que le résultat d'un certain courant d'idées, d'un certain concours de volontés, en un mot l'incarnation d'un idéal que l'humanité poursuit sans relâche.

Ce que l'association possède actuellement de principes fixes, de dogmes moraux, de maximes et de rites, se retrouve souvent dans l'histoire de la société humaine comme titres d'ouvrages importants, comme résultat final de luttes intellectuelles, comme devises de mouvements politiques ou sociaux.

Même sans recherches approfondies sur la marche de la civilisation, on peut juger de l'importance de la franc-maçonnerie rien qu'en voyant les attaques continuelles dont elle a été l'objet, — sur le terrain de la politique, comme sur celui de la religion — de la part de ceux qui avaient pressenti en elle un adversaire puissant. Personne ne se donne la peine de combattre une momie et aucun homme sérieux ne dirige contre des fantômes ses meilleures armes intellectuelles. A maintes reprises et jusqu'à nos jours, on a vu la presse catholique du monde entier s'ameuter contre la franc-maçonnerie, l'accusant de tout ce qui, dans les mouvements de la politique ou dans les manifestations de la libre pensée, venait

contrecarrer ses projets, comme aussi d'être la cause de tout libéralisme dans l'Eglise et dans l'Etat. Le nombre des écrits dirigés contre la franc-maçonnerie est immense. Les Papes eux-mêmes donnèrent l'exemple aux théologiens éminents de tous pays, déchaînés contre cet adversaire. Depuis 1738 jusqu'à Pie IX, plus d'un Pape a fulminé l'excommunication contre les associations franc-maçonniques, parce qu'elles admettent des hommes de toutes croyances et qu'elles usent de tolérance envers les dissidents. Par les principes qu'elle enseigne, comme par son organisation, la franc-maçonnerie sert à ses disciples d'étendard dans la lutte pour les biens les plus précieux de l'humanité et leur indique sûrement la voie qui mène à un avenir plus digne de l'homme. Elle rallie tous ceux qui cherchent à s'éclairer, les réunit en rangs serrés autour de cette colonne inébranlable dans laquelle réside la force, en ne cherchant que ce qui unit les hommes et non ce qui les divise; elle apprend à tenir en haute estime la dignité humaine qui ne permet pas l'asservirement; elle porte haut le drapeau de la liberté individuelle, de la libre pensée et de la liberté de conscience. La franc-maçonnerie enseigne à se connaître soi-même comme principe de toute *sagesse*, à être maître de soi-même comme source de *force*, à s'ennoblir soi-même comme acheminement vers la *beauté;* elle enseigne que la seule différence qui existe entre les hommes, résulte de leur valeur intrinsèque et de leurs mérites personnels, non de circonstances fortuites, telles que la naissance, le rang, la profession, la richesse, la nationalité ou la croyance religieuse. Elle lie d'une amitié sincère des milliers d'hommes; elle prescrit la modération, la persévérance, la sagesse; elle enseigne à partager les joies et les peines du prochain et à travailler au bien-être de nos semblables. Elle ap-

pelle ses adeptes à s'affranchir de toute vaine croyance ou superstition, de tout égoïsme et de toute passion. Elle éveille dans la conscience les sentiments de justice, de tolérance et d'amour du prochain; elle ouvre largement la voie à la libre recherche, afin que la vérité se dégage de tout ce qui lui est étranger. Sa devise est: liberté, égalité, fraternité; sa base est la solidarité (devoirs réciproques des uns envers les autres). Elle enseigne aussi à agir sans compter sur le succès et sans se laisser intimider par la crainte; elle met en garde contre l'orgueil ceux que la fortune comble de ses faveurs, et préserve de l'abattement ceux que le malheur accable. Les enseignements éminemment pratiques de la franc-maçonnerie sont fondés sur les vérités éternelles de la raison. Ces enseignements sont développés dans le cœur des adeptes; ils ne leur sont point imposés. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ils ne sont pas la propriété exclusive de l'association; mais ils agissent plus efficacement dans ses réunions parce qu'ils y sont présentés par des hommes qu'un libre choix a fait reconnaître comme capables et dignes, et parce que rien, dans les assemblées, n'en vient distraire les auditeurs. L'association franc-maçonnique offre donc ainsi, dans son organisation et ses principes moraux et démocratiques, non-seulement un modèle de conduite valable pour tous les temps et pour toutes les conditions humaines; mais encore une doctrine sociale complète, une règle pour la coexistence bien ordonnée, heureuse et paisible, de tous les hommes comme en une seule famille; bien plus, elle renferme dans son sein les germes de l'époque actuelle et de la société moderne, que nous cherchons et voulons sauver, au milieu des troubles, des luttes et des souffrances de notre siècle.

Dans la loge, — école pour les individus et atelier pour le bien-être de tous — les membres de l'association apprennent à connaître exactement la limite qui existe entre nationalité et cosmopolitisme; ils resserrent toujours plus le lien fraternel qui les unit, afin qu'il ne se relâche ni ne s'affaiblisse; ils se rassemblent sous les ailes de la mère, afin de ne pas devenir étrangers les uns aux autres; ils apprennent que les mœurs ne peuvent être changées que par d'autres mœurs, et que les opinions ne sont modifiées que par la formation lente et imperceptible d'opinions nouvelles; ils s'exercent dans l'art mystérieux d'édifier l'avenir dans le présent; ils s'affermissent réciproquement dans la foi en un progrès humain réalisable par leur propre coopération, et ils apprennent à appliquer à la vie de l'Etat et de la société, les idées morales, en particulier celles de vérité et de droit, qui ont leur demeure éternelle au fond de la conscience humaine.

Partout dans la vie sociale, économique et politique, nous remarquons l'action des idées et des principes franc-maçonniques, tendant à prendre un corps et à se réaliser. C'est surtout l'idée internationale de l'association qui tend de plus en plus à se répandre.

Quiconque considère, dans son action totale, l'association franc-maçonnique s'étendant sur tous les pays civilisés du globe entier, avec ses ouvriers appartenant à toutes les classes et à toutes les professions, ne peut s'empêcher de reconnaître l'influence profonde bien que peu apparente qu'elle exerce sur la littérature et sur la politique, sur les idées et sur les mœurs, ainsi que sur la vie sociale. On peut, à meilleur titre encore, lui appliquer ce que *Lecky,* dans son livre intitulé *„Geschichte der Aufklärung"*, dit de l'école des libres-penseurs: Cette école „ne se borne plus exclusivement à nier et à détruire;

elle affirme au contraire avec force et, dans sa tendance morale, elle est profondément chrétienne. Elle s'entoure d'une série d'idées essentiellement chrétiennes, telles que l'égalité, la fraternité, la suppression des guerres, le relèvement des pauvres, l'amour de la vérité et la propagation de la liberté. Elle se meut autour de l'ideal du christianisme et en représente l'esprit sans le dogme et les histoires surnaturelles.“ L'esprit franc-maçonnique, parent au fond du rationalisme protestant, — (système qui résume toutes les formes antérieures de la foi humaine et qui s'approprie avec empressement chaque nouveau progrès de la science, qui représente l'esprit humain tendant aux plus nobles buts et qui fait de la force morale de l'homme, la mesure et l'arbitre de toutes choses) — a parcouru l'Europe en vainqueur. Il a complètement paralysé les effets des formes dogmatiques du protestantisme, cet adversaire le plus redoutable de l'église romaine. Autrefois, dans le XVIe et XVIIe siècle, le protestantisme exerçait encore une très grande influence dans les affaires de l'Europe et presque toutes les questions importantes étaient en relation avec ses progrès. Quiconque était mécontent de la doctrine de l'église catholique se rapprochait du nouveau dogmatisme. Tout cela a changé depuis la fondation de l'association franc-maçonnique: les grands penseurs et les écrivains éminents ne se rangent plus d'une manière durable du côté des formes conservatrices du protestantisme, et la décadence de l'église romaine ne profite plus à ce dernier. Ce que perd le catholicisme, c'est la franc-maçonnerie, cette véritable église *universelle* (catholique dans toute l'acceptation du mot) de l'esprit saint de l'humanité, qui le gagne.

Toutes les grandes questions qui agitent l'Europe se rattachent aux droits des nations, aux progrès de la dé-

mocratie ou à la valeur du travail. Elles ont remplacé les questions dogmatiques qui, au XVIe siècle, formaient la principale source de la politique de la chrétienté, mais qui, au XIXe, ont entièrement perdu leur importance.

La tendance générale de l'esprit contemporain concorde avec la doctrine franc-maçonnique, c'est-à-dire qu'il règne une disposition très prononcée à apprécier l'esprit et l'élément moral du christianisme, mais à repousser les systèmes dogmatiques.

Le sentiment de la *dignité humaine,* qui est le fondement de la franc-maçonnerie, et celui de l'*état de péché,* dont part la théologie, sont les deux dispositions opposées qui, l'une ou l'autre, jouent un rôle dans presque toutes les grandes révolutions morales de l'humanité. La première se traduit par une attitude fière et consciente de soi-même, qui ne souffre pas de restrictions, qui soutient ardemment ses droits, qui repousse vigoureusement la moindre injustice et qui est pleine de confiance dans sa propre cause. La seconde se montre servile, parfois rampante; il marche généralement les yeux baissés vers la terre et saisit avec empressement tout appui que lui offre l'autorité. La première est presque toujours le précurseur et l'une des causes principales de la liberté politique, tandis que l'autre n'amène que des changements dans le domaine de la théologie. Mais le concours de l'une et de l'autre est essentiel pour le bien de l'humanité : la première est la source des vertus héroïques et la seconde la source des vertus religieuses. Le sentiment franc-maçonnique de la dignité humaine a cependant un avantage sur l'autre; car partout où les hommes ont cherché à se former des idées exactes de ce qui est bien et de ce qui est mal, ils ont consulté davantage leur sens moral que les livres des théologiens. Sans s'arrêter à com-

battre les abus de *tel ou tel* Etat ou (comme dit *Lessing*) les abus inhérents à telle ou telle forme de gouvernement une fois adoptée, les francs-maçons travaillent cependant à tout ce qu'il y a de bien dans le monde et à tout ce qu'il peut y en avoir encore par la suite, et cela par de bonnes actions qui visent à ce qu'on puisse se passer ce qu'on est généralement convenu d'appeler de bonnes actions. L'association franc-maçonnique, sans intervenir comme telle dans les rouages de la vie publique, exerce néanmoins indirectement une action importante et imprime à l'époque une tendance à l'amélioration, par le seul fait déjà qu'elle favorise partout la libre recherche et qu'elle travaille à l'instruction. „La libre pensée“ — dit *Lecky* — „est la compagne inséparable de l'instruction. Chez un peuple qui a longtemps vécu isolé et plongé dans la superstition, on inoculera infailliblement cet esprit de libre recherche en mettant ce peuple en rapport avec le mouvement de la civilisation européenne, soit par les chemins de fer, soit par la presse ou en l'affranchissant des lois qui le retenaient sous tutelle.“

L'essor de la pensée affranchit l'homme de la servitude et, de même que la pensée, le sens moral nous rend libres. La liberté, à son tour, met l'homme au-dessus des appétits purement matériels et l'éloigne de la poursuite des intérêts mesquins et égoïstes, pour l'élever à un niveau où le porte déjà sa nature universelle d'être doué de raison. „Par eux-mêmes, le sentiment et la volonté sont encore égoïstement aveugles et asservis par des vues étroites et intéressées; le flambeau de la pensée est seul capable de dissiper ces instincts obscurs et bornés, de les ennoblir et de rendre possible ainsi le sentiment moral direct, cette forme non encore développée de la connaissance morale. C'est aussi, de fait, la nature pensante

de l'homme qui lui fait reconnaître, comme indigne de lui, de se renfermer dans le cercle des intérêts personnels, depuis les appétits sensuels les plus vils jusqu'à ceux intellectuellement plus relevés de l'ambition et de l'esprit de domination. Car ce qui est susceptible de s'élever jusqu'à la notion de l'essence générale et de l'ordre qui régit toutes choses, ne peut trouver la satisfaction de sa volonté et de son activité que dans ce que sa propre nature et l'ordre général des choses renferment de plus noble.“ *(K. Chr. Planck.)*

Le domaine de la franc-maçonnerie est le bien commun de l'humanité. Chaque pas fait par cette dernière vers son affranchissement laisse apercevoir des traces de l'esprit franc-maçonnique. Partout où la société humaine est amenée au perfectionnement moral, au bien-être général, à la parfaite concorde, où elle est ordonnée et édifiée d'après des idées de sagesse, de beauté et de force, on peut dire que c'est L'OEUVRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE, qui — n'étant pas liée aux loges seules — n'a pas toujours à émaner seulement de ces dernières. L'humanité s'avance pas à pas vers ce but, et aucune puissance ennemie ne saurait l'arrêter d'une manière durable dans son développement. L'opposition de l'Eglise et de l'Etat n'ont réussi à paralyser ni la science, ni la franc-maçonnerie; mais les ont affermies l'une et l'autre, car la force vive s'accroît à chaque obstacle qui est surmonté.

DEVELOPPEMENT PROGRESSIF

DES

SENTIMENTS HUMANITAIRES

DEVELOPPEMENT PROGRESSIF
DES
SENTIMENTS HUMAMITAIRES

Le sujet qui, pour l'homme, est le plus important et le plus intéressant à étudier, c'est et ce sera toujours l'homme lui-même, dans ses luttes et ses aspirations, dans ses combats et ses victoires, dans son passé et son avenir. Mais ce qui est surtout instructif et intéressant, c'est de suivre pas à pas dans l'histoire le développement de la race humaine et de voir comment, de son état primitif qui l'assimilait à la brute, l'homme s'est élevé par degrés à des mœurs raffinées et à un mode d'existence plus digne d'un être raisonnable. Ces luttes et ces aspirations n'ont point encore atteint leur terme; au contraire, l'humanité tend plus que jamais vers un état plus parfait, dans lequel tous les hommes auront conscience de leur véritable essence et de leur propre dignité, et se comporteront d'une manière qui y sera conforme. Une égale répartition des devoirs et des droits, l'instruction et la liberté pour tous; la RÉALISATION DE L'IDÉAL HUMANITAIRE DANS TOUS LES RAPPORTS POLITIQUES ET SOCIAUX, voilà quel est au fond le but final auquel tend le travail de lutte incessante que nous retrace l'histoire, travail que nous voyons avancer victorieusement de siècle en siècle.

Ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui sont la principale chose dans l'histoire; mais bien la force intime et la continuité d'efforts qui ont transformé le monde et l'ont fait ce qu'il est. Ce n'est point de ce que les événements passagers peuvent avoir d'éblouissant, que se préoccupe le franc-maçon; il ne songe en toute chose qu'aux conquêtes durables et bienfaisantes réalisées par les progrès de la civilisation. *A travers les ténèbres vers la lumière*, telle est sa devise; rapprocher les hommes, en faire des frères tous appelés à participer au bien-être, à la lumière et à la justice, telle est en résumé la tâche qui lui incombe dans le cours des siècles.

C'est à bon droit que *Jean Paul* a dit de l'histoire qu'elle est la troisième Bible, comme il disait du livre de la nature qu'il était la seconde; car „dans l'histoire on s'attache avec une ardeur juvénile au passé et cette poésie animée fait revivre à nos yeux les siècles depuis longtemps ensevelis. Les diables, vus dans un lointain historique, excitent moins notre colère et surtout nous tentent moins que s'ils étaient présents devant nos yeux; les anges, au contraire, débarrassés de leurs ombres par ce même éloignement, nous paraissent plus resplendissants et plus lumineux. Et ils nous indiquent ce qu'il y a à faire à l'avenir, qui soit digne du passé.“

Issu du sein de la terre, mu par des instincts naturels et des besoins matériels, et encore inconscient de sa noble destination, l'homme, au commencement, n'eut point d'histoire. La nature était sa seule institutrice; elle lui enseigna d'abord à connaître et à observer la loi et l'ordre. Dans sa lutte avec la nature et avec le besoin, les forces et les facultés qui dormaient en lui s'éveillèrent; peu à peu l'esprit déploya ses ailes et l'art et la science firent leurs premiers pas. Au milieu de son isolement, l'homme

reste d'abord plongé dans le sensualisme de l'expérience individuelle; ce n'est que plus tard, au contact de son passé et de l'atmosphère intellectuelle dans laquelle il vit, que ses forces commencent à se faire jour. Alors seulement l'individu se trouve porté à rechercher sa force dans l'association, comme membre de la communauté et de l'humanité, et avec leur aide il parvient à accroître sa puissance.

En même temps que cette influence extérieure s'exerce sur lui, il se développe dans le sentiment de sa liberté et d'après sa propre nature. La raison exige que l'individe ne suive pas aveuglément les exemples que lui offre la société et les devoirs qu'elle lui impose; mais qu'il examine lui-même et qu'il complète son éducation par son propre jugement. Il ne doit s'approprier que ce qu'il a reconnu, après examen, être juste, bon et beau, et que ce qui, d'après son propre sentiment, lui inspire de l'admiration et de la sympathie. IL DOIT SE DÉTERMINER D'APRÈS SON LIBRE ARBITRE, se mettre au-dessus des préjugés du lieu où il vit, de sa famille, de son peuple, de son époque.

Tant que les hommes menèrent une vie nomade ou vécurent exclusivement du produit de la chasse, tant qu'ils ne s'adonnèrent pas à la culture du sol et que la famille n'eut pas de demeure fixe, l'imagination l'emporta chez eux sur la raison. L'homme ne saurait, dans ces conditions, se soustraire à l'adoration des forces physiques dont il éprouve à chaque instant sa dépendance et qu'il cherche à se rendre propices par ses prières et ses offrandes. Mais que les hommes vivent en société, il commence aussi à y avoir communauté de religion et de culte. Ils apprennent peu à peu à se prémunir contre certains phénomènes, à se préserver des influences atmosphériques,

à se garantir contre les inondations et les bêtes féroces; ils apprennent à accroître la fertilité du sol en l'irrigant et à rendre leurs travaux plus efficaces par un choix mieux entendu de l'époque où ils doivent être exécutés. L'homme commence ainsi à avoir le sentiment de son importance, en s'élevant par le jugement et la parole au-dessus du monde organique qui l'entoure. Dès lors, il ne peut plus concevoir les puissances invisibles comme simples forces physiques; il leur donne une figure humaine. Lorsque les tribus jusqu'àlors isolées entrent en rapport les unes avec les autres, elles s'aperçoivent qu'elles possèdent des idées religieuses analogues et il s'opère une fusion entre les divinités différentes.

A mesure que la civilisation progresse, on voit s'élever ces constructions grandioses dont les ruines excitent encore aujourd'hui notre admiration et qui permettent de conclure à un état de culture intellectuelle relativement très avancé.

Une importance particulière pour les progrès de l'humanité s'attache au rameau araméen ou noachide qui, après avoir quitté sa première demeure au pied du Caucase, vint s'établir aux bouches de l'Euphrate et du Tigre, puis sur les côtes orientales de la Méditerranée. Il y devint bientôt le principal intermédiaire du commerce maritime, et les villes de Babylone, de Sidon et de Tyr furent pendant longtemps le centre du commerce du monde. C'est à elles qu'on doit tout ce qui favorisa les relations de peuple à peuple, ainsi que l'échange des idées; c'est à ce rameau que l'Europe est redevable des monnaies, des poids et des mesures, et — ce qui est encore plus important — de l'écriture. Les populations de cette contrée littorale battirent en brèche l'esprit d'isolement et d'exclusivisme, dans lequel se renfermait l'Egypte, le pays

des castes immuables et du règne absolu de la forme; elles apprirent aux autres peuples à apprécier ce qui venait de l'étranger; les portèrent à renoncer à leur particularisme, et favorisèrent ainsi l'adoption générale du monothéisme.

D'abord, entièrement assujetti à la nature, il devint peu à peu un culte des objets à mesure que les hommes s'éclairaient. On commença à entrevoir, sous l'apparence extérieure, quelque chose d'analogue à l'essence de l'homme. Ainsi l'Egyptien, dans les animaux devant lesquels il se prosternait, voyait un symbole des dieux, dont les prêtres possédaient les secrets. Les adorateurs du feu et des étoiles considéraient les objets de leur culte comme des manifestations de la lumière qui, pour eux, était le symbole du bien. Le culte du beau chez les Grecs expliquait chaque phénomène de la nature par la présence d'un dieu, que l'esprit poétique de ce peuple revêtait des formes les plus sublimes et qu'il personnifiait en quelque sorte. Aucun autre peuple n'était aussi évidemment que celui de LA GRÈCE ANCIENNE prédestiné par sa nature à faire progresser la civilisation. La situation exceptionnelle du pays, ses côtes profondément découpées, ses nombreuses îles, qui facilitaient singulièrement les relations avec l'Asie-Mineure et l'Egypte, le voisinage de ces antiques foyers de civilisation et une foule d'autres circonstances se réunissaient pour répandre sur l'Europe les lumières de l'Asie et de l'Afrique, et pour les faire briller en Grèce d'un éclat qui excite encore aujourd'hui notre admiration.

Entre une période de l'histoire universelle et l'autre, à chaque époque de transition, l'esprit de l'humanité se recueille pour ainsi dire en lui-même, avant de s'élancer, renouvelé et purifié, vers de nouveaux buts. La FORME

sous laquelle s'opère ce mouvement varie suivant le degré de culture et les conditions de l'époque; mais le FOND reste le même: ON Y RETROUVE TOUJOURS L'UNION FRATERNELLE D'HOMMES ANIMÉS D'UN MÊME ESPRIT, QUI TENDENT A FRAYER LA ROUTE VERS UN NOUVEAU MODE DE VIVRE ET A EN PRÉPARER LES VOIES. Et ce qui donne cette puissance à ce nombre relativement bien faible d'ouvriers, c'est que leurs cœurs se confondent dans l'amour fraternel, ce sentiment le plus beau de l'âme humaine, qui s'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas parfaitement vrai et parfaitement pur, jusque dans les sphères de la lumière et de l'amour, où elle entrevoit l'idéal de l'humanité.*)

La SECTE DES PYTHAGORICIENS nous fournit le premier exemple, dans l'antiquité, d'une association de ce genre. La corruption des mœurs et la décadence des états dans la Grande-Grèce produisit le réformateur *Pythagore.* Animé d'une soif ardente d'ordre et de mesure dans la vie morale et dans la vie civile, *Pythagore* était convaincu qu'une régénération intime de l'homme pouvait seule apporter un remède aux vices et aux maux de la société, et pour provoquer cette régénération, il fonda une secte qui, par la consécration religieuse et ses enseignements, appelait ses adeptes à la purification morale et à la perfection, et TENDAIT A EN FAIRE DE DIGNES RÉFORMATEURS. On sait quel rôle important joua cette secte, non-seulement dans l'histoire de la civilisation grecque, mais encore dans celle de l'humanité tout entière. Son action fut couronnée des plus brillants succès dans la vie sociale et civile; ses doctrines sur la sagesse et la vertu acquirent

*) „Ueber die Bedeutung der Freimaurerei in der Kulturgeschichte der Menschheit.“ De *G. Th. Stichling.* Weimar. Page 5.

une célébrité et une popularité que *Platon* et *Socrate* portèrent à leur apogée.

Ce serait dépasser le but, que de mentionner ici tout ce que firent les Grecs par les œuvres de leurs poëtes et de leurs philosophes, de leurs artistes et de leurs orateurs, de leurs hommes d'état et de leurs généraux. Je me bornerai à rappeler que, chez les Grecs, le sacerdoce était accessible à chacun et que par conséquent une théocratie ne pouvait pas se fonder au milieu d'eux. Mais, bien que les anciens Grecs fussent incontestablement un peuple très avancé dans la politique, dans les arts et dans les sciences, ils n'étaient point exempts d'un certain particularisme, comme tous les peuples civilisés de l'antiquité. Pour les Grecs, comme plus tard pour les Romains, tous les autres peuples étaient des „barbares". Il ne pouvait pas être question chez eux d'une reconnaissance des droits généraux de l'homme. Les Spartiates ne réduisaient-ils pas en esclavage leurs propres compatriotes et n'en faisaient-ils pas des ilotes! En général, dans l'antiquité, l'esclavage n'était pas regardé comme rabaissant l'homme, et des sentiments humains ne passaient pas pour un signe de véritable éducation. *Aristote* lui-même trouvait que l'esclavage était équitable et juste. Pour les Grecs, l'idée d'homme se confondait entièrement avec celle de citoyen; l'individu n'était homme que dans les limites de la communauté de l'Etat; ce n'est que comme citoyen qu'il jouissait de certains droits.

Les *Romains* réalisèrent un grand progrès en établissant des droits pour les personnes et pour les familles. Ce furent eux qui reconnurent pleinement le droit de l'individu, sans égard à la nationalité, à la position sociale ni au degré de culture. En s'étendant sur tous les peuples de la Méditerranée, la domination romaine effaça peu

à peu la distinction qui existait entre homme libre et esclave, relégua à l'arrière-plan le particularisme et fit ressortir ce qui était commun à tous. Par là, les différentes conceptions qu'on se formait de Dieu tendirent naturellement à se rapprocher les unes des autres et les divinités particulières furent de plus en plus reconnues comme appartenant à tous les peuples. Et de même que l'opinion de *Xenophane*, d'après laquelle tous les dieux devaient se fondre en un seul, se répandait toujours davantage chez les Grecs, de même aussi le polythéisme toucha bientôt à sa fin chez les Romains.

Déjà le polythéisme avait été plus ou moins abandonné par un peuple de race sémitique, les *Israëlites*, qui — les premiers — proclamèrent, bien que surtout dans un intérêt politique, qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Au début, pasteurs comme les Arabes, avec lesquels il y avait parenté de race, ils paraissent avoir adoré d'abord les forces de la nature; en tout cas Jéhovah fut représenté dans l'origine comme le dieu de la nature, qui s'avance sur les ailes du vent et qui ouvre les écluses du ciel, qui descend sur les montagnes et qui s'annonce par les éclairs et le tonnerre. Jéhovah devint leur dieu national et prit peu à peu une importance toujours croissante vis-à-vis des divinités étrangères, bien que maintes choses dans son culte montrent combien les masses étaient disposées à faire des concessions aux cultes étrangers. Ainsi, l'image du taureau ailé de l'arche, celle du chérubin, qui rappellent les divinités assyriennes; puis les deux colonnes devant le temple, qui sont une réminiscence des colonnes consacrées par les Phéniciens au dieu-soleil et à la déesse-lune. Plus tard, l'idée de Dieu s'épura chez les Juifs; Jéhovah devint l'*unique* Dieu et fut considéré comme un Etre moral, haïssant le mal et la violence, ne regardant

pas aux sacrifices et auquel on ne pouvait être agréable que par une vie de sainteté et de justice.

Après la prise de Jérusalem par *Ptolémée* (en l'an 312), beaucoup de Juifs ayant été transférés à Alexandrie, il y eut une fusion entre les idées des Juifs et celles des Grecs, et le néoplatonisme d'une part, le néopythagorisme de l'autre, par l'intermédiaire de la secte des Esséniens, trouvèrent accès parmi les Juifs.

Le judaïsme arriva à son déclin et, en même temps aussi, celui de la civilisation greco-romaine. A mesure que les adorateurs de Jéhovah se dispersaient davantage, l'imagination prenait le dessus chez eux, et les Israëlites arrivèrent bientôt à se considérer, quoique faibles en puissance et en nombre, comme infiniment supérieurs aux autres peuples. Cette opinion finit par les amener à la croyance que, sous le Messie promis, le peuple d'Israël tiendrait le sceptre du monde, que le Dieu d'Israël deviendrait comme tel celui de toutes les nations après les avoir soumises, après quoi se formerait un royaume théocratique qui comprendrait le monde entier et aurait Jérusalem comme centre.

Malgré tout ce dont on est redevable aux philosophes grecs, les résultats de leurs recherches ne furent, d'une part, accessibles et profitables qu'au petit nombre; d'autre part, ils ne furent pas généralement satisfaisants. De même, il ne suffisait pas que les prophètes des Juifs eussent parlé d'une façon obscure d'un temps où Dieu graverait une nouvelle loi dans le cœurs des hommes et répandrait son esprit sur toute chair. Pour que le monde pût s'élever à un plus haut degré de développement, il fallait que ces idées lui fussent présentées jusqu'à un certain point sous une forme plus saisissable, il fallait qu'on renonçât au dualisme de l'ancienne philosophie et

que l'on fît disparaître l'antagonisme entre l'esprit et la nature. C'est là en effet ce qui arriva.

Les Romains avaient donné à l'Occident l'unité de l'Etat et leur droit admirable; les Grecs lui avaient apporté leur poésie, les éléments des sciences, leurs arts, leur philosophie déjà arrivée au monothéisme et, avec *Socrate,* à une morale des plus pures. Dans l'empire grec d'*Alexandre-le-Grand,* cette religion et cette philosophie, mélangées de traditions bouddhistes et de nombreux et nobles éléments du *Zend Avesta,* s'étaient alliées avec la religion d'un peuple sémitique et avec son attente d'un Messie.

Un grand réformateur, le prophète de Nazareth, entreprit d'arracher ce peuple à son culte formaliste et de lui prêcher la sanctification morale de la volonté comme le seul vrai culte digne de Dieu. Il partagea le sort de *Socrate,* dont il avait renouvelé la tentative, et paya du martyre sa conviction d'avoir été le Messie promis. Ceux qui se font les apôtres de la vérité sacrifient d'ordinaire leur bonheur personnel; ils sont crucifiés, lapidés ou brûlés vifs; mais le sang des martyrs est la semence de la vérité; la postérité érige des monuments sur la tombe des prophètes et proclame que la vérité est plus puissante que le préjugé. Un incident mystérieux, qui fit grande sensation, et dont il sera difficile de décider s'il eut une base réelle ou s'il n'était fondé que sur un fait psychologique, donna lieu de reporter à Jésus l'antique tradition de la résurrection du héros de Pâques.*) Par suite de ce mélange de croyances, de philosophies et de dogmes grecs, bouddhistes, persans et juifs, *Jésus* devint,

*) Voir *W. Jordan,* „Die Erfüllung des Christenthums," pages 34 et suivantes.

comme homme-dieu, l'idéal d'une religion qui, selon lui, tirait son nom de la mission qu'il accomplissait.

Ce ne fut toutefois que lorsque le monde greco-romain, vermoulu dans ses fondements, eut reçu de nouveaux germes vivaces, lorsque les *Germains* fortements disciplinés, avec leur haute idée de la dignité de la femme et avec leur meilleure organisation de la famille, se furent emparés du pouvoir, que se trouvèrent réunis tous les éléments d'où pouvaient sortir les nations civilisées de l'Europe.

Les Germains embrassèrent le christianisme. La croyance à un fils de Dieu leur était déjà familière, car ils la trouvaient déjà dans leur épopée, sous la figure de Sigis fils de Wodan, et le point capital de la légende sacrée du christianisme, la résurrection, ne devait pas moins les attirer par une merveilleuse parenté d'idées, puisque le thème principal et favori de leur propre mythologie, la mort de Balder, dieu du printemps, et sa réapparition, n'étaient autre qu'une des nombreuses variantes de ce très ancien mythe de Pâques qu'on avait appliqué, en l'épurant, à Jésus crucifié.

Mais ils adaptèrent la nouvelle religion à l'esprit germanique, comme nous en trouvons des preuves aussi remarquables qu'intéressantes dans Heliand. En effet, le fond principal de leur histoire jusqu'à nos jours a toujours été la tendance à s'assimiler cette religion étrangère en lui donnant pour base les croyances ariennes, germaniques et allemandes. Nous retrouvons les traces d'un premier succès dans le poème susmentionné et dans d'autres fragments qui sont parvenus jusqu'à nous. Mais cette tentative fit bientôt place à une lutte défensive, dans laquelle la partie adverse, — la hiérarchie romaine et en particulier le pape *Grégoire* surnommé le Grand — su

les vaincre par des concessions habiles et un empressement rusé. Elle fit en apparence leur volonté en christianisant leur fêtes annuelles, en transformant en légendes de saints leurs traditions de dieux et de héros; mais en même temps elle mettait à l'index et faisait tomber dans l'oubli avec assez de succès les archives de leur ancienne croyance, les poèmes des dieux et des héros, en supprimant les bardes.

Après avoir été complétement vaincus, les Germains portèrent, pendant tout le moyen-âge, avec une sombre résignation, le joug sémitico-romain du haut clergé. L'antique religion naturelle ne vivait plus que dans ce qu'on appelait les superstitions du peuple, dans les usages et les dictons populaires dont la signification s'était perdue et qui, sans portée pris isolément, n'en formaient pas moins dans leur ensemble un tout assez significatif pour être compris.

Sur un seul point, la victoire de la hiérarchie était demeurée incomplète. La tentative sérieuse qui avait été faite de remplacer les idiomes germains par la langue latine, avait échoué dans les pays essentiellement germains, et avec eux s'était conservé l'esprit arien. L'étude de l'antiquité classique, favorisée par la prise de Constantinople, le tira de sa léthargie, sans que pendant longtemps il eût conscience de se retrouver lui-même dans la culture arienne des Grecs. Aussitôt il reprit la lutte contre le sémitisme et depuis lors, malgré mainte bataille perdue et mainte retraite dangereuse, il fut en général victorieux. Mais ce ne fut que lorsque les grandes découvertes géographiques eurent élargi son horizon et que la Réformation lui eut assuré la liberté voulue, qu'il réussit à se forger une nouvelle arme — les *sciences naturelles*

— et que, par ses efforts constants, il put compter indubitablement sur une victoire complète.

Tandis que la scolastique du moyen-âge était aveugle à l'égard de ce qui tombait sous les yeux et que les humanistes s'en référaient toujours au passé, l'attention des contemporains se portait enfin de nouveau sur le présent et sur la nature. Le mérite d'avoir produit ce mouvement intellectuel revient surtout au philosophe anglais *Bacon* de Verulam, qui fit de la méthode expérimentale la base de toute recherche approfondie des lois de la nature. *Per inductionem et experimentum omnia,* tel était son principe. Coup sur coup, l'*empirisme* détruisit une foule d'erreurs et de préjugés, et fit peu à peu sentir son influence dans toutes les branches des connaissances humaines. La loi de la pesanteur fut découverte, l'existence de l'oxygène fut démontrée et, par là, on donna naissance à la chimie; la vitesse mensurable de la lumière fut constatée et renversa encore une des croyances de l'Eglise, car du moment qu'on savait que le rayon lumineux émanant d'autres corps célestes avait dû mettre plus de deux millions d'années pour parvenir jusqu'à nous, la date de 6000 ans fixée à la création du monde tombait d'elle-même. Et lorsque, malgré toutes les preuves contraires, l'Eglise voulut absolument maintenir son opinion, l'opposition contre le clergé eut d'autant plus de raison d'être et il perdit peu à peu de son prestige et de ses adhérents.

La méthode d'induction, qui n'avait d'abord en vue que les sciences naturelles, fut appliquée aussi à la philologie et amena un examen critique: le texte transmis fut complété et rectifié. En outre, les recherches opérées dans la littérature classique furent étendues à des recherches sur cette littérature elle-même et sur le monde

classique en général, ce qui donna naissance à la *science de l'antiquité*. En d'autres termes, la science de l'histoire n'échappa point à ce mouvement puissant qui tendait à tout transformer. On eut une critique purement historique, qui portait sur les faits transmis par la tradition. De même que, dans les sciences naturelles, le jugement sain avait redressé les erreurs des sens relatives aux dimensions, à la couleur et à la distance des corps, la science de l'histoire enseigna aussi peu à peu la juste perspective en ce qui concernait les traditions de l'antiquité, et apprit à distinguer le fond obscur des temps préhistoriques et les personnages qu'éclairait pleinement l'histoire. Là où, autrefois, on ne voyait qu'un état, on vit alors une marche progressive; là où l'on ne concevait que des choses existantes, on reconnut alors l'action continuelle de la nature. Le célèbre philologue *Chr. Gottl. Heyne* a émis l'idée du *mythe*. Des savants modernes l'ont appliqué et développé.

Cet esprit d'investigation qui s'était successivement emparé de toutes les branches des sciences, tendit à affaiblir le prestige des classes privilégiées et assura ainsi une base solide pour la liberté; il châtiait le despotisme des souverains, mettait un frein aux prétentions de la noblesse et diminuait les préjugés du clergé. A mesure que l'instruction augmentait et se répandait davantage, on vit diminuer dans le même rapport l'esprit de persécution religieuse. Le scepticisme — a dit *Buckle* — a détruit les trois erreurs fondamentales des siècles passés, erreurs qui rendaient les peuples trop confiants en politique, trop crédules dans la science et trop intolérants en matière de religion.

L'*esprit de tolérance* devint de plus en plus puissant, jusqu'au moment où il triompha en Angleterre et produisit l'acte de tolérance, cause principale sinon la seule, de la

grande *révolution* qui coûta la couronne à *Jacques II* et qui finit par amener la restriction du pouvoir royal, des améliorations importantes et durables dans la procédure, la suppression complète de la censure et la garantie de la tolérance religieuse en Angleterre.

Fort du succès de cette révolution et mu par les autres facteurs d'une civilisation en voie de progrès, l'esprit anglais travailla vigoureusement à rendre l'humanité libre et amena cette glorieuse époque de lumières qui, prenant son origine en Angleterre, s'étendit bientôt aussi à la France et à l'Allemagne.

Quelque grandioses que fussent les conquêtes de l'esprit humain mentionnées jusqu'ici, elles ne suffisaient pas néanmoins à achever l'œuvre libératrice et humanitaire. Un mouvement progressif visant aux fins les plus élevées et les plus sacrées s'y est ajouté dans le cours des trois derniers siècles. Et nous ne devons point perdre de vue que le principe de ce mouvement pendant toute cette durée, fut dû à la race germanique: c'est de la liberté germanique de l'individu qu'il naquit et la lutte contre l'absolutisme romain, qui absorbait toute existence individuelle dans l'Etat et dans l'Eglise, forme le fond de l'histoire des temps récents.

Le germanisme, avec l'enthousiasme et la profondeur qui lui sont propres, avait adopté l'idée humanitaire et, à l'époque de la Réformation, il avait cherché à la réaliser dans le domaine de l'Eglise, par la liberté religieuse et la liberté de conscience. Au XVIII[e] siècle, la tendance réformatrice se porta sur les sciences et sur les arts; elle s'efforça de délivrer les esprits du joug des préceptes dogmatiques, à émanciper l'art national en le dégageant des théories et des imitations de l'étranger. La première impulsion lui vint de l'Angleterre, où sous l'égide d'une

constitution libérale, garantie depuis l'an 1688, l'école des libres-penseurs, connus sous le nom de déistes, prit un grand développement et porta la lumière de la saine et droite raison au milieu des derniers vertiges des ténèbres du moyen-âge. Cette école des déistes produisit ensuite, en France, *Rousseau*, *Voltaire* et les encyclopédistes et, en Allemagne, les rationalistes, dont les tendances atteignirent lenr point culminant dans *Lessing* et *Kant*. Toute cette époque reçut, comme nous l'avons dit, le nom très caractéristique de siècle des lumières; car éclairer, répandre la lumière, telle fut son mot d'ordre.

En Angleterre, les philosophes *Locke* et *Hume* avaient battu en brèche la croyance à une révélation, de sorte que les déistes anglais (*Toland*, *Tindal*, *Wollaston* et d'autres) purent immédiatement monter à l'assaut. La philosophie de ces hommes n'admettait comme fondée qu'une religion naturelle, niait la révélation miraculeuse et n'accordait qu'à la raison le droit de décider de ce qui est vrai ou faux; cette philosophie du bon sens fut répandue, surtout dans les hautes classes, par les écrits profonds et spirituels de *Shaftesbury* et de *Bolingbroke*. Le doute toujours croissant en matière religieuse éveilla la curiosité et fit naître le désir de savoir, dans des classes pour lesquelles la science avait été jusqu'alors close. A cette époque remarquable, on créa d'abord des écoles pour les basses classes, on fonda des bibliothèques et l'on fit des efforts systématiques pour vulgariser les sciences, en même temps que, d'un autre côté, l'invention des encyclopédies permettait d'en résumer plus aisément les résultats et de les présenter sous une forme plus accessible que par le passé. Des revues périodiques littéraires commencèrent à paraître; il se forma des sociétés pour l'acquisition de bons livres et, parmi les commerçants,

des cercles en vue d'y discuter les questions intéressantes, et enfin, en 1769 eut lieu en Angleterre la première assemblée publique dans laquelle on entreprit d'éclairer le peuple sur ses droits politiques. Vers la fin du XVIII[e] siècle, on fit aussi en Angleterre la première tentative couronnée de succès d'élever l'économie politique au rang d'une science: *Adam Smith* publia en 1776 son livre sur „La Richesse des nations", une des œuvres les plus importantes qui aient été écrites.

Cet esprit se propagea d'Angleterre en *France*, où *Maupertuis* et *Voltaire* devinrent ses plus fervents apôtres et voulurent même en faire la religion universelle. Esprit varié et écrivain incomparable, *Voltaire* exerça sur l'esprit de son siècle et de sa nation une influence d'autant plus puissante qu'il ne faisait au fond qu'exposer en plein jour ce qui jusqu'alors n'avait été proclamé qu'à voix basse et secrètement dans certains cercles, qui se réjouirent de voir croître leur importance. *Voltaire* fut bientôt dépassé par *La Mettrie*, *Diderot* et le baron *de Holbach* qui, dans son „Système de la nature" donna à la tendance matérialiste un cachet sérieux et élevé. L'empirisme développé par *Condillac* arriva ainsi, chez lui et dans „l'Encyclopédie" fondée par *Diderot* et *d'Alembert*, comme matérialisme à ces conclusions: qu'une seule chose existe, c'est la matière; tout le reste n'est qu'un état ou une modification de la matière, et la pensée elle-même n'est autre chose qu'une action du cerveau. Pour apprécier à sa juste valeur le mérite de ces hommes, il faut se représenter l'état de délabrement et de décomposition dans lequel se trouvaient toutes choses en France à cette époque. Les mœurs étaient profondément corrompues sous l'influence principalement d'une cour qui se livrait à tous les excès; l'Etat n'était plus qu'un despotisme

effréné; l'Eglise était tombée entre les mains d'un clergé aussi hypocrite que violent. Il ne faut pas oublier non plus que les extrêmes du matérialisme ne constituent nullement le véritable cachet de la période de lumière en France; mais qu'elle fut bien plutôt caractérisée par une opposition déclarée contre tout ce qui, dans l'Etat, dans la religion et dans les mœurs, était contraire aux exigences inéluctables de la raison; son éternel mérite est d'avoir livré au mépris et à la haine, la bassesse et l'hypocrisie qui régnaient alors en toutes choses, et d'avoir éveillé dans le cœur des hommes le sentiment de leur autonomie. Ses effets en France et sur l'Europe entière, grâce à ce que le français était à cette époque la langue du monde civilisé, furent immenses. Ce que n'avaient pu ni la froide raison, ni le sarcasme mordant, le génie de *Rousseau* l'opéra par l'enthousiasme que produisit son évangile de la nature; la dernière résistance fut vaincue et tous les esprits aspirèrent à secouer le joug de la servitude et d'un état contre nature.

En *Allemagne,* ce mouvement trouva un ferme appui dans *Frédéric-le-Grand,* le protecteur de la liberté de conscience et de la libre recherche. Du reste, le progrès intellectuel prit en Allemagne un autre caractère, sinon plus paisible, du moins plus profonde qu'en France. Dans ce dernier pays, il était réaliste et proclamait un monde sans Dieu; en Allemagne, il fut idéaliste et dirigé sur le „*ich*" (moi) sur le sujet. Chez les Français, le mouvement s'était immédiatement porté sans transition sur un but pratique et des intérêts matériels, et cherchait à constituer un Etat libre; chez les Allemands, au contraire, conformément à leur caractère, il s'attacha d'abord de la manière la plus approfondie à développer la liberté individuelle dans les arts et dans les sciences. Il tendit par

conséquent à l'instruction, au relèvement intellectuel du peuple, et favorisa les progrès dans le domaine de l'enseignement. *Basedow* opposait son éducation philanthropique au scolastisme théologique, et après lui vint *J. H. Pestalozzi,* avec sa réforme d'enseignement fondée sur une méthode mathématique et analytique qui mettait les objets eux-mêmes sous les yeux des élèves, réforme qui place son auteur au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Les principaux représentants du mouvement philosophique en Allemagne, furent l'éminent écrivain berlinois *Nicolai* et le philosophe populaire *Moïse Mendelssohn,* les moralistes *Garve* et *Engel,* etc. Partout où nous jetons nos regards, nous remarquons les effets salutaires que produisait ce mouvement intellectuel, malgré ses nombreux défauts. *Schrœk* et *Plank* établirent sur de nouvelles bases l'histoire sacrée; *Spittler* et *Heeren* agirent de même pour l'histoire profane, ainsi que *Eichhorn* pour l'histoire de la civilisation. *Winkelmann* produisit de grandes choses dans le domaine de l'histoire de l'art. Après lui vinrent les héros de notre littérature classique: *Kant,* le critique éminent, qui épura le trésor des connaissances humaines, *Fichte, Schelling, Hegel Lessing, Herder, Wieland, Schiller, Göthe,* dont l'influence s'étendit bien au delà du but et des résultats admis jusqu'alors et qui contribuèrent puissamment au progrès humanitaire. Le même effet fut produit par l'ORDRE DES FRANCS-MAÇONS, issu de la confrérie des tailleurs de pierres, qui donna pour la première fois l'exemple d'une constitution démocratique basée sur les principes généraux du sacerdotisme et du „self-government", et fournit un modèle d'organisation politique. En s'efforçant de faire trève aux dissensions et aux abus, en unissant tous ses membres, par la liberté et l'amour, dans une œuvre

de perfectionnement individuel, et en prêchant la tolérance, il devint un chaînon important et actif dans la série des causes qui amenèrent les grandes transformations dont furent témoins le XVIIIe et le XIXe siècles, et dans la guerre de l'indépendance en Amérique et la Révolution française peuvent être considérées comme les principales.

La SCIENCE MODERNE, après s'être dégagée péniblement des entraves du passé et avoir posé, dans toutes ses branches, de la connaissance fondée sur l'observation des faits, ne s'est plus lassée depuis lors de balayer les erreurs absurdes de la superstition, de dissiper les brouillards du préjugé dogmatique et de frayer la voie aux lumières de la vérité. Elle descendit du trône poudreux de la scolastique, secoua tout l'appareil dont s'entourait la science, et elle parle aujourd'hui un langage intelligible pour tous ceux qui veulent l'entendre. Elle enseigne à ne voir dans les prétendus miracles de la NATURE que des manifestations de lois éternelles et d'ordre intime. Elle conçoit l'homme dans son unité organique de corps et d'esprit, et s'efforce de deviner l'antique énigme du sphinx. Dans l'HISTOIRE, elle cherche à dégager la vérité simple et claire, du milieu confus des fables et des traditions poétiques, et à reconnaître, dans la liaison des faits historiques, l'idée vivante, les pulsations secrètes de l'humanité. Elle éclaire de ses reflets tous les domaines voisins et son influence sur le développement des idées religieuses a été immense.

L'aurore d'un nouveau jour s'annonce déjà par diverses manifestations. De tous côtés et sur tous les tons, nous entendons parler de liberté et partout nous voyons les efforts se multiplier en vue d'améliorer la condition du

peuple et de réaliser l'idée de fraternité universelle. Cette idée est servie, non-seulement par l'ORDRE DES FRANCS-MAÇONS, avec son caractère cosmopolite et qui, symbole de l'union, enveloppe l'humanité entière dans un invisible réseau d'amour ; mais encore par le droit international, par les traités, les conventions, les rapports internationaux, et à un degré non moindre par le sentiment toujours plus vivace de la communauté d'intérêts intellectuels, moraux et matériels qui existe entre tous les peuples. „La lumière d'une civilisation en voie de progrès éclaire, à notre époque, toujours davantage les conditions multiples et compliquées de l'existence. L'homme est de plus en plus soulagé des travaux rudes et pénibles, et son bras est remplacé par les forces de la nature, asservies par la science et dirigées par l'intelligence humaine. Les chemins de fer, les canaux, les bateaux à vapeur, le télégraphe relient les nations autrefois séparées par la distance. Les trésors de la science sont vulgarisés par la presse et répandus dans toutes les classes de la société. Les barrières qui s'opposaient à la circulation et à l'industrie sont abattues; le travail est ennobli et des associations libres garantissent non-seulement les fruits de l'activité humaine; mais règlent encore les secours en cas d'indigence, de besoin pressant ou de danger. Les bienfaits de l'instruction, qui étaient autrefois le partage d'un petit nombre de privilégiés, sont répandus aujourd'hui jusque dans les classes inférieures, et les écoles développent avec un succès croissant une activité spontanée et féconde. Rien ne peut plus résister au sentiment qui tend à assurer la liberté et la dignité dans l'organisation politique, afin que LE DROIT ET LA LOI DEVIENNENT L'AUTORITÉ SUPRÊME à laquelle le citoyen obéira de plein gré.“ *(Lang.)* Enfin, la question

sociale, dont celle des salaires fait partie intégrante, marche rapidement vers sa solution.

Tout cela annonce certainement des temps meilleurs; mais jusqu'à ce que le jour se fasse, il faudra encore bien des efforts et des victimes, et plus d'un homme devra se sacrifier pour tirer de l'abîme les perles dont s'ornera l'avenir. De puissants adversaires cherchent à entraver le progrès; les uns, guidés par l'égoïsme et l'esprit de domination; les autres, méconnaissant le but et la signification du mouvement qui se produit. Unis dans une même cause, ils font usage de toutes les armes pour combattre l'esprit de notre temps qui, en dépit de maints faux pas, avance néanmoins le règne du bien et de la lumière. Quant à nous, qui sommes engagés dans la mêlée, nous marchons sans crainte, les yeux fixés sur l'avenir. L'humanité est notre drapeau. Nous savons que l'histoire jugera; qu'elle infligera le mépris à ce qui est sans valeur et sans consistance; tandis qu'elle immortalisera ce qui est bien. Elle arrache leur couronne de clinquant aux hommes qui font l'admiration de leurs contemporains et les réduit à leur juste valeur aux yeux de la postérité, tandis qu'elle élève bien haut le mérite méconnu et le fait briller comme un phare qui éclaire l'humanité et les futures générations.

LE CHRISTIANISME

LE CHRISTIANISME

A mesure que l'empire romain s'étendait, les rois et les dieux disparaissaient dans les provinces conquises. A Rome même, on tolérait toutes les divinités imaginables; chaque divinité nouvelle rendait les autres ridicules et peu à peu le polythéisme fit place au monothéisme.

Mais, en même temps que l'empire romain atteignait l'apogée de son développement militaire et politique, il arrivait aussi à un extrême dépravation au point de vue social et religieux. Il devint tout à fait épicurien: la vie se passait en plaisirs et en dehors brillants. L'empereur était le symbole de la toute-puissance.

En présence de cet état de choses, l'humanité soupirait après une délivrance et espérait en un Messie. Et nous voyons de nouveau ici la voie qui prépare les mouvements intellectuels, la voie de l'abaissement pour arriver à une régénération, dans la personne de ce solitaire et fervent prédicateur du désert, qui annonce à la foule étonnée que le règne de Dieu est proche et viendra aussitôt que les hommes s'amenderont. Lorsque *Jean-Baptiste* et ses disciples, travaillant en commun, eurent frayé la route, la lumière nouvelle qui réveilla l'idéal oublié de l'humanité, surgit en Orient. *Jésus* de Nazareth se présenta comme réformateur religieux, après s'être joint aux

adeptes par le baptême dans le Jourdain. Il arrivait à une époque de profonde fermentation, d'imagination surexcitée et de vive attente. On était outré de voir le peuple „élu“ de Dieu soumis aux Romains, qui étaient païens, et sujet de leur proconsul, et cela d'autant plus que les uns se croyaient, en observant strictement la loi, en droit d'attendre le secours de Jéhovah et le sauveur annoncé par les prophètes; tandis que les autres — comme les Esséniens et *Jean-Baptiste* — s'efforçaient, par la purification de leurs actes et de leurs pensées, de remplir les conditions voulues pour la venue du Messie. Divers soulèvements qui, tous, eurent une issue malheureuse, durent enfin amener à la conviction que le règne du Messie ne consistait pas dans les grandeurs mondaines et les honneurs humains; mais que plutôt l'esprit dont avaient parlé les prophètes suffisait à lui seul déjà pour rendre plus heureux ceux qui en étaient animés; qu'il n'était donc pas un moyen d'amener le salut, mais le salut lui-même, de sorte qu'on pouvait se sentir sauvé même dans la misère et dans la servitude, libre quoique soumis aux hommes, riche quoique pauvre, et fort quoique dans l'abjection. On reconnaissait que cet esprit, à mesure qu'il se répandrait parmi les hommes, modifierait les conditions extérieures et les rendrait meilleures, de façon qu'avec le règne de Dieu les hommes auraient aussi tout le reste. Pénétré de cette idée, *Jésus* dut être persuadé que le royaume du ciel commençait sur la terre du moment qu'un homme, fût-il seul, était animé de l'Esprit saint, et que celui qui amenait les hommes à cette conviction était le vrai Messie. Il le fut donc.

C'est ainsi que — pour nous servir de mêmes termes que l'école de l'Alexandrie — la *sagesse* glorifiée dans les proverbes de *Salomon* s'incarna dans *Jésus*.

Jésus opposa l'amour fraternel pour tout ce qui a figure humaine, à l'orgueil des Juifs résultant de leur prétendue position privilégiée et à leur exclusivisme à l'égard de tout ce qui n'était pas Juif; il opposa la béatitude dans l'éternité à la rémunération matérielle que les Juifs attendaient pour l'homme vertueux. Il rompit en visière avec l'étroitesse d'esprit des anciens Sémites; il combattit pour le sentiment contre les œuvres extérieures, pour l'esprit qui vivifie contre la lettre qui tue, pour le fond contre la forme. Il a montré la perfection dans son sens absolu.

Toutes les religions, dès qu'elles tombent entre les mains des prêtres, exigent de la part des hommes, comme condition sine qua non de leur salut, la croyance a un certain nombre de dogmes, et l'adhésion à ces dogmes est regardée comme le point capital de la religion.

Jésus ne procéda pas ainsi. Les pensées qu'il a exprimées sur Dieu et sur l'univers, ses aperçus sur les lois morales de la nature humaine, sont rendus sous une forme si libre, si populaire, si riche d'imagination, qu'ils ont resisté à toutes les tentatives faites pour les convertir en dogmes. Religieux est l'homme qui donne sa vie pour son prochain; irréligieux, celui qui par égoïsme ne veut pas se sacrifier. Il a enseigné à voir en Dieu un père et l'idéal de la perfection, et non une puissance physique. Les hommes ne doivent pas le servir, comme des esclaves, par crainte et par intérêt; mais, comme des fils de la famille, par pur attachement et en communion intime avec l'essence divine. La religion ne repose pas sur l'idée que les hommes se font de la forme du monde visible, ni sur ce qu'ils savent des lois qui les régissent et de l'ordre qui y préside; mais dans l'adoration de la force sainte qu'ils laissent dominer sur leur conscience.

Jésus n'a émis aucune théorie sur la manière dont le monde a été créé, ni sur l'organisation et les lois de la nature. Son évangile commence avec la prédication d'idées nouvelles.

Il partageait indubitablement les erreurs de son époque relativement au diable, aux possédés et dans la croyance aux esprits malins. Mais cela ne porte pas plus préjudice à sa supériorité morale et religieuse, que la circonstance de n'avoir eu encore aucune notion d'une machine à vapeur. Tandis que d'ordinaire les meilleures œuvres de l'homme, les projets d'amélioration de l'ordre social les plus réfléchis, datent d'époques où l'expérience domine sur un vaste champ, nous voyons surgir ici, comme réformateur religieux, un jeune homme d'une trentaine d'années, qui ne jouit d'aucune position privilégiée, qui est né dans une ville dont les habitants étaient proverbialement réputés vicieux, issu d'une nation qui se distinguait de toutes les autres par sa superstition, son orgueil national, la haute opinion qu'elle avait d'elle-même et par son mépris pour tous les autres peuples. Et, au sein d'une nation qui tenait aux formes extérieures et qui était composée de prêtres hypocrites et d'un peuple dégénéré, cet homme revient aux simples lois de la morale, aux enseignements primitifs de la religion, et conçoit le premier la grande pensée de la fraternité de tous les hommes et de leur égalité devant Dieu. „Observe la loi et honore les prophètes", disaient les prêtres; *Jésus* en prend ce qu'il y a de meilleur et le résume en ces mots: „Aime ton prochain comme toi-même et Dieu par-dessus tout." Tandis que les prêtres n'avaient des yeux que pour la loi, pour les cérémonies, pour le temple et pour les dîmes, Jésus porte ses regards sur l'âme; il demande l'adoration en esprit et en vérité et n'a égard qu'à la

pureté du cœur, la paix, la miséricorde, la bonté et l'amour.

Ce n'est qu'avec le christianisme et avec les principes de liberté individuelle introduits peu après dans le monde par les Germains, que commence le règne de l'humanité, de la pleine dignité de l'homme, quoique le **FONDATEUR** de ce règne fût le **REPRÉSENTANT ACCOMPLI DE L'IDÉE HUMANITAIRE.**

Ses enseignements de bienveillance et de fraternité entre les hommes lui survécurent. Ses disciples ne se dispersèrent pas; ils s'organisèrent d'après les principes du communisme. Les fonds mis en commun servirent à secourir les veuves et les orphelins, à soulager les pauvres et les malades. De cette communauté sortit une nouvelle et puissante société — l'Eglise. Nouvelle, car rien de pareil n'avait encore existé dans l'antiquité; puissante, car toutes les églises locales se réunirent dans l'intérêt commun. Cette organisation fut, pour le christianisme, le levier de tous ses triomphes politiques.

La domination militaire des Romains avait amené une paix générale; elle avait produit un rapprochement entre les peuples conquis, et frayé ainsi la voie au christianisme, qui put envoyer ses missionnaires partout. Rome devint son centre. Pendant longtemps, le christianisme se manifesta sous trois faces: adoration de Dieu, pureté dans la vie privée et bienveillance dans la vie sociale. Au début, il ne fit de propagande qu'à l'aide de la persuasion; mais à mesure que le nombre de ses adeptes et son influence croissaient, ses tendances politiques commencèrent à se faire jour et l'Eglise forma un Etat dans l'Etat, rôle auquel elle n'a plus jamais renoncé depuis lors. Les empereurs romains qui, fidèles à leurs principes militaires, ne connaissaient d'autre moyen que la force,

essayèrent de réprimer par la violence le mouvement, dès qu'ils le virent en opposition avec le système du césarisme. Les persécutions durèrent jusqu'au moment où l'empereur *Constantin* jugea sage de se convertir à la nouvelle religion et de la faire servir à l'exécution de ses projets.

Les positions, le profit, la puissance — furent alors le partage de ceux qui se rangeaient du côté de la cause victorieuse; une multitude d'hommes mondains qui se souciaient peu de religion, devinrent alors les plus chauds défenseurs du christianisme; païens au fond du cœur, ils ne tardèrent pas à y introduire des éléments impurs.

Dans l'esprit de son fondateur, le christianisme était, au début, une *religion de sentiment* et non de dogmes; ce n'est qu'au *IIIe siècle* que les sentiments moraux commencèrent à se condenser dans une *théologie* développée et la religion n'y gagna pas. Les sentiments moraux n'ont pas la précision logique et la rigueur qu'exigent des articles de foi, et la transformation des premiers dans les seconds a inévitablement des conséquences fâcheuses. Le sentiment du bien et du mal, dans sa forme dogmatique de la justification par la foi et de la justification par les œuvres, amena à de faux résultats. L'un de ces dogmes donna naissance à une théorie d'après laquelle tout le système religieux se travestit en un système d'échange bien entendu, tandis que la tendance à la défiance de soi-même et à l'humanité produite par le sentiment d'une conscience éveillée, ne tarda pas à se transformer en un dogme d'après lequel toutes les vertus et toute la piété ne peuvent pas empêcher un païen d'être damné.

Les *idées religieuses* dégénérèrent et furent *adaptées à la mythologie grecque;* l'Olympe fut rétabli; seulement les dieux reçurent d'autres noms. Conformément aux

traditions égyptiennes, des opinions furent émises sur la Trinité; le culte d'Isis tenant le petit Horus dans ses bras, fut introduit sous un nom nouveau *(la Vierge Marie)*; en lieu et place des sacrifices païens on eut les agapes. En un mot, partout les usages païens reparurent parmi les chrétiens: un rituel pompeux, la mitre et la tiare, les processions, les images et le culte des saints. Malgré ces concessions faites aux superstitions païennes, le parti religieux alors dominant n'hésitait jamais à faire appuyer ses décrets par le pouvoir temporel. Les empereurs soutenaient les conciles.

Il y avait, dans les rangs des païens, beaucoup de familles aristocratiques et surtout des disciples de l'ancienne école de philosophes. Ce parti regardait ses adversaires chrétiens avec mépris. Il affirmait que le savoir ne peut s'acquérir que par l'étude, la pratique de l'observation et la raison. Le parti chrétien, de son côté, soutenait que toute connaissance était contenue dans la Sainte-Ecriture et dans les traditions de l'Eglise; dans la révélation écrite se trouvait non seulement le criterium de la vérité, mais encore tout ce qu'il était nécessaire de savoir. Il s'opéra dès lors une scission entre les partisans de la science profane et ceux de la science sacrée, entre les partisans de la raison et ceux de la révélation, à cela près toutefois que l'Eglise ne dédaignait pas de se servir du bras séculier des autorités pour faire prévaloir ses opinions. C'est ainsi qu'elle enraya le développement intellectuel de l'Europe pendant une période d'un millier d'années.

Cet état de choses aurait duré indéfiniment, si *l'invasion des Barbares* n'était venue, comme un flot, inonder tout le domaine de l'antique civilisation. Les *Germains*, excités par les guerres cruelles qu'on leur avait faites,

animés du besoin de combattre et attirés par les produits de la civilisation, nouveaux pour eux, qui composaient le butin, eurent bientôt conquis l'empire d'Occident dégénéré et affaibli. Ils firent prévaloir un nouveau principe: celui de la liberté individuelle. Ce n'est qu'au milieu du chaos que présentait le monde romain-grec-oriental, que se développa l'idée d'une existence indépendante de l'Etat. Cette idée devint, grâce aux Germains, la source d'une civilisation nouvelle et indépendante, à laquelle la conquête de l'empire d'Orient par les Turcs, et en particulier la prise de Constantinople, assurèrent dès les débuts une base vaste et féconde, ce qui rendit possible plus tard la Réformation et la tendance humanitaire moderne.

LE RÈGNE DES TÉNÈBRES

LE RÈGNE DES TÉNÈBRES

Dans le premier siècle du christianisme, il y avait à peine une théologie; aucun système artificiel de dogmes n'était imposé d'autorité aux consciences. Il n'y avait encore rien de définitivement arrêté quant à l'article de foi de l'unité des deux natures en Jésus-Christ ni dans le dogme de la rédemption et l'on n'avait pas encore fixé non plus les limites jusqu'auxquelles s'étendait l'autorité de l'Eglise. Toute la vigueur du sentiment religieux se concentrait dans l'adoration d'un idéal moral et dans le développement du cœur et du caractère. Mais, dès le quatrième siècle, les hommes s'occupaient déjà plus particulièrement de questions théologiques subtiles et mesquines, qui détournaient grandement l'attention de toutes considérations morales.

L'idée fondamentale de la hiérarchie passa du judaïsme dans le christianisme, avec les Juifs convertis, qui ne s'étaient pas entièrement défaits de leurs habitudes. Lorsque, dans les premiers siècles, la différence entre l'élément laïque et l'élément clérical se fut accentuée, on organisa le clergé sur la base du lévitisme de Moïse et du culte païen d'Isis et de Sérapis. Les circonstances et les traditions frayèrent la voie à la hiérarchie chrétienne,

qui trouva un puissant levier dans les richesses qu'elle avait amassées.

Au IV[e] siècle, on posa le principe que la torture devait être infligée à ceux qui, après admonition, ne renonçaient pas à l'hérésie. Pendant le IV[e] et le V[e] siècle, l'Eglise s'occupa presque exclusivement des questions dont nous avons parlé et d'autres tout aussi futiles et oiseuses. Il en résulta la division, les schismes, la discorde, et le sang fut répandu (querelles des Ariens, des Nestoriens, des Pélagiens). La religion qui enseignait l'amour du prochain devint ainsi une religion qui prêchait la haine et qui avait soif de sang. Jusqu'alors les persécutions religieuses étaient très rares; elles ne commencèrent à devenir toujours plus fréquentes que depuis le XI[e] siècle.

L'église papale remonte par ses racines, comme nous l'avons dit, aux premiers temps du christianisme, alors que de religion intime qu'il était, il devint une religion de forme, et où les évêques étaient des fonctionnaires de l'empire. A l'époque où l'Eglise encore faible commença à devenir dominante, grâce à l'appui des princes et à l'ambition du clergé, nous voyons apparaître *Aur. Augustin,* un des pères de l'église, dans les écrits duquel l'Eglise est déjà représentée comme une communauté hors de laquelle il n'y avait point de salut et qui devait avoir recours au bras séculier pour gagner du terrain. La façon dont il accentuait l'autorité de l'Eglise devait nécessairement amener plus tard la chrétienté à se laisser diriger depuis Rome comme un troupeau docile ; ce faux principe contenait déjà en germe l'intolérance, la persécution des hérétiques, l'inquisition et les guerres de religion; il continua à déployer ses effets jusqu'au temps de *Luther*.

Dix ans après la mort de *Saint-Augustin*, *Léon-le-Grand* monta sur le siège épiscopal de Rome. Ce fut

lui qui, le premier, interpréta en faveur de ce siége les paroles de *Jésus:* „Tu es Pierre, et sur cette pierre,“ etc. Sous *Grégoire-le-Grand* (de 590 à 614), on commença à développer la liturgie, le culte des saints et celui des reliques, et l'on propagea le dogme du purgatoire. Plus tard, on introduisit la langue latine dans l'église pour établir l'uniformité. C'était un nouveau moyen d'assurer la prépondérance de l'église de Rome, à laquelle il ne fallut plus qu'un siècle pour donner aux papes l'audace d'exiger que les souverains baisassent leur pantoufle et pour faire plier sous leur sceptre le clergé de l'Angleterre et celui de l'Allemagne.

Cette centralisation du pouvoir eut lieu vers la fin du IX[e] siècle, et le commencement du X[e] siècle amena la dégénérescence, le fameux temps du règne des femmes. Dans les lieux mêmes où l'apôtre Saint-Pierre avait prêché, il se produisit un véritable retour au paganisme: *Theodora* créa pape son amant *Jean X;* que *Marozia* à son tour fit assassiner par le sien, tandis que *Jean XII* prodiguait ouvertement à ses maîtresses les offrandes des fidèles, déshonorait les femmes qui venaient en pélerinage à Rome, et, lorsqu'il jouait aux dés, jurait par les dieux des païens.

La tendance à mettre la papauté au-dessus du pouvoir temporel se manifesta en l'an 1073, sous *Grégoire VII (Hildebrand),* qui — pour soustraire le clergé aux influences mondaines — y introduisit le célibat, institution dont le triomphe ne fut toutefois assuré qu'au XIII[e] siècle et après bien des luttes. Afin qu'on ne s'aperçût pas que cette soif de dominer s'accordait mal avec le vrai christianisme, le concile de Toulouse, en 1229, dut défendre aux laïques la lecture de la Bible, car elle contient une réfutation complète des principes établis par les papes.

La papauté ne fut jamais plus puissante que sous *Innocent III.* Elle se maintint pendant tout un siècle à la même hauteur, puis commença à décliner au XIV[e] siècle en France, au XV[e] siècle dans les conciles et enfin par l'effet de la Réformation. *Innocent* était systématiquement ambitieux. L'interdit, dont on usa si largement alors, montre clairement comment il avait su acérer les armes ordinaires de la papauté. Quand un pays était frappé d'interdit, tout culte divin y cessait immédiatement, les autels étaient dépouillés de leurs ornements, les cloches devenaient muettes, les morts n'étaient plus ensevelis dans la terre bénie, les sacrements étaient refusés. Les gens ne devaient plus se saluer dans la rue; tout devait rappeler que le pays était maudit. On peut s'imaginer quelle impression cela devait produire sur les masses ignorantes et superstitieuses. Il ne manquait plus que les moines et l'inquisition; ce fut aussi l'œuvre du pape Innocent, qui fit des premiers une milice destinée à agir sur les basses classes et à combattre l'influence naissante des universités, tandis qu'avec l'inquisition on remettait en vigueur la torture des temps du paganisme romain. Les couvents furent pendant une suite d'années des foyers d'instruction et de travail productif; mais bientôt la règle se relâcha, le travail fut abandonné et remplacé par une oisiveté contemplative et une vie de débauche. Le mépris de la science marcha de pair avec cette dégénérescence, d'autant plus que Rome favorisait l'ignorance comme moyen de gouverner plus facilement les hommes. Dès lors, les couvents ne servirent qu'à propager les plus grossières superstitions et à asservir intellectuellement l'humanité.

Les tourments de l'enfer étaient, au moyen-âge, le point capital de la religion et occupaient toutes les pensées.

Les prêtres ne se lassaient pas d'inventer de nouveaux supplices et de surexciter ainsi les imaginations. Il y eut une période de crédulité absolue, pendant laquelle la raison fut complètement paralysée. Mais à partir de là, le catholicisme qui visait à une stabilité impossible à réaliser, devint réactionnaire. Il usa de tous les moyens en son pouvoir pour entraver le mouvement intellectuel, empêcher la propagation des connaissances et pour éteindre dans le sang le flambeau de la liberté. Ce changement de front se manifesta dans le cours du XII[e] siècle et, au commencement du siècle suivant, le système de répression portait déjà ses fruits. En 1208, *Innocent III* fonda l'inquisition, et en 1209, *de Montfort* procéda au massacre des Albigeois.

L'inquisition ne devait pas seulement extirper l'hérésie; elle devait aussi étendre le champ d'activité de l'Eglise. Dans tous les pays où on la tolérait, elle introduisit des tribunaux ecclésiastiques, revêtus de pouvoirs très étendus et relevant d'une autorité étrangère. On ne peut donc pas s'étonner si l'Eglise parvint ainsi, au XIII[e] siècle, à anéantir en France, en Italie et en Espagne, tous les précurseurs du protestantisme, et si les miracles et les signes surprenants étaient considérés comme le criterium de la vérité. Dans le premier siècle du christianisme, les païens s'écriaient: „Voyez comme les chrétiens s'aiment entre eux;“ depuis le IV[e] siècle, on pouvait dire: „Les bêtes féroces ne sont pas aussi cruelles que les chrétiens qui diffèrent d'opinion.“

„Pendant plusieurs siècles,“ — dit *Lecky* — „l'Europe presque entière fut inondée du sang répandu sur les incitations directes ou avec la pleine approbation des autorités de l'Eglise et sous la pression de l'opinion publique. Tout protestant qui connaît quelque peu l'histoire, sait que

l'Eglise a fait couler plus de sang innocent qu'aucune autre institution qui ait jamais existé. Ant. Llorente, qui avait consulté les archives de l'inquisition en Espagne, assure que ce tribunal à lui seul a fait brûler plus de 31,000 personnes et en a condamné plus de 290,000 à des peines diverses. Le nombre de gens qui, sous le règne de Charles-Quint, furent mis à mort pour cause de religion dans les Pays-Bas, est estimé à 50,000 par un homme qui fait autorité, et au moins la moitié autant périrent sous son fils Philippe II. Si, à ces exemples mémorables, nous ajoutons les innombrables exécutions moins retentissantes qui eurent lieu, depuis les victimes de Charlemagne jusqu'aux libres penseurs du XVIIe siècle; si nous nous rappelons qu'après la fondation de l'ordre des dominicains, les persécutions s'étendirent à presque toute la chrétienté et que dans maintes contrées elles furent poussées si loin que tout souvenir en a été détruit, le cœur le plus endurci ne pourra s'empêcher de reculer avec horreur devant ce spectacle. Et notons bien que ces cruautés ne furent pas commises dans le paroxysme d'une époque de terreur, ni par la main d'obscurs sectateurs; mais par une Eglise triomphante, qui les décréta solennellement et de sang-froid. On ne fit pas non plus mourir les victimes d'une mort prompte et peu douloureuse; mais on les fit périr au milieu des supplices les plus horribles que l'homme puisse imaginer. D'ordinaire, ces hommes étaient brûlés vifs; parfois cependant on les faisait brûler lentement, à petit feu. Voilà le supplice qu'on infligeait à des gens qui n'avaient d'autre tort que celui de vouloir faire usage de leur raison dans la recherche de la vérité. Souvenons-nous aussi de ces affreux massacres des Albigeois, les plus terribles peut-être auxquels on ait jamais assisté, et qui avaient été fomentés

par un pape, ou de la nuit de la Saint-Barthélemy, à l'occasion de laquelle un pape rendait au ciel des actions de grâce. Rappelons encore les guerres de religion, se renouvelant de siècle en siècle avec la même fureur, qui transformèrent la Syrie en un champ de carnage et qui ensanglantèrent les plus belles contrées de l'Europe, anéantissant leur bien-être, paralysant les intelligences et semant une haine que deux siècles eurent de la peine à calmer."

Il faut dire toutefois que les protestants n'agissaient parfois guère mieux. S'il arrivait jamais que l'Eglise catholique recouvrât le pouvoir absolu, il est hors de doute qu'elle en ferait le même usage que dans les temps dont nous venons de parler et qu'elle ne reculerait pas devant une répétition des mêmes cruautés. Mais le chemin de l'histoire conduit des TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE ; les Eglises s'écroulent dans l'abîme des temps obscurs et, sur leurs ruines, Dieu édifie son temple dans le cœur des hommes qui vivent en esprit et pour la vérité.

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

A. LES ARABES

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

A. LES ARABES.

Tandis que le flambeau des sciences menaçait de s'éteindre et qu'une superstition grossière commençait à régner dans les esprits, il se produisit — au VIII[e] siècle — un mouvement qui eut de bons effets pour l'Europe et qui fut très salutaire pour le réveil des sciences en amenant une résistance déclarée aux envahissements du culte idolâtrique introduit par l'Eglise. Les Arabes, qui pénétraient à cette époque dans le sud-ouest de l'Europe, éveillaient la curiosité et l'admiration par les secrets dont leur philosophie était pleine. Il y avait assurément beaucoup d'ivraie mêlée au bon grain: la magie et la physique, l'alchimie et la chimie, l'astrologie et l'astronomie; néanmoins le résultat fut heureux.

L'expédition en Perse n'était qu'un prélude au combat que le Sud allait engager contre le christianisme et qui réduisit de neuf-dixièmes son extension géographique, en lui enlevant l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe.

Pendant l'été de l'an 581, une caravane chargée des riches produits du sud de l'Arabie, se dirigeait de la Mecque vers Bassorah. Elle était conduite par *Abou Taleb,* dont le neveu âgé de douze ans recevait l'hospitalité dans un couvent nestorien. Les moines eurent bientôt découvert que leur hôte, le jeune *Mohammed* (Mahomet)

était neveu du gardien de la Kaaba, le sanctuaire des Arabes. L'un deux, nommé *Bahira,* se donna toutes les peines possibles pour le convertir et l'arracher à son idolâtrie. Cette tâche lui fut facilitée par le vif désir qu'avait son jeune disciple de s'instruire. Dans la patrie de *Mohammed,* on adorait dans la Kaaba une pierre noire tombée du ciel et 360 idoles, qui répondaient au nombre de jours que comptait l'année, pendant que l'Eglise chrétienne était en proie à l'anarchie, divisée en sectes nombreuses qui n'avaient d'autre lien entre elles qu'une haine réciproque. *Bahira,* non-seulement sut inspirer au jeune homme une horreur profonde de l'idolâtrie; mais il remplit encore son esprit des leçons d'*Aristote.* Grâce à son mariage avec *Chadizah* (Kadichah), riche veuve qui habitait la Mecque, Mohammed eut plus tard le loisir de se livrer à ses réflexions en matière de religion, et une traduction arabe de la Bible, qu'un parent lui fournit l'occasion d'étudier, contribua encore à l'affermir dans ses opinions. Lorsque, dégagé des dogmes et des controverses de son époque, il fut parvenu à croire à un Dieu unique, il se décida à se faire l'apôtre de cette vérité et devint alors, comme le portait son anneau „*Mohammed,* l'envoyé de Dieu.“ Il eut recours au sabre pour extirper toute idolâtrie. Il aspirait seulement au rôle de réformateur et ne prétendait point fonder une religion, comme on le lui reprocha à Constantinople peu après ses premiers débuts. *Mohammed* gagna d'abord son pays à la nouvelle croyance, puis la Syrie et la Perse. Pour la première et unique fois dans l'histoire, il n'y eut ici aucune transformation graduelle des convictions, aucune entente ni fusion; l'enthousiasme avec lequel le mahométisme conquérait le monde, était surtout du fanatisme militaire. Il gagna subitement les esprits par les brillants exploits

de ses zélateurs et une guerre d'extermination fut déclarée à toutes les religions qui lui étaient opposées. *Mohammed* vit très bien que, pour empêcher le culte des images, il fallait interdire l'exécution des images elles-mêmes, et il recourut à des défenses si absolues et si sévères, qu'il n'y avait pas moyen de les éluder. De cette façon, il préserva sa religion du culte des idoles, mais en fit l'ennemie mortelle de l'art et porta un coup fatal aux dispositions esthétiques de son peuple, dispositions remarquables cependant, comme le prouve la merveilleuse architecture de l'Alhambra.

Sous l'influence des Nestoriens et des Juifs, les Arabes — après que leur fanatisme se fut quelque peu apaisé — se tournèrent vers la *culture des sciences.* Les Nestoriens furent précepteurs dans de grandes familles mahométanes et les Juifs y étaient admis en qualité de médecins. Cette influence provoqua un échange d'opinions, et les mœurs se raffinèrent au point que ces familles se montrèrent disposées à renoncer aux erreurs du mahométisme vulgaire, en faveur de la vérité scientifique. Elles arrivèrent ainsi à une idée plus exacte de la destination de l'homme et de la forme de la terre, qu'elles s'étaient représentées jusqu'alors comme une plaine triangulaire bordée de grandes montagnes.

De même qu'il était un obstacle pour l'art, le Coran imposa aussi, au début, des entraves à la littérature et à la science; mais vingt ans après la mort de Mohammed, le calife *Ali* encourageait l'étude des sciences et un siècle plus tard on traduisit en arabe les œuvres des philosophes grecs. Le siècle d'Auguste de la science arabe ne commença toutefois que sous le califat d'*Al-Mamoun* (de l'an 812 à l'an 832), qui fit de Bagdad le centre des sciences, rassembla des bibliothèques et s'entoura de

savants. Les Sarrasins purent, par la suite, se vanter d'avoir produit plus de poëtes que tous les autres peuples réunis.

Dans la science, ils écartèrent les théories platoniciennes et travaillèrent dans l'esprit de l'école d'Alexandrie. Le trait caractéristique de leur méthode consistait dans l'expérimentation et dans l'observation; ils attachèrent par conséquent une grande importance aux mathématiques et à la géométrie. Dans les nombreux écrits qu'ils nous ont laissés sur la mécanique, sur l'hydrostatique, sur l'optique, on remarque qu'ils s'efforçaient toujours de résoudre les problèmes en recourant à l'expérimentation. Ils furent les fondateurs de la chimie, les inventeurs d'appareils précieux et c'est à eux que nous sommes redevables de l'algèbre. Partout ils entretenaient des écoles et en tous lieux on copiait les productions de la littérature arabe. Ils confièrent souvent avec une noble libéralité la direction de leurs écoles à des Nestoriens et à des Juifs. Ils ne se laissaient pas arrêter par la question de savoir dans quel pays un homme était né, ni quelles étaient ses opinions religieuses; c'était son savoir et son talent qui décidaient. Le grand calife *Al-Mamoun* avait coutume de dire: „Ceux-là sont les élus de Dieu, „ses meilleurs et plus utiles serviteurs, dont la vie est „consacrée au *perfectionnement* de leurs facultés intellec„tuelles; ceux qui enseignent la *sagesse* sont les vraies „*lumières* et les législateurs du monde, qui — sans leur „concours — serait bientôt plongé dans l'ignorance et dans „la barbarie.“

Nous voyons par là combien les efforts intellectuels, l'instruction, et la culture des sciences contribuent à dépouiller l'homme de préjugés grossiers, à lui donner la liberté d'esprit et la tolérance, ainsi qu'à la mise en

pratique des principes franc-maçonniques, même parmi les disciples du Coran, dont la mission avait commencé par le massacre et l'extermination des infidèles et qui amena des Musulmans, des Chrétiens et des Juifs à travailler d'un commun accord aux plus hauts intérêts de l'humanité. Les paroles d'*Al-Mamoun* sont une anticipation du principe exprimé en 1723 dans l'acte de constitution de la grande loge d'Angleterre, et d'après lequel les tendances vers la perfection intellectuelle et morale sont indépendantes de toute croyance religieuse et ont une valeur qui leur est inhérente.

Il n'entre pas dans notre cadre de décrire plus en détail tout le mouvement scientifique dû aux Arabes et qui contribua à éclairer les esprits et à réchauffer les cœurs en faveur de la vertu. A cette époque, le domaine de la science fut agrandi et de nouveaux champs lui furent ouverts. La cosmographie surtout fit un grand pas, grâce aux Arabes, qui déterminèrent les dimensions de la terre, enregistrèrent les étoiles visibles et leurs donnèrent des noms, inventèrent le pendule, perfectionnèrent les mesures, etc., toutes choses dont le monde chrétien ne se préoccupait guère. Et, ici comme partout, les connaissances scientifiques entraînèrent des améliorations dans le domaine de l'agriculture et de l'industrie et contribuèrent à embellir l'existence. La théorie toute moderne de l'évolution était déjà enseignée dans leurs écoles, et, dans leur riche littérature, où les plus hautes questions sont parfois traitées, on est souvent surpris de rencontrer des idées que nous pourrions croire empruntées à notre siècle. L'héritage intellectuel qu'ils nous ont laissé était un acheminement nécessaire vers le développement qui suivit.

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

B.
LES TAILLEURS DE PIERRE ALLEMANDS

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

B. LES TAILLEURS DE PIERRE ALLEMANDS

Dans les temps obscurs du moyen-âge régnait un assez triste état de choses. L'esprit qui vivifie était emprisonné dans la lettre qui tue, et pendant des siècles la raison avait été asservie. Quiconque tentait de s'approcher de l'Eternel par une voie inusitée, quiconque essayait d'exprimer dans un langage nouveau les secrets de son cœur, était persécuté ou voué à la mort et devait souffrir le martyre. Mais par-ci par-là commençaient à se montrer les germes de temps meilleurs, et ces germes se développaient insensiblement. Parmi les facteurs qui frayèrent la voie à la lumière et qui aidèrent à préparer la Réformation, il faut citer la confrérie des tailleurs de pierre, dont les membres étaient répandus dans le monde entier et qui, plus tard, donna naissance en Angleterre à l'ordre des francs-maçons.

A l'époque où, par suite de l'ardeur qu'on mettait à édifier de belles églises, la corporation des maçons *) était très bien vue et tendait à s'organiser, la puissance du catholicisme se faisait sentir partout; elle

*) Voir pour plus de détails „*Histoire de la Franc-maçonnerie*", par Findel, 4me édition, pages 61 et suivantes.

animait et vivifiait le système social tout entier. Il se produisit alors une unité de type qu'on ne retrouve plus par la suite: les corporations, le régime féodal, la monarchie, les habitudes sociales du peuple, tout en un mot dérivait des doctrines de l'Eglise, leur donnait un corps, pour ainsi dire, et l'Eglise — on ne saurait le nier — était alors en harmonie avec les besoins intellectuels de l'Europe. Son esprit pénétrait tous les actes de la vie et imprimait son cachet à toutes les institutions. Les corporations de maçons étaient, à l'origine, sous l'éguide des monastères, et les savants Bénédictins étaient leurs maîtres en architecture; aussi les rites de l'Eglise furent-ils imités dans leur cérémonial. Dans l'atelier, surtout parmi les Allemands, on ne se bornait pas à enseigner les secrets de l'architecture germanique, du style gothique, ni à entretenir et à développer ce sentiment élevé de l'art auquel nous devons un si grand nombre de dômes, de cathédrales et de chapelles, dont la magnificence est un glorieux témoignage du degré de perfection auquel on en était arrivé; mais il y régnait encore, indépendamment d'une vraie piété du cœur, un esprit libre et éclairé qui, au milieu des ténèbres générales, aidait à maintenir le flambeau de la vérité. L'interdit, l'excommunication et le bûcher étaient impuissants à empêcher ou à réprimer l'affranchissement progressif du genre humain. De nombreux signes, visibles ou cachés, qu'on retrouve dans les églises, prouvent encore d'une manière évidente la part que la confrérie des tailleurs de pierre allemands a eue dans ces tendances réformatrices. Ces hommes étaient, en raison de leur métier, en rapport avec toutes les classes de la société; ils savaient par expérience combien le clergé était dégénéré; leur instruction les mettait au-dessus de la plupart de leurs contemporains

et, dans leurs pérégrinations qui ne se restreignaient pas seulement à l'Europe, mais qui souvent s'étendaient jusqu'en Orient, ils avaient appris à connaître diverses opinions religieuses et s'étaient formé une conception plus pure du christianisme. Ils apprenaient et ils exerçaient la *tolérance*, et les ateliers étaient devenues ainsi un refuge pour les libres penseurs et pour ceux que poursuivait le fanatisme religieux. Pour peu qu'ils fussent de bonne conduite et qu'ils connussent le métier, ils étaient reçus par les corporations, qui les cachaient aux yeux de l'inquisition. Cela leur était d'autant plus facile que toutes les classes de la société avaient besoin des tailleurs de pierre et que la conservation des secrets de leur art n'éveillait pas l'attention de l'Eglise.

De tous temps et chez tous les peuples, les hommes ont été portés à envelopper de SYMBOLES leurs tendances matérielles et morales. L'ARCHITECTURE a fourni une symbolique de ce genre pour la conscience morale, car elle représente l'art poussé aux dernières limites du beau et lié à des exigences matérielles absolues; c'était donc un modèle qui s'imposait tout naturellement pour le perfectionnement moral. Comment eût-il été possible aussi que l'art de construire et de réaliser une *unité* de plan, devînt l'image des membres de la corporation s'il n'y avait pas eu dans le cœur de l'homme et dans le sentiment artistique de l'architecte un trait commun qui, du plan et de sa symbolique, faisait surgir, d'une part le dôme majestueux, d'autre part le temple moral des frères maçons coopérant à une même œuvre? La pensée morale devait être présente aux constructeurs; car, comme dans la vie en général, le succès en architecture n'est assuré qu'autant qu'on se conforme strictement aux lois naturelles, et comme ces dernières ont aussi quelque chose

d'intellectuel et de moral, qu'autant qu'une discipline intellectuelle et morale préside aux travaux. De même que l'architecture d'une époque ou d'un peuple revêt un cachet qui lui est propre, de même aussi un édifice reflète le sentiment moral de la nation qui l'a construit, et il est tout naturel que l'architecture d'une époque soit regardée comme l'indice des mœurs et du degré de culture du peuple auquel elle appartient. L'esprit des diverses époques et le caractère des divers peuples se retrouve, en effet, dans les monuments, qui nous montrent l'Hindou s'abandonnant à des visions fantastiques, le Grec recherchant l'union intime de l'idée et de la forme; le Romain visant aux choses pratiques, comme nous retrouvons aussi dans les cathédrales du MOYEN-AGE, la matière spiritualisée pour ainsi dire par la forme et la symbolique. A mesure que l'édifice s'élève davantage vers le ciel, il devient plus transparent, plus vaporeux et se perd en abstractions pour mieux s'identifier avec l'idée qu'il rappelle. L'esprit de cet art n'est pas encore une belle harmonie de la nature et de l'existence humaine; mais l'expression d'une tendance idéale vers des sphères plus élevées.

Les scènes grotesques de la vie monacale en compagnie du diable, qu'on retrouve dans certaines parties des édifices religieux, prouvent bien que les tailleurs de pierre ne partagaient pas les erreurs des moines au milieu desquels ils vivaient et qu'ils ne craignaient pas de tourner en ridicule les absurdités qu'on cherchait à faire croire aux fidèles. Ils n'admettaient dans leurs ateliers que ce qui était réellement humain; on y travaillait à ennoblir l'esprit et le cœur, on y apprenait le support pour l'amour du prochain, on s'exerçait à être franc, loyal et fidèle; l'égoïsme en était banni et la gloire artistique

était mise en commun. Personne ne voulait avoir *seul* le mérite; c'est pour cela que la plupart des noms des grands architectes du moyen-âge ont été oubliés et qu'il n'est fait mention que de l'atelier.

A la tête de la confrérie des tailleurs de pierre était un maître en chaire, librement choisi d'après un ancien usage selon ses mérites, et qu'on réélisait chaque année. C'est lui qui était appelé à juger les différends d'après les us et coutumes du métier. Les autres membres étaient, en cette qualité, tous ÉGAUX. Le compagnon devait enseigner le métier à l'apprenti. Chaque mois il y avait une assemblée, dans laquelle on discutait les affaires et où l'on rendait la justice. Cette réunion portait le nom de „Morgensprache“ et était ouverte avec une certaine solennité par le coup de marteau du maître qui avait la parole et un dialogue avec l'un des surveillants. Les dissensions, les querelles, les paroles injurieuses et la maussaderie étaient interdites. Ceux qui prenaient la parole devaient s'exprimer avec modestie et mesure. Personne ne devait venir en armes aux assemblées; le maître en chaire seul avait devant lui une épée, comme insigne de sa juridiction. On fêtait le Saint-Jean-Baptiste et le jour des Rois ou des Mages, qui étaient les patrons spéciaux de l'ordre. Quiconque avait appris le métier et parcouru le monde, et qui se présentait à la loge y était reçu, pourvu qu'il fût de bonne conduite, qu'il eût payé sa cotisation et fait serment de garder le secret et d'obéir.

L'admission était entourée de formalités symboliques et, en outre, on initiait les tailleurs de pierre à une science mystique de l'architecture et des chiffres qu'ils appliquaient dans leurs constructions. Les nombres 3, 5, 7 et 9 avaient quelque chose de sacré; en ce qui concerne

l'art, c'étaient les couleurs : le jaune et le bleu, et, relativement à leur lien secret, le blanc, C'est à ce dernier aussi qu'il faut rapporter le nœud qu'on remarque au-dessus de quelques portraits. Comme symboles qui leur paraissaient encore plus expressifs, ils avaient le compas et l'équerre, le maillet et le niveau, lesquels avaient dans la loge une signification morale particulière. De même que dans l'église, le prêtre avait sa place du côté de l'orient, de même aussi dans la loge, le maître en chaire avait son siège de ce côté ; les surveillants de la confrérie s'asseyaient à l'occident, le visage tourné vers l'orient, d'où vient la lumière. Ces trois hauts dignitaires figuraient les trois piliers de la loge (la sagesse, la beauté et la force) et étaient aussi les représentants de la corporation et de son activité. Le langage symbolique était en grand honneur parmi les tailleurs de pierre ; on se piquait de le comprendre, car c'était le moyen d'être mis promptement au fait du but et de la marche des travaux. La considération dont les tailleurs de pierre jouissaient, et le sentiment de dignité qui en résultait, les empêcha de divulguer ce langage secret, qui — dans ce temps où l'on savait à peine écrire — leur servait à communiquer entre eux.

Vers la fin du XIII[e] siècle et au XIV[e] siècle, il y eut entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne un continuel mouvement de va et vient des constructeurs, et les coutumes de la corporation, la loge ALLEMANDE, passèrent dans les Iles Britanniques. Les constructeurs ANGLAIS n'étaient pas aussi libres que les constructeurs allemands, car ils étaient sous la surveillance de la police et la loi les considérait comme des manœuvres. La plupart des écrits maçonniques datent des années 1427 et 1460, et c'est probablement à cette époque que les constructeurs

anglais mirent par écrit les lois de leurs loges. Elles concordent assez avec les plus anciennes ordonnances des tailleurs de pierre allemands, celles des Strassbourgeois et des maçons de Torgau; elles ne s'en écartent qu'en ce qui concerne la durée de l'apprentissage et du séjour à l'étranger. Les constructeurs anglais faisaient aussi plus que les allemands pour l'émancipation intellectuelle, l'éducation artistique et la discipline morale de leurs confrères.

Le progrès humain dépend de deux conditions. L'une est le sentiment de lois qui régissent toutes choses, dont on se pénètre par l'étude des sciences naturelles. Il porte l'homme à attribuer toujours davantage les phénomènes de la vie à des causes normales, plutôt qu'à des causes surnaturelles. L'autre est l'amoindrissement de l'influence de la théologie, amoindrissement qui incite l'homme à juger de toutes les questions au point de vue du sens commun et non d'après l'aune des théologiens. Ce progrès fut favorisé, non-seulement par la corporation des tailleurs de pierre; mais encore par d'autres facteurs. Dans la secte des MYSTIQUES, dont les écrits sont souvent un écho des principes maçonniques, perce une tendance à affranchir l'esprit de la tutelle de l'Eglise. En mettant la pureté de cœur au-dessus des œuvres mortes et la morale au-dessus du dogme, cette secte préparait les voies à l'indépendance de la pensée par l'indépendance de la vie morale. Les savants Grecs fuyant Constantinople et réfugiés en Italie, contribuèrent surtout au changement qui s'opéra. Par eux, l'étude des anciens auteurs, dans les écrits mêmes qu'ils nous ont laissés, redevint en faveur et, grâce à l'imprimerie, les classiques répandus en nombreux exemplaires, rendirent l'instruction plus générale. De nouvelles idées eurent

cours ; un esprit libre prit partout le dessus ; la Réformation et le siècle des lumières finirent par le faire prévaloir. Bref, l'humanité avait été peu à peu au-devant des secrètes tendances des tailleurs de pierre. Ces derniers pouvaient maintenant exprimer ouvertement leurs idées libérales sur les dogmes de l'Eglise ; il n'y avait plus pour eux de secrets à pénétrer ; la construction des églises cessait peu à peu ; ils ne pouvaient donc plus faire usage de la symbolique. Dans ces circonstances, le lien de la confrérie se relâcha. Mais on était arrivé à l'aurore d'une nouvelle époque.

A la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e], des personnes qui n'appartenaient à aucun métier, des savants et des nobles, se firent admettre dans les loges de la franc-maçonnerie. On les distinguait des ouvriers maçons proprement dits par l'épithète de „accepted masons" (maçons acceptés).

Cet élément introduisit peu à peu un nouvel esprit dans les loges et les satura d'idées d'une éducation avancée, accélérant ainsi la marche de la transformation qui finit par amener la fondation de la Grande-Loge d'Angleterre et l'organisation de l'ordre franc-maçonnique.

Après l'achèvement de l'église de Saint-Paul et le départ de Londres des ouvriers étrangers, les loges encore existantes furent contraintes de prendre une décision qui eut de grandes conséquences pour l'avenir. Il fut convenu que les privilèges de la „Masonry" ne pouvaient pas se restreindre plus longtemps aux seuls maçons de métier ; mais qu'on devait admettre des gens de toutes classes et de toutes professions, pourvu qu'ils fussent dûment proposés que leur admission fut autorisée et qu'ils eussent été régulièrement initiés. Par cette décision, les maçons de métier reconnaissaient qu'ils n'étaient plus en

état de maintenir, à eux seuls, l'association, et qu'ils avaient accompli leur mission d'en conserver et d'en développer les institutions légales et les anciens usages. Le rite et les lois constituaient une excellente base pour y asseoir une nouvelle institution. Héritage d'une suite de siècles, ils avaient fait leurs preuves ; leur ancienneté les avait rendus sacrés, et l'habitude les rendait chers aux membres de la corporation ; il ne restait plus qu'à les mettre en harmonie avec les besoins de l'époque et à les développer. Les hommes les mieux qualifiés pour cette tâche se rencontrèrent à point nommé dans la personne de l'archéologue George Payne, dans celle du théologien libéral J. Anderson, qui rédigea l'acte de constitution, et surtout dans la personne du célèbre physicien J. Théophile Desaguliers. La transformation s'opéra sans trouble et sans bruit et, comme un phénix renaissant de ses cendres, la nouvelle institution prit vie, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, pendant la fête des roses de l'an 1717, comme la forme la plus convenable pour l'art spiritualisé de la franc-maçonnerie, l'alliance des alliances, édifié désormais non plus sur la base d'une profession de foi ; mais sur celle des sentiments intimes. L'art du maçon libre n'avait dorénavant plus à s'exercer sur des matériaux inanimés, mais bien sur l'homme comme membre de la société aspirant à la lumière, à la liberté, au bien-être et à l'harmonie.

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

C.

LA RÉFORMATION ET LA RENAISSANCE

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

C. LA RÉFORMATION ET LA RENAISSANCE

L'Italie, le pays où s'était produit principalement le réveil des esprits au moyen-âge, donna le signal d'un immense mouvement dû à la renaissance des études classiques après la prise de Constantinople par les Turcs. Ce mouvement, favorisé par l'invention de l'imprimerie, s'étendit plus rapidement qu'autrefois dans toutes les sphères. On recherchait avec ardeur les trésors de l'antiquité, on les traduisait et l'on se mettait à étudier la philosophie. L'invention de l'imprimerie porta un coup fatal au catholicisme, car depuis ce moment il perdit le monopole, que lui donnait la chaire de communiquer avec le monde entier par la voix de ses prédicateurs. La chaire fut remplacée par les journaux. Mais pas plus tôt eut-on remarqué les conséquences de ce changement, qu'on chercha à y remédier par la censure. On n'osa plus rien imprimer sans l'autorisation du clergé. En 1501 parut une bulle du pape *Alexandre VI* qui frappait d'excommunication les imprimeurs qui s'aviseraient de propager des idées subversives. Mais cette menace n'arrêta pas la marche du progrès. Grâce aux efforts de *Wiclef* et de *Huss*, la crainte de l'Eglise avait déjà disparu quelques années avant la Réformation. La rapide prospérité

des industriels, qui demeuraient étrangers aux questions de théologie, le réveil de l'esprit de libre recherche et le discrédit dans lequel était tombée l'Eglise par le fait des antipapes et de la corruption des mœurs monacales, furent les principales causes qui amenèrent l'émancipation. La Réformation ne devint possible qu'après que la superstition eut été affaiblie par le doute qui s'imposait aux esprits et par l'immixtion des intérêts mondains dans les questions religieuses. Les princes saisirent avec empressement l'occasion de secouer le joug de la papauté; les laïques accueillirent avec joie un changement qui amoindrissait les exigences du clergé. Les organes caducs de l'ancienne foi étaient impuissants à réunir en un faisceau les fidèles. Les reliques et les images miraculeuses étaient devenues l'objet d'un commerce honteux et d'une supercherie effrontée; les indulgences destinées à apaiser les tourments des consciences timorées, avaient remplacé la religion. La société s'était transformée; les hommes qui jusqu'alors avaient travaillé pour les seigneurs féodaux ou pour l'Eglise, voulaient jouir eux-mêmes des fruits de leurs peines. L'individualisme, qui repose sur le principe que chacun est son propre maître et que chacun a le droit d'avoir ses opinions, devint prépondérant et finit, après de longues luttes, par s'incarner dans un moine allemand, qui débuta par faire valoir ses droits dans les questions de théologie. *Martin Luther* se refusa à croire ce qu'on voulait lui imposer; il soutint le droit d'interprêter la Bible à sa manière. Lorsque *Tetzel* survint, avec son commerce scandaleux des indulgences, Luther sentit s'éveiller son courroux et ce fut alors (en l'an 1517) qu'il afficha ses 95 thèses dans la chapelle du château de Wittemberg. Ce fut comme une traînée de poudre qui parcourut l'Allemagne et mit en feu toute l'Europe.

L'Eglise ne vit d'abord dans cette démarche qu'une rancune de moine et le tint pour un rebelle ordinaire dont l'inquisition aurait bien vite raison. Mais plus le conflit s'aigrissait et plus on s'aperçut que Luther avait des partisans.

Le pape fit citer Luther à Augsbourg par le cardinal-légat *Cajetan*, en le sommant de se rétracter. Au lieu de s'y rendre, Luther en appela du pape mal informé au pape mieux renseigné et, après sa controverse avec *Eck*, il publia son adresse à „la noblesse chrétienne de l'Allemagne", qui — ainsi qu'il le disait lui-même — „devait, comme les trompettes de Jericho, renverser la triple muraille dont s'entouraient le pape et son clergé." Ce prélude fut suivi, en décembre 1520, de l'acte qui constitue à proprement dire la Réformation: Luther brûla la bulle du pape sur la place publique à Wittemberg et, l'année suivante, à la diète de Worms, il fit sa courageuse profession de foi appuyée de preuves claires et évidentes, et en faisant appel à sa conscience, à sa conviction intime. Ses paroles éclairèrent sur-le-champ l'opinion publique et la mirent en garde contre l'Etat et contre l'Eglise. C'était le coup fatal porté à la papauté; le moyen-âge était mort et le monde était émancipé.

Les injures et les calomnies dirigées contre Luther demeurèrent sans effet: la Réformation triomphait, non sans amener, il est vrai, une division en sectes nombreuses, qui se combattirent avec acharnement. Cette lutte eut néanmoins cela de bon que chaque parti dut reconnaître à ses adversaires le droit auquel il prétendait lui-même, et c'est là ce qui finit par donner naissance au principe de la TOLÉRANCE et de LIBERTÉ DE CONSCIENCE, au respect pour les convictions d'autrui. Tous les éléments

de la nouvelle époque, les intérêts humanitaires, l'émancipation de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise et surtout la soif d'autonomie, trouvèrent leur foyer et leur centre dans la Réformation; malgré cela il fallut plus d'un siècle pour faire fructifier le germe de rationalisme qu'elle avait semé.

En parlant du caractère de ce grand mouvement, *Lecky* *) dit que le but immédiat doit en être soigneusement séparé des conséquences finales. Les réformateurs voulaient fonder une religion qui eût été tout aussi dogmatique, tranchée et exclusive, que celles qu'ils attaquaient; mais qui aurait reproduit d'une manière plus fidèle les doctrines du christianisme dans les quatre premiers siècles. Néanmoins la Réformation finit par aboutir à un rationalisme dont ne peuvent se défendre les églises, même les plus rétrogrades et les plus dogmatiques. L'essence de ce rationalisme consiste à expliquer les articles de foi d'après les principes de la religion générale, c'est-à-dire d'après les besoins, les aspirations et les sentiments moraux inhérents à la nature humaine. En d'autres termes, il apprend à l'homme à juger du vrai et du bien, non d'après les enseignements de la tradition, mais d'après les lumières de la raison et de la conscience.

Il est tout naturel qu'en établissant leur communauté religieuse sur une base plus largement démocratique, les hommes se sentent une certaine prédilection pour des institutions politiques du même genre. Lorsque sous le régime du clergé, ils se sont habitués à restreindre d'un œil jaloux l'influence du gouvernement et à considérer la volonté de la majorité comme base de l'autorité, ils ne sauraient accepter sans murmures un système politique

*) Ouvrage cité, page 284.

qui réunit tous les pouvoirs dans les mains d'un seul homme. L'heureuse influence que le protestantisme était appelé à exercer sur la liberté, se fit bientôt sentir, surtout par *Calvin*. *Ulrich von Hutten* semble aussi avoir accepté les articles de foi, de la religion réformée surtout comme un principe de liberté qui devait délivrer les hommes du joug de la tyrannie intellectuelle et de celui de la tyrannie politique.

Quelques sectes et quelques esprits ardents poussèrent, dès le début de la Réformation — comme le dit *Gervinus* — jusqu'aux conséquences de la tendance nouvelle, conséquences qui n'étaient que son but éloigné et final. „On traça déjà alors le cercle complet des droits de l'Eglise et droits auxquels il n'a été prétendu que partiellement depuis les révolutions survenues en Amérique et en France, et auxquels il n'a pas encore été satisfait en tous lieux et en tous points. EN MATIÈRE DE RELIGION, quelques inspirés et les Anabaptistes concevaient déjà l'idée d'une épuration du christianisme et de ses formes, en prenant la raison pour guide; mais ce ne furent que les petits-fils de leurs apôtres émigrés en Amérique qui purent réaliser ce projet. Ils poursuivirent la doctrine de Luther, du sacerdoce général de tous les chrétiens jusque dans cette conséquence logique que toutes les affaires religieuses devaient être discutées dans des assemblées de laïques et que les prêtres devaient être élus par des laïques. Ils formulaient déjà alors les maximes du rationalisme le plus moderne en demandant qu'on s'affranchisse de la lettre, en mettant l'esprit saint au-dessus de l'écriture, et par esprit saint ils n'entendaient pas autre chose que la vigueur intellectuelle et la raison humaine; en ne voyant dans la foi que l'amour agissant, en ne considérant Jésus-Christ que comme un

divin modèle, et la sainte-cène que comme une fête commémorative. En **POLITIQUE**, ils allaient jusqu'aux conséquences démocratiques qui ne devaient trouver leur réalisation qu'à une époque beaucoup plus rapprochée de nous. L'abolition du servage, des corvées, de la peine de mort, de tous péages et redevances injustes, de tout privilège de caste ou de classe; la restitution des bien irrégulièrement distraits de la communauté; la préservation ou le remboursement des dommages causés par le gibier des chasses réservées; l'introduction de poids, mesures et monnaies uniformes; la création de tribunaux populaires; la libération sous caution; la fixation des impôts par ceux qui étaient appelés à les payer; l'abolition de l'autorité princière ou tout au moins de celle qui n'était pas l'autorité impériale, c'est-à-dire les prétentions de la république ou de l'unité politique de l'Allemagne, toutes ces aspirations et d'autres analogues se firent jour dans les troubles du „Bundschuh", dans les articles des paysans révoltés et dans les écrits des Anabaptistes, et la question de la confiscation des biens du clergé arriva même jusqu'à la diète. Ce sont là des prétentions qui se renferment dans les limites du possible et qui, par ci par là sont déjà choses acquises. Mais ce qui, plus que tout cela, est une anticipation de principes qui ne devaient s'appliquer que beaucoup plus tard, c'est leur retour à la liberté et à l'égalité auxquelles les hommes ont été appelés par Jesus-Christ, leur invocation, un droit divin (de droits innés, comme on a dit plus tard), la fondation de la liberté dans l'Etat et dans l'Eglise sur une idée, sur un droit commun et naturel.

Toutefois ce n'est pas seulement sur le terrain religieux que l'on put remarquer, au XVI[e] siècle, un immense progrès; mais encore davantage sur le terrain scientifique, et en particulier sur celui des **SCIENCES NATURELLES**.

Depuis que *Christoph Colomb* eut découvert le Nouveau-Monde, l'esprit d'investigation étendit toujours davantage le domaine de nos connaissances. Les causes surnaturelles, auxquelles on avait recours dans les cas embarrassants, durent être abandonnées en présence de lois naturelles des faits, clairement reconnues. Cet esprit d'investigation pénétra même jusque dans les régions reculées et mystérieuses de la voûte céleste, y découvrit un monde entièrement nouveau et renversa hardiment les opinions qui avaient eu cours jusque là sur l'univers. Lorsque, vers 1521, eut eu lieu le premier voyage de circumnavigation, il fut hors de doute que la terre est un globe librement suspendu dans l'espace, et que par conséquent une des croyances que l'Eglise taxait d'hérésie, était une vérité irréfutable. D'autres révolutions dans les idées furent la conséquence des découvertes de *Copernic*, de *Képler* et de *Galilée,* et ces découvertes ne furent possibles que grâce à l'invention du télescope. Le moyen-âge croyait le monde divisé en deux parties séparées par la tombe : le monde terrestre et le monde céleste. Mais partout où se portent les pas et les regards, on ne rencontre qu'esprit et matière, temps et éternité, inséparablement liés entre eux. Aussi, pour nous, l'univers ne constitue-t-il qu'un monde unique, un monde sans miracles et sans arbitraire, un monde régi par des lois inéluctables et immuables.

Un des plus importants effets de l'esprit scientifique et des découvertes fut de battre en brèche la croyance aux causes surnaturelles et de la remplacer insensiblement par l'idée de lois.

Les progrès, au XVII[e] siècle, ne se bornèrent pas à l'astronomie. Les rapides conquêtes de l'esprit nouveau produisirent partout l'affranchissement des influences

surnaturelles et persuadèrent les hommes qu'une solution naturelle existait, même là où l'on n'était pas encore parvenu à la découvrir. La chimie se dégagea de l'alchimie, comme l'astronomie de l'astrologie. L'Académie del Cimento fut fondée en Toscane, en 1657; la Société royale de Londres, en 1660, et l'Académie des sciences à Paris, en 1666. Les nombreuses sciences qui étaient simultanément cultivées, non-seulement chassèrent les superstitions d'un grand nombre de domaines de la nature; mais, par leur commune action, constante et mutuelle, elles amenèrent à la conception des lois naturelles régissant toutes choses. Les idées se dépouillèrent de leurs couleurs effrayantes et sombres, et l'attention se porta sur les découvertes qui pouvaient assurer LE BIEN-ÊTRE DE TOUTES LES CRÉATURES. On avait déjà posé à cette époque la base de la croyance moderne d'après laquelle l'univers est plutôt un organisme qu'un mécanisme, et sa formation et ses transitions plutôt le résultat d'un développement intérieur, que celui de l'action d'une force extérieure.

„Hors de l'Eglise, point de salut!“ disait-on autrefois. Mais l'Eglise n'était autre que les dogmes imposés par le clergé. Sans la Réformation, l'alliance franc-maçonnique n'eût pas été possible. Depuis qu'elle a été victorieuse, il n'est plus resté du catholicisme que quelques lambeaux de dogmes qui ne soutiennent pas mieux l'examen que ceux qui ont été rejetés. Les déistes allèrent encore plus loin et réduisirent à trois points la profession de foi jugée nécessaire: Dieu, la liberté et l'immortalité. Quoique, dans le fond, la franc-maçonnerie soit et doive rester NEUTRE à l'égard de chaque profession de foi, elle s'appuya sur celle des déistes pour en faire sa base, sans toutefois se prononcer d'abord d'une manière décisive

entre son adoption absolue et son rejet non moins absolu. Elle la supposait, il est vrai; mais d'un autre côté elle la laissa de côté comme une chose plus ou moins accessoire, et plaça ainsi la conscience morale sur une base indépendante. En laissant chacun LIBRE de ses opinions et de ses convictions, comme d'une chose ne regardant que lui-même, et en voulant en même temps le LIER à ces dogmes, elle établissait une contradiction qui devait nécessairement faire dépasser le but.

La loi morale est dans L'HOMME lui-même, dans la société et a sa valeur propre.

L'EGLISE mit la FOI aux dogmes au-dessus de la morale et la rendit indépendante de ces dogmes. La science vainquit la foi aux dogmes et l'autorité de l'Eglise, et LA FRANC-MAÇONNERIE devint L'INCARNATION VIVANTE DE L'HOMME LIBRE ET AUTONOME qui ne reconnaît d'autre autorité que celle de la loi morale innée en lui et celle de la raison.

C'est ainsi que, déjà dans la Pansophie (Toute-Sagesse) annoncée par *Comenius* en 1632, on arriva „au chemin royal de la lumière et de la paix, qui n'a rien de menaçant pour les idées religieuses modernes, ni pour la constitution politique des Etats actuels, puisqu'il ne tend à rien supprimer, mais seulement à améliorer" (*Comenius* dans sa Panegersia), et qu'il offre seul le moyen D'UNIR les hommes de bien de toutes les tendances et de toutes les confessions dans ce qui est avantageux pour tous. Toute profession de foi qui sanctifie et élève l'homme a droit à être reconnue; mais, de sa nature, elle est particulariste; il n'y a que la loi morale et la raison qui soient cosmopolites et universelles.

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

D. LE DÉISME EN ANGLETERRE

ACHEMINEMENT A LA LUMIÈRE

D. LE DÉISME EN ANGLETERRE

Le développement de l'esprit de lumière était nécessaire pour assurer le triomphe de la tolérance et la fondation de l'alliance franc-maçonnique. Les germes que la confrérie des tailleurs de pierre avait cultivés en silence, vinrent peu à peu au jour et s'épanouirent à la lumière de la science. L'action que ces deux facteurs exerçaient l'un sur l'autre est incontestable ; mais il serait difficile de déterminer la limite de leur influence réciproque. On ne pourra sans doute jamais dire si le Pantheistikon de *Toland* fut un fruit des idées franc-maçonniques ou si les fondateurs de la première Grande-loge lui empruntèrent les leurs. Il est cependant admis sans conteste que l'ordre des francs-maçons introduisit dans la vie pratique le déisme anglais et le résuma dans une liturgie.*)

L'ordre franc-maçonnique n'aurait pas pu naître, ni prendre un si rapide développement, s'il n'eût été précédé de ces luttes politiques et intellectuelles qui firent un principe de la liberté de conscience et de la liberté de pensée,

*) Voir *H. Hettner*, Englische Literatur I, pages 221 et suiv.

qui donnèrent un corps à l'esprit de tolérance et qui élevèrent la raison humaine, du rang de servante de l'Eglise à la haute dignité qu'elle mérite. Une religion purement morale, qui ne s'adressait qu'au sens désintéressé du devoir, ne pouvait pas être efficace dans les conditions où se trouvait précédemment la société. Elle fut par conséquent rendue plus matérielle par d'innombrables usages, par des articles de foi préparés de longue haleine, joints à un ensemble de formes religieuses et à un vaste trésor de légendes.

C'est à travers cet échafaudage que l'élément moral s'infiltra dans le peuple, jusqu'au moment où les dogmes s'amoindrirent et où l'idéal moral put paraître dans toute sa pureté.

Au XVIIe siècle, — nous dit Lecky — l'amour de la vérité se manifesta dans les grandes œuvres des théologiens anglais à un degré qui ne fut atteint dans aucun autre domaine. *Hooker* exposa avec une éloquence majestueuse les principes inaliénables de la loi éternelle. *Berkeley* défendit les droits de la libre pensée contre ceux qui se flattaient vainement d'en avoir le monopole. *Chillingworth* traça d'une main hardie la limite qui sépare la certitude de la probabilité, et enseigna que la foi doit toujours être en rapport avec la créance que méritent les motifs sur lesquels elle se base. Ces hommes et leurs adhérents furent les fondateurs de la liberté religieuse. „Leur noble confiance dans la force de la vérité; leur lutte infatigable contre la puissance du préjugé; leurs larges vues relatives aux lois et aux limites de la raison; leur ardent amour pour la science; la majesté et la dignité de leurs sentiments, tout cela produisit en Angleterre une façon de penser qui était essentiellement opposée à la persécution.“

Les brusques changements survenus dans la politique avaient fait goûter à tous les partis les fruits amers de la persécution, et la destruction de l'ancien régime avait porté au pouvoir quelques-uns des hommes les plus capables de l'Angleterre. Après la rupture entre le parlement et le roi, le parti modéré avait été débordé par le flot républicain. La réaction catholique et absolutiste du reste de l'Europe éprouva en Angleterre (1642) un contre-coup formidable ; le développement démocratique du protestantisme gagna du terrain et il sembla tout à coup que le règne de la raison allait se réaliser dans l'Etat et dans l'Eglise. On avait procédé d'après les principes rigoureux de la responsabilité vis-à-vis du peuple, à l'égard d'un roi qui ne respectait aucune loi, et un homme vraiment pieux et instruit, tel que *Milton,* avait hautement justifié le jugement du peuple. Milton avait en vue pour ses contemporains l'état de choses que les héros de la franc-maçonnerie réalisèrent seulement plus tard en Amérique. L'égalité chrétienne ne devait plus être un vain mot ; toutes les distinctions de classes devaient disparaître ; le privilège faire place au mérite ; il devait être avisé aux moyens d'assurer de meilleures conditions d'existence pour le peuple ; l'autonomie des communes était considérée comme le principe de la nouvelle liberté, on parlait de supprimer le clergé et de laisser à chaque communauté le soin de nommer les ecclésiastiques ; on voulait établir une religion sans profession de foi et sans formules. Milton appelait les défenseurs de l'absolutisme d'ignobles courtiers de l'esclavage, qui croyaient que les peuples pussent jamais aliéner leurs droits à la liberté. *Cromwell* voulait la plus complète liberté de conscience pour tous les chrétiens, sauf la tolérance pour le pape et la prélature, et en 1653 un bill

conçu dans ce sens fut accepté. Cromwell alla même encore plus loin et accorda de nouveau aux Juifs l'autorisation légale de s'établir en Angleterre et d'y pratiquer leur culte.

Pendant plus d'un siècle, le protestantisme avait eu à lutter en Angleterre contre l'Eglise romaine et, au milieu du conflit de passions, des torrents de sang avaient été répandus. Le fanatisme politique et religieux avait accru les horreurs de cette lutte. Dans ces temps de discorde, beaucoup d'hommes éprouvèrent le désir de trouver, en dehors de l'église reconnue par l'Etat, un terrain de vérité religieuse sur lequel pussent se rencontrer tous les partis. La liberté qu'on avait acquise dans la vie civile fournit une occasion aux pensées de ce genre de se manifester publiquement et un nouveau Moïse parut indiquer à la philosophie la route à suivre pour atteindre la terre promise, une route ouverte non pas seulement à quelques privilégiés, mais à tout le monde.

Depuis l'exemple donné par *Francis Bacon*, la philosophie en Angleterre avait cherché à se soustraire à l'influence de l'Eglise et à se dégager des vues traditionnelles; elle avait rendu ses droits à l'expérience. C'était le trait réaliste de l'esprit du peuple anglais qu'on retrouvait dans Bacon lorsqu'il déclarait, dans l'intérêt des sciences naturelles, que la seule source certaine de nos connaissances est l'induction, c'est-à-dire la méthode qui consiste à tirer des vérités générales de l'observation matérielle des faits. Il a frayé la voie à la franc-maçonnerie et sa „nouvelle Atlantide“ y fait des allusions tellement évidentes que *Nicolai* se laissa aller à admettre l'opinion, depuis longtemps refutée, que l'alliance se rattachait à ce roman, comme d'autres la faisaient remonter à Cromwell.

Vers la fin du XVII[e] siècle, il se produisit, dans la grande majorité du peuple anglais, une certaine répugnance à admettre les miracles et un mouvement d'opposition contre les Pères de l'Eglise. Ce sentiment s'accrut encore lorsque *Mittleton* attaqua ouvertement les miracles consignés dans les écrits de ces derniers. Il démontra d'une façon éloquente et franche que les directeurs du mouvement religieux au IV[e] siècle avaient prôné le mensonge, qu'ils s'étaient rendus coupables de tromperies évidentes, qu'ils avaient avec intention faussé l'histoire et stimulé la piété du peuple à l'aide de supercheries. L'Angleterre entière prit aussitôt part à la dispute et le scepticisme des époques précédentes s'étendit à tout le domaine de la théologie. Il surgit une école, comme sous le nom de *déistes,* et à laquelle se rattachent les noms de *Hume, Gibbon, Bolingbroke, Woolston, Tindal, Collins, Chubb* et autres. Leurs écrits sont maintenant tombés dans l'oubli; mais, de leur temps, ils exercèrent une grande influence.

L'apogée du déisme anglais est marqué par l'acte de tolérance (1689); le mouvement lui-même dura toutefois jusqu'en 1742. Les trois principaux écrivains qui représentèrent le mouvement de la tolérance, furent *Harrington, Milton* et *Taylor*. Le premier traitait surtout le côté politique de la question; les deux autres, le côté théologique.

Il faut convenir — fait observer Lecky — que le politicien se plaça à un point de vue beaucoup plus élevé que les deux autres.

Il établissait très clairement que LA LIBERTÉ POLITIQUE NE SAURAIT EXISTER SANS UNE LIBERTÉ RELIGIEUSE ABSOLUE, et que la liberté religieuse ne consiste pas seulement dans la tolérance, mais qu'elle exige que

toutes les restrictions religieuses soient complètement écartées. Sous ce rapport, il dépassa tous ses contemporains et anticipa sur les doctrines du XIX[e] siècle. „Là où règne une liberté civile complète“ — écrivait-il — „elle comprend la liberté de conscience; là où règne la liberté de conscience, elle comprend la liberté civile. Une pleine ou complète liberté de conscience existe là où l'homme peut pratiquer sa religion selon les principes de sa conscience, sans être inquiété dans ses droits de citoyen.“

Un non moins bon avocat de la cause, ce fut Milton, déjà à cause de la haute position qu'il occupait dans la république. Son AREOPAGITICA a exercé une puissante influence sur le sentiment de liberté qui s'éveillait alors. Il regardait la persécution comme inutile pour défendre la vérité, puissante par elle-même et qui — disait-il — „n'a besoin ni de police, ni de ruses de guerre, ni de sauf-conduit pour remporter la victoire. Ce ne sont là que des expédients et des boucliers dont l'erreur se sert pour s'abriter contre la vérité.“

Glanvill, après avoir écrit son livre sur la „vanité du dogmatisme“, prit parti pour une tolérance presque illimitée et soutint que personne ne devait être puni à cause de ses erreurs, en tant qu'elles n'étaient pas fondamentales. Les effets de cette tendance ne tardèrent pas à se manifester dans les lois et, en 1677, le droit de punir de mort les hérétiques fut retiré à l'Eglise. Chaque pas fait par l'esprit de tolérance marque une chute du dogmatisme et un progrès de l'esprit de vérité.

La connexion qui existe entre ce mouvement et l'alliance franc-maçonnique qui vint plus tard, se montre le plus clairement dans le „Pantheisticum, sive formula celebrandæ Sodalitatis Socraticæ (1720)“, de *Toland.*

Toland, un Irlandais, était né en 1670 ou 1671 à Redcastle et appartenait à une famille catholique. A peine âgé de 16 ans, il se fit recevoir dans l'église épiscopale, qu'il quitta bientôt pour se ranger parmi les dissidents. Le même esprit qui le poussait à passer d'un parti à l'autre en matière de religion, l'accompagna dans la vie politique. Il vécut tantôt en Angleterre, tantôt en Hollande ou en Allemagne, presque partout en désaccord avec son entourage, à cause de ses divergences d'opinion. Le nombre de ses écrits, depuis son „Christianisme sans mystères“ jusqu'à son „Pantheisticum“, est assez considérable. Il n'entre pas dans notre cadre de les passer en revue ici; nous nous bornerons à parler du dernier, le „Pantheisticum“ *), qui parut en 1720, par conséquent trois ans avant la fondation de la Grande-Loge en Angleterre.

Ce livre ne propose pas d'organiser une société socratique; mais il décrit quelque chose qui existait déjà.

L'ouvrage est divisé en plusieurs grandes sections, dont la première traite, dans quelques chapitres, de la sociabilité en général et des sociétés chez les Grecs et les Romains. Il y est parlé aussi des agapes socratiques; puis il est dit: „Il y a encore aujourd'hui des gens qui ont quelque chose d'analogue aux agapes socratiques et qui prennent le nom de communautés socratiques. Dans ces festins, ils discutent librement les questions sacrées ou profanes, sans se fonder sur l'autorité de qui que ce soit, sans se laisser influencer par les préjugés de l'éducation et sans se laisser arrêter, dans leurs opinions, par la religion de leur patrie!“ Plus loin, on lit: „Les frères socratiques divisent leurs doctrines en exotériques et

---

*) Voir Dr. *Merzdorf,* dans la „Bauhütte,“ 1860, page 339.

ésotériques. Chacun professe la religion de ses parents ou de son pays; mais si cette religion renferme des principes inhumains, tyranniques ou intolérants, il estime de son devoir d'en adopter une autre plus douce, plus pure et plus libre. Ils prétendent non-seulement à la liberté de pensée, mais à la liberté d'action, toutefois en en bannissant toute licence. Ils sont ennemis déclarés des tyrans, que ces tyrans soient des monarques despotiques, des optimats oligarchiques ou des démagogues anarchistes.“ On trouve ici, en ce qui concerne la religion, une allusion au premier ancien devoir: „Mais bien que, dans les anciens temps, il fût prescrit aux maçons de professer, dans chaque pays, la religion existante du pays ou de la nation, on regarde maintenant comme préférable de ne se lier qu'à la religion, sur laquelle tous les hommes sont d'accord.“ Le passage suivant est important pour l'histoire de la confrérie, parce qu'il marque l'extension de notre art royal, et qu'il fait mention de la Grande-Loge de Londres: „Beaucoup de membres de cette société résident à Paris; d'autres à Venise ou dans les villes de la Hollande, en particulier à Amsterdam; quelques-uns même à Rome; la plupart toutefois habitent Londres, où se trouve aussi le siége de cette secte. Il est évident que je ne parle ici ni de la Société des sciences de Londres, ni de l'Académie française de Paris.“

L'organisation intérieure, qui a la plus grande analogie avec celle de nos loges actuelles, est décrite comme suit: „La frugalité règne aux repas. Dès que les profanes ont quitté la salle et que les portes sont dûment fermées, commencent des conversations très variées. Si un sujet de discussion ne se présente de soi-même, on pose une question ou bien chacun parle sur le sujet qui lui convient et qui lui a été suggéré par quelqu'un

d'autre. Les membres présents en un lieu assistent à ces réunions, qui sont dirigées par un président. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la société, c'est sa triple formule (liturgie) qui renferme leurs lois, leurs doctrines et leurs opinions. Dans chaque assemblée, on en lit un fragment, d'ordinaire la première ou la troisième partie. Le président pose une question et les autres répondent. La formule entière est expliquée dans le plus long jour et le plus court de l'année, et lorsqu'un nouveau membre est reçu, ce qui ne peut avoir lieu qu'à l'unanimité."

Voici quelques passages de la formule (liturgie):

Les portes sont fermées et tout est en ordre.

Sous quels auspices commençons-nous la société socratique ?

Sous les auspices de la philosophie.

A qui doit être consacrée notre assemblée, à qui nos pensées, nos paroles et nos œuvres doivent-elles être toujours consacrées ?

Au triple but du sage : à la vérité, à la liberté, à la vertu.

Quelles qualités les frères socratiques doivent-ils apporter dans les assemblées ?

Le désir d'apprendre, la complaisance, la condescendance.

Quels défauts doivent-ils éviter ?

L'humeur, l'envie, l'obstination.

Pourquoi nous vouons-nous entièrement à la vérité et à la liberté ?

Pour éviter les chaînes de la tyrannie et de la superstition.

Quelle est la conséquence des recherches sur les causes de toutes choses?

La force dans l'adversité, la modération dans la prospérité, l'affranchissement de toute crainte, la bonne humeur dans la vie, le repos dans la mort.

Que nous enseigne la philosophie dont la raison est la seule loi?

Comme le vice se punit lui-même, la vertu aussi trouve en elle-même sa récompense.

Qu'est-ce que le sage appelle bon?

Non ce qui est utile; mais ce qui est conforme au devoir.

Quel est le suprême désir du sage?

Une âme saine dans un corps sain.

Qu'est-ce qui vaut le mieux: ne commander à personne ou obéir à quelqu'un?

Un serviteur auquel je commande, n'est pas indispensable pour l'existence; sous un maître auquel je dois obéir, je puis manquer le but de la vie.

A qui obéit l'homme libre?

Aux lois.

Il est incontestable que le mouvement déiste contribua puissamment à transformer la confrérie des maçons, dont les liens étaient relâchés et qui était en voie de déclin, en une alliance universelle de maçons symboliques, comme on en reconnaît d'ailleurs dans ce mouvement le plan déjà tout tracé.

C'est dans les écrits de cette période que, plus tard, les frères ∴ *Voltaire* et *Lessing*, les hommes de l'émancipation au XVIIIe siècle, puisèrent les principes qui ébranlèrent les plus fiers édifices de l'Eglise en Europe. Les grands maîtres du XVIIe siècle, eux-mêmes fils de leur

époque, formèrent ainsi l'esprit des hommes à la recherche impartiale et éveillèrent un amour passionné pour la vérité, qui transforma toutes les branches des sciences et détruisit de nombreux préjugés.

Nous voyons ainsi comment, en Angleterre, les graves questions de liberté politique et de liberté religieuse, qui étaient tranchées ailleurs par le fer et le feu, se résolvaient par les armes intellectuelles. Lorsque les fureurs de la guerre se furent apaisées, on vit que ces luttes avaient non-seulement assuré la paix au-dehors, mais encore qu'elles avaient fait mûrir un ardent désir de paix INTELLECTUELLE, de conciliation, que les hommes ne trouvent que lorsqu'ils peuvent tourner librement leurs regards vers son éternel idéal. Après que le grand mouvement de transformation qui avait commencé en Allemagne avec la Réformation, eut formulé dans sa première phase les contradictions qui s'élevaient contre les impostures et les faussetés qu'on avait substituées à la vérité, et que dans sa seconde phase il eût éveillé la lutte entre ces contradictions, il produisit dans sa troisième phase le plus beau fruit d'une ère progressive : le besoin de penser et de sentir d'une façon véritablement humaine, qui ne voit dans l'homme qu'un frère à aimer et qui, consciemment ou inconsciemment, travaille en tout d'après un plan unique. C'est de ce besoin qu'est sortie la FRANC-MAÇONNERIE, DONT LES IDÉES FORMENT LE POINT CULMINANT DU DÉVELOPPEMENT PROGRESSIF RÉALISÉ JUSQU'A CETTE ÉPOQUE.

On voit, par là, d'une manière évidente quelle tournure inattendue prend parfois l'esprit de l'histoire et de quels moyens, insignifiants en apparence, il se sert souvent pour atteindre son but. Une association en déclin, près de se dissoudre et qui était l'objet de la risée, devint le

calice dans lequel furent recueillis les fruits précieux des luttes politiques et religieuses. La confrérie des maçons, qui n'attachait elle-même pour ainsi dire plus de prix aux derniers vestiges des secrets de la corporation, et qui aspirait à recevoir du dehors un souffle nouveau, devint le berceau des mystères de l'humanité.

L'ASSOCIATION ÉCLAIRÉE
DES
FRANCS MAÇONS

L'ASSOCIATION ÉCLAIRÉE DES FRANCS-MAÇONS

L'association franc-maçonnique est une institution essentiellement moderne, issue de la loge allemande du moyen-âge, de la confrérie des tailleurs de pierre. Parmi ces ouvriers régnait déjà, au 12e et 13e siècles, un esprit libre et éclairé, émancipé des dogmes de l'Eglise, et leur association gagna un caractère plus ou moins international par la fièvre de construction qui se manifestait partout et par le désir de voyager que cette fièvre faisait naître. L'architecture, à laquelle se rattachait toute une série d'arts accessoires et qui ne pouvait se passer de la GÉOMÉTRIE, science du nombre et de la mesure, fut de tout temps la mère de la civilisation, la gardienne des trésors traditionnels du savoir, de formes symboliques originales et de secrets du métier. Les membres des loges se traitaient de frères et ils possédaient, comme signes de reconnaissance indispensables en pays étrangers, certains insignes ou marques dont le sens profond dépassait de beaucoup le but purement pratique. Le besoin qu'on avait des tailleurs de pierre leur assurait une protection efficace et une position privilégiée, leurs rapports avec le clergé et avec les hommes instruits appartenant aux

plus hautes classes de la société, les maintint constamment en contact avec le mouvement intellectuel de l'époque.

Lorsque la maçonnerie du moyen-âge eut accompli sa mission et que l'on cessa peu à peu de construire, lorsque vers la fin du XVII[e] siècle les loges se trouvèrent toujours davantage absorbées dans le mouvement de la civilisation et dans le courant des idées régnantes, il se produisit insensiblement, mais nécessairement, une transformation intellectuelle qui entraîna aussi une transformation extérieure et la création d'une institution d'un ordre plus élevé, à savoir la Grande-Loge d'Angleterre, que créèrent les quatre loges de Londres, et par suite la fondation de l'ordre franc-maçonnique. Tout en demeurant fidèle à l'esprit de l'ancienne confrérie et à ses tendances morales, ainsi qu'aux bases légales existantes et aux usages traditionnels, que l'on développa davantage, on tomba d'accord pour abandonner l'architecture proprement dite, la maçonnerie, à la classe toujours plus distincte qui en faisait son métier, et de n'en conserver que les termes techniques usuels et les symboles en leur donnant un sens figuré. L'œuvre de l'esprit remplaça dès lors l'œuvre de l'art, et au lieu d'édifier des temples visibles, on s'occupa désormais de travailler au temple invisible de l'humanité. Anciennement déjà, les francs-maçons avaient trouvé l'expression la plus élevée de leur art dans les paroles du prophète d'après lesquelles le seul hommage agréable à Dieu est une vie de justice, de bienveillance et de charité ; ce fut encore davantage le cas dorénavant. La foi qui animait toutes les philosophies des temps passés, que la recherche hardie, libre et impartiale de la vérité est un des plus nobles attributs de l'homme et par conséquent la plus innocente occupation à laquelle il puisse se livrer, cette foi était propre aussi

aux francs-maçons ; la recherche de la LUMIÈRE devint donc le principe fondamental et dominant de leur nouvelle association. D'une main sûre et divinatrice, les fondateurs de l'ordre tracèrent une organisation capable de s'adopter à tous les degrés plus élevés de civilisation et qui donna une telle ampleur au cercle de l'association, qu'elle fut susceptible d'UNIR dans ce qui leur était commun, tous les hommes animés du même esprit et ayant les mêmes tendances, sans égard à ce qui, d'un autre côté, pouvait les séparer. L'ordre des francs-maçons devint ainsi une association visant à tous les buts élevés et purement humanitaires, et capable de s'étendre dans le monde entier. Représentant et poursuivant les plus nobles intérêts de l'homme, planant pour ainsi dire au-dessus de l'Etat et de l'Eglise avec des vues conciliatrices, sans porter une main rude et coupable sur les choses de leur ressort, la franc-maçonnerie constituait l'alliance des alliances, la communauté humaine la plus vaste, un idéal pour le développement politique et social des époques suivantes. L'idée universelle et internationale qu'elle personnifiait, de même que ses tendances à rapprocher les hommes, se sont — lentement, il est vrai ; mais aussi sans se ralentir — fait jour dans la vie publique et dans celle des peuples, sous l'influence favorable de la science, des découvertes et des inventions et sous celle des intérêts matériels. La science est devenue un bien commun à tous ; les droits du peuple tendent à se développer ; le commerce rapproche les hommes et les relations réciproques ont même amené la création d'une union postale universelle. Depuis que l'ordre franc-maçonnique a été constitué, les dogmes qui répugnaient à notre conscience morale ont été abandonnés et le sentiment de ce qui est juste s'est substitué, comme mobile principal

de la vertu, à la crainte du châtiment. L'idée d'une religion universelle existe déjà en germe dans le but qu'il poursuit.

Lorsque la première Grande-Loge fut fondée, on sentit bientôt le besoin d'une constitution. Le savant théologien *J. Anderson* fut chargé de l'élaborer sur la base des anciens documents ou, comme on s'exprimait alors, d'introduire une nouvelle et meilleure méthode dans les anciennes constitutions gothiques. Le 17 janvier 1723, il soumit son projet aux représentants des 20 loges et, après que ces derniers l'eurent sanctionné, on le fit imprimer sous le titre de „Constitution des francs-maçons". Les anciens devoirs ou lois fondamentales qu'il contenait et qui sont les bases de la franc-maçonnerie actuelle, n'imposent aux francs-maçons que la religion dans laquelle s'accordent tous les hommes, c'est-à-dire que la loi morale qui fait le fond de toutes les religions, sans toucher aux opinions particulières et aux différentes manières de voir de chacun. Tout ce qu'on demande aux francs-maçons, c'est d'être des hommes de bien, des hommes d'honneur, fidèles et probes, quels que soient leurs titres ou leurs convictions. La franc-maçonnerie doit être ainsi un point de ralliement pour tous les hommes libres jouissant d'une bonne réputation, et un moyen d'établir des relations d'amitié entre ceux qui, autrement, fussent demeurés totalement étrangers les uns aux autres. Les membres de l'association doivent pratiquer entre eux une amitié fraternelle, qui est la pierre fondamentale et la clef de voûte de l'ancien édifice; ils doivent éviter toute contestation et toute discorde, et ne pas permettre que d'autres calomnient à tort un des leurs, mais défendre sa réputation et lui rendre tous les services compatibles avec leur honneur et leur bien-être.

Les anciens devoirs prescrivent encore, entre autres, que:

„Si un des frères ∴ s'élève contre l'autorité de l'Etat, il ne doit pas être soutenu dans sa révolte; mais l'on peut le plaindre et regretter ses fautes. Si, toutefois, il n'est pas coupable d'autre délit, ce n'est pas un motif suffisant pour l'expulser de la loge, et les liens qui l'unissent aux autres membres demeurent intacts.“

„Tout privilège entre francs-maçons se fonde uniquement sur la valeur morale des individus et sur leur mérite personnel.“

„Personne ne doit se montrer envieux du succès d'un frère ∴, ni chercher à le faire bannir de la loge.“

„Les plaintes qu'on pourrait avoir à élever doivent être adressées à la loge, qui est le seul juge reconnu compétent pour vider les différents. Personne ne doit en appeler aux tribunaux pour des questions concernant la franc-maçonnerie.“

„Les membres ne doivent rien dire ou faire qui puisse être blessant ou troubler la cordiale entente. Aucune haine personnelle ou querelle privée ne doit franchir le seuil de la loge; encore moins les querelles de religion, de nationalité ou de régime politique, attendu que les frères maçons appartiennent uniquement à la religion universelle susmentionnée.“

„Tous les membres, comme FRÈRES, sont entre eux sur un pied de parfaite égalité.“

„Ils doivent agir comme il convient à un homme moral et sage.“

„Jamais ils ne doivent intenter un procès, sans avoir épuisé les autres moyens de trancher le litige. Dans le cas où l'affaire est portée devant les tribunaux, ils doivent soutenir leur cause sans haine ni amertume, et ne rien dire ou faire qui puisse nuire à l'amitié fraternelle

ou les empêcher, par la suite, de se rendre de bons services."

C'est là un code simple et honnête de prescriptions morales et sociales qui plaide pour lui-même, et qui en même temps laisse voir qu'il est le résumé de la longue expérience acquise pendant les luttes religieuses, les guerres civiles et les révolutions des époques précédentes. A peine l'ordre franc-maçonnique s'était-il étendu de l'Angleterre sur le continent (1725 en France et 1733 en Allemagne), à peine sa puissante force d'attraction s'était-elle fait sentir dans l'élite de la société et parmi les hommes éclairés, les hommes d'action et les personnages influents, à peine avait-elle gagné les sommités du mouvement intellectuel du siècle précédent (1741 Frédéric le Grand) et les comptait-elle dans les mailles de son réseau destiné à envelopper le monde entier, que de toutes parts s'élevèrent la défiance, le soupçon et la calomnie, et que commencèrent les persécutions, renouvelées par intervalles jusqu'à nos jours, de la part de la police, du pouvoir et de l'Eglise. Cette dernière s'aperçut bientôt que la franc-maçonnerie était pour elle une rivale puissante et dangereuse, qui gagnait du terrain, tandis que l'Eglise en perdait. De même que la philosophie morale marqua partout le premier pas vers la décadence des confessions, de même aussi la proclamation par l'ordre franc-maçonnique de la loi morale indépendante et privée des béquilles de la foi, contribua à accélérer le mouvement; car du moment que la théologie cesse d'être la base de la loi morale, elle est réduite à une position secondaire et tout son prestige disparaît. Aussi, déjà en 1738, le pape lança-t-il contre l'ordre franc-maçonnique sa fameuse BULLE D'EXCOMMUNICATION commençant par les mots „In eminenti apostolatus specula", dans laquelle il était

interdit aux autorités civiles et ecclésiastiques de se faire recevoir dans les sociétés franc-maçonniques, d'aider à leur propagation, de les protéger, ou de les recevoir dans leurs palais et leurs maisons, sous peine d'excommunication. „Il est parvenu à notre connaissance, — y était-il dit — que certaines sociétés, réunions, associations, connues sous le nom de francs-maçons, étendent leurs ramifications au loin et deviennent chaque jour plus nombreuses, et qu'elles admettent des personnes de toutes religions et de toutes sectes qui, se contentant d'un semblant d'honorabilité naturelle, forment, par les lois et les statuts qu'elles se donnent elles-mêmes, une alliance aussi étroite qu'impénétrable. En notre qualité de serviteur fidèle et de sage préposé de la maison du Seigneur, nous devons veiller à ce que, comme les voleurs qui cherchent à s'introduire dans les demeures ou comme les renards qui entrent dans les vignes pour les détruire, ces gens ne corrompent pas le cœur des hommes simples et ne tuent pas, dans les ténèbres, les innocents à coups de flèches. Nous avons donc, pour leur opposer une barrière, interdit et excommunié ces sociétés en vertu de notre pouvoir apostolique." — Seulement la défense arrivait trop tard pour avoir les effets voulus, car l'ère de lumière de laquelle était sortie l'association franc-maçonnique et qu'elle contribuait à propager, avait déjà commencé, et lorsqu'on savait que la vérité est unique, on reconnaissait aussi que les vases dans lesquels on la sert aux hommes sont différents et de valeur inégale, et que personne n'en a la possession exclusive. Pourvu que la forme dans laquelle chacun la possède soit la mieux adoptée à sa personne ; pourvu que le vase dans lequel chacun porte ce précieux bien soit celui qui répond le mieux à son degré de culture, elle assure le salut, la vie et le contentement.

Celui qui la possède entend ses pulsations dans tout ce qu'elle anime, il la reconnaît sous toutes les formes dans lesquelles elle lui apparaît.

Avec la fondation de l'ordre franc-maçonnique commence un nouvel âge dont le caractère, selon Krause, est que chaque individu s'efforce de se perfectionner d'une manière INDÉPENDANTE, mais toujours en relation constante avec l'ENSEMBLE, et tend à renverser, dans les affaires humaines et en particulier dans celles de l'Eglise et de l'Etat, tout pouvoir uniquement fondé sur l'autorité extérieure et sur les traditions, ainsi qu'à rompre les chaînes qui entravent la liberté morale.

„En ce qui concerne les rapports de l'homme avec ses semblables, elle offre le plénomètre du COSMOPOLITISME et du PHILANTHROPISME. On en arrive à concevoir l'idée du monde considéré comme organisme.

Ces deux manières de voir se favorisent l'une l'autre et exercent leur influence sur les personnes, les œuvres et les affaires humaines. Au flambeau de ces idées, l'Etat apparaît toujours davantage comme l'union sociale d'hommes, à tous titres égaux, en vue de maintenir le droit, condition fondamentale de la société, et les conceptions religieuses s'élèvent jusqu'à une RELIGION UNIVERSELLE DE LA RAISON ET DE LA MORALE.

Il y prédomine l'opposition entre deux tendances, l'idéalisme et le stabilisme; entre ceux qui veulent un perfectionnement des conditions d'existence et ceux qui cherchent à conserver les institutions et les formes surannées et veulent à tout prix maintenir ce qui existe.

L'esprit libre qui s'applique à la réalisation de cette idée est obligé, pour se garantir des attaques brutales de ses adversaires, de renfermer au plus profond de son

cœur les vérités dont il est pénétré, ainsi que ses aspirations et ses vœux secrets, et de s'entourer de mystère."

La franc-maçonnerie étant une institution humaine, il est naturel que sa réalisation ne réponde pas partout complètement à l'idée fondamentale. Quelques loges peuvent momentanément rétrograder jusqu'à une existence végétative ; on peut se tromper en admettant certaines personnes ; l'indifférence peut entraver l'œuvre ; les ouvriers qui travaillent à l'édification du temple de l'humanité peuvent oublier parfois leur noble mission et s'abaisser jusqu'au rôle de commensaux et de frères mendiants, ou de bons vivants qui ne recherchent que les plaisirs de la table ; quelques grandes loges peuvent retomber dans les traditions surannées des temps passés, nier la valeur qu'a la loi morale par elle-même et prétendre que le franc-maçon doit au moins croire en Dieu ou qu'il doit accepter la Bible comme une révélation miraculeuse. Ce sont là, il est vrai, des ombres regrettables qui se projettent sur l'idée immaculée de la franc-maçonnerie, des vices passagers dans la forme qu'elle revêt ; mais il ne peut plus arriver que ces vices locaux et cette apathie temporaire ou qu'une attitude contraire aux principes franc-maçonniques dans une partie des loges soient considérés comme l'aune à laquelle doivent se mesurer l'association prise dans son ensemble et les effets qu'elle est appelée à exercer. Momentanément dégénérée ou stérile, elle se réveille partout pour conduire l'humanité à sa destination et pour réaliser, à travers toutes les vicissitudes de la vie, L'IDÉAL DE LA SOCIÉTÉ PARFAITE.

La règle de la franc-maçonnerie comme art est de vivre humainement, de développer d'une manière harmonique les facultés du corps et celles de l'esprit, de tenir en bride les appétits charnels, et de régler la conscience

et le cœur de façon à ce qu'ils agissent suivant leur destination naturelle. La justice dans tout et le sentiment du bien en sont le fond ; une vie normale, la forme. Tout le reste ne sont que des moyens pour arriver au but. Les rites et les cérémonies n'atteignent pas par eux-mêmes un but définitif ; mais ils tendent à éveiller et à animer l'esprit franc-maçonnique, et les fonctionnaires des loges, en particulier le maître en chaire, ont l'obligation de veiller sur le fond actuel de moralité et de travailler à l'accroître.

Là où la franc-maçonnerie est dûment pratiquée, elle se manifeste sous la forme qui lui est propre, par l'amour du prochain, la serviabilité et une action bienfaisante. Elle stimule ainsi toutes les nobles facultés de l'homme ; la morale ne demeure pas aride et l'amour ne reste pas froid ; la raison ne se laisse pas dominer par des chimères, ni l'intelligence par des calculs ; les traits de l'esprit perdent leur venin, les divertissements leurs folies, et la vie journalière son ennui.

La manière de vivre est partout la pierre de touche de la vraie franc-maçonnerie.

Pour tout franc-maçon, il y a deux grands sacrements naturels. L'un, intérieur, est la tendance continuelle à observer le grand commandement de toute la vie : être véritablement homme de corps et d'esprit, remplir les devoirs que cette condition nous impose et vivre satisfait. L'autre, qui lui est semblable, consiste dans l'effort sérieux de faire que le commandement humain devienne une vérité pour les hommes, et que ce commandement soit mis en pratique dans les actes de la vie.

Les sentiments franc-maçonniques siéent bien à tout le monde. A un grand homme, ils sont comme l'âge pour le Parthénon ou pour les Pyramides ; ils rendent majestueux

et vénérable ce qui est grand et élevé, et donnent à sa beauté quelque chose qui inspire le respect et qu'elle ne possédait pas auparavant. Elle sied bien aussi à l'homme ordinaire et de modeste condition, et lui donne un certain reflet de beauté morale qui le fait remarquer dans la foule comme on distingue une pierre précieuse au milieu du gravier commun d'une plage.

La manière de voir des hommes ne se modifie pas tant selon la valeur des motifs qu'on leur présente, mais surtout en raison de leur disposition à accepter les raisons qu'on avance. Cette disposition tient à un enchaînement d'idées qui se rattache à leurs jeunes années ou qui est dû au milieu dans lequel ils ont vécu; elle dépend aussi d'un caractère plus ou moins accessible aux preuves, caractère qui à son tour résulte de l'ensemble des influences subies. Tous les esprits sont plus ou moins dominés par ce que les chimistes appellent les affinités. Il est évident qu'une alliance empreinte d'un même souffle moral et démocratique et reposant sur les mêmes opinions fondamentales, doit exercer une influence réciproque, quoique impossible à contrôler minutieusement, sur les affiliés d'abord; puis, par les leçons, l'exemple et les incitations, sur les membres de leur famille et sur leurs amis, comme aussi sur tout leur entourage, et que cela doit inspirer une certaine prédisposition à accepter les principes franc-maçonniques en faisant ainsi pencher fortement la balance de l'opinion publique.

„Grâce à l'intérêt qu'elle porte à tout ce qui est purement humain et au jour sous lequel elle l'expose, — dit *Bruno Bauer**) — et grâce à son affirmation que le culte humanitaire dans les mystères de la loge n'est nullement

---

*) Voir *Bauer:* Freimaurer, Jesuiten und Illuminaten. Berlin, 1863, page 5.

dirigé contre les institutions actuelles de l'Eglise ou de l'Etat, la franc-maçonnerie constitue un TEMPS D'ARRÊT ET DE REPOS dans le mouvement tendant à faire prévaloir ce qui est purement humain, qui commença au XV[e] siècle et qui, vers la fin du XVIII[e] siècle, avait gagné les masses. Ce mouvement prit son origine dans l'humanisme, se continua dans l'ordre des Jésuites et, à travers le siècle des lumières et la révolution, se transmit au socialisme actuel."

„Dans l'humanisme, œuvre privée de quelques savants et, dans le jésuitisme, moyen de propagande d'un ordre religieux, cette opposition contre la béatitude chrétienne incomba, dans le siècle des lumières, à des coteries bourgeoises comprenant des princes, des membres de la noblesse et du clergé; pendant la révolution, elle devint le déchaînement des passions contre les anciennes idées de service, d'emploi et de vocation; dans le socialisme, ce fut l'apologie égoïste et hautaine du caractère sacré et de la valeur absolue du travail."

C'est une erreur complète, qu'on aurait pu déjà reprocher à Lessing, de croire d'une part que la franc-maçonnerie n'attaque pas les vices de tel ou tel Etat, et que par conséquent elle reste, en ce qui la concerne, étrangère aux luttes de parti et aux tendances de l'époque, tandis que d'autre part on ne met pas en doute qu'elle ne réagisse, malgré sa neutralité, contre les abus de l'Etat et de la société. Loin d'être un temps d'arrêt et de repos, la franc-maçonnerie est bien plutôt, sinon par son organisation, du moins par ses idées et ses principes, précisément le MOUVEMENT tendant à améliorer constamment toutes les conditions humaines. Elle l'est déjà par le fait que ses membres travaillent à leur propre éducation, et qu'à mesure qu'ils deviennent meilleurs, le

monde aussi s'améliore. Elle l'est encore davantage par ses principes, qui dirigent les regards de l'homme vers les buts les plus élevés et lui inspirent de l'enthousiasme pour l'idéal d'une société parfaite. L'ordre franc-maçonniq a un double rôle : l'un, dans le sanctuaire neutre de la LOGE ; l'autre, sur le champ de bataille de la VIE, avec cette seule différence que, dans la loge, il n'agit que sur les sentiments et n'enseigne que des principes, sans rien prescrire quant à leur application, ni influer par des décisions sur la ligne de conduite à suivre par chacun ; tandis que, sur le champ de bataille de la vie, les francs-maçons n'agissent pas comme tels, ni encore moins comme parti compacte ; mais bien comme citoyens et d'une manière entièrement libre. Ce double rôle est dicté aussi bien par les circonstances que par la nature même de l'institution. L'ordre franc-maçonnique est une organisation qui a en vue un but IDÉAL, le culte de l'humanité, le développement des biens les plus précieux de l'univers entier et non de tel ou tel Etat ; c'est une organisation en vue du travail en commun pour les intérêts de tous les temps, et non pour les tâches et les luttes spéciales à une époque dans le sein d'une nation donnée. L'IDÉAL DE L'HUMANITÉ EST AU-DESSUS DE TOUS LES PARTIS et son développement demande un culte religieux, une disposition d'âme qui ne soit pas troublée par les incidents de la journée : tout ce qui est profane doit par conséquent être banni de la loge. Néanmoins sa lumière répand ses rayons au-delà de son saint quadrilatère et ses principes sont le levain du pain de la vie publique. Après le travail dans la loge vient le travail au-dehors pour la réalisation de l'idéal qui ne peut être édifié que lentement, avec des efforts inouïs et au milieu des erreurs et des méprises individuelles ou bien conquis en

combattant. Mais, dans l'œuvre de tous les jours sur le terrain politique et social, la franc-maçonnerie ne fait pas moins sentir son influence que dans les heures consacrées de la loge. Personne n'a jamais dit non plus que le culte humanitaire dans le secret de la loge ne fût d'aucune façon dirigé contre les institutions religieuses et politiques existantes. L'idéal est plutôt toujours en contradiction avec la réalité. Tant que l'humanité n'aura pas atteint sa destination et qu'elle ne formera pas un seul troupeau sous la conduite d'un seul berger, la franc-maçonnerie devra de toute nécessité réagir contre tout ce qui est contraire au but, déraisonnable, mauvais, et contre ce qui n'est pas libre et harmonieux, de même que la lumière lutte contre les ténèbres, l'amour contre la haine et l'égoïsme. Si la loge est l'AFFIRMATION de tout ce qui répond à la dignité humaine et de tout ce qui contribue au bien-être de l'homme, et si elle est un lieu d'éducation pour l'individu en vue de l'ensemble, ce n'est pas un reproche pour elle lorsque Bauer dit „quelle est sans force productive pour l'histoire et même sans aucun talent pour la négation“; car ce n'est que dans la vie, en dehors de la loge, que la franc-maçonnerie doit faire preuve de ces qualités.

Mais l'auteur précité se contredit lui-même lorsqu'il dit „la phrase humaine franc-maçonnique est une protestation contre l'histoire telle que nous la connaissons jusqu'à nos jours et telle qu'elle continue à se dérouler“; la franc-maçonnerie est „une déclaration de guerre contre le monde et ses règles, et néanmoins l'ordre prescrit non la guerre, mais une indifférence passive vis-à-vis du monde et une dérogation à ses règles.“ L'ordre franc-maçonnique, comme tel, n'est assurément pas une puissance militante, mais une puissance qui guérit moralement;

toutefois il n'ordonne ni indifférence passive, ni une dérogation aux règles du monde, à moins que ce ne soit au sein de la loge. Ces malentendus et d'autres analogues viennent simplement de ce qu'on ne distingue pas suffisamment entre la franc-maçonnerie DANS la loge et AU DEHORS. L'association arme au contraire ses membres pour agir au sein de la société en les munissant de principes généraux, il est vrai, mais indiquant le but à poursuivre. La franc-maçonnerie, c'est l'activité, la formation selon un plan et une idée, l'édification vigoureuse. L'association a pour mission de l'enseigner; c'est aux membres qu'il appartient de la pratiquer. C'est à bon droit que *Bauer* reconnaît la force de la franc-maçonnerie en cela que „ce qu'entrevoient vaguement comme but les castes, les églises et les peuples dans leurs luttes: la paix, la réconciliation, le juste partage au milieu des vicissitudes de l'histoire, elle le maintient comme devise ou mot d'ordre et comme SYMBOLE." Elle symbolise ainsi le progrès.

L'association franc-maçonnique puise sa force dans les idées qu'il représente et ces idées seules déterminent la marche du développement historique. Il tire ces idées de la révélation intime de l'esprit humain, et non d'une révélation surnaturelle; il s'appuie ainsi sur ce que l'on sait, non sur ce que l'on croit, et son œuvre a en vue la vie d'ici-bas, non celle rêvée d'un autre monde.

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

LE SIECLE DES LUMIÈRES

Les mœurs frivoles de la cour, de la noblesse et même des hauts dignitaires du clergé, avaient détruit en France tout respect pour l'Etat et l'Eglise bien avant la révolution. Louis XV était le plus grand débauché de son royaume; la noblesse n'usait de ses privilèges que pour accaparer les emplois profitables ou les hautes charges, et se vautrait dans les plaisirs, et le clergé rivalisait avec la cour dans la recherche des jouissances et dans les dérèglements. La bourgeoisie supportait tout le fardeau des impôts; la noblesse et le clergé en étaient exempts. L'intelligence, les esprits éclairés, se révoltaient contre cet état de choses, contre le pouvoir qui tolérait ces abus et contre l'Eglise qui les approuvait au nom de Dieu, et aussi contre les maximes d'un absolutisme qui faisait fi de toute équité. A la tête du mouvement intellectuel se trouvait alors *Voltaire*, reçu franc-maçon à un âge déjà avancé (en 1778), qui exprimait dans un style élégant la pensée de son époque et qui fut le porte-étendard de l'opposition contre l'Etat et contre l'Eglise. Sa réception eut lieu dans la Loge des Neuf Sœurs fondée par *de Lalande*, qui était à proprement dire une création

de *Helvetius,* dont la veuve lui transmit aussi les insignes maçonniques du célèbre philosophe. *Voltaire* avait montré précédemment assez de dédain pour la franc-maçonnerie ; mais le fait que *Franklin* et *de Lalande* en étaient des membres zélés, le persuada que cette institution devait avoir un but sérieux dont les cérémonies de l'admission ne sont qu'un emblème extérieur. La loge se composait alors de l'élite des savants. De Lalande revêtit Voltaire, après son admission, du tablier d'Helvetius, un des francs-maçons les plus vertueux qu'il y eût en France, bien que Voltaire fût le représentant de la tendance matérialiste. Voltaire, avec son esprit fin et mordant, sut ridiculiser les choses que le pouvoir et l'hypocrisie cherchaient à représenter au peuple comme respectables et qui n'étaient que honteuses. Il fut un contre-poids nécessaire et par conséquent bienfaisant, en présence du formalisme religieux et absolutiste; grâce à son esprit, il accomplit la tâche herculéenne de nettoyer les écuries d'Augias du pharisaïsme et de la superstition. L'inhumanité des temps obscurs ne se manifestait pas seulement par la persécution des hérétiques et les cruautés qu'on exerçait contre eux; elle se reflétait encore dans tout le système pénal de l'époque, dans la torture, contre laquelle s'élevèrent Frédéric-le-Grand en Allemagne, Bayle et Voltaire en France. C'est un mérite qu'on ne saurait contester à ce dernier et à son école, d'avoir contribué à faire introduire des dispositions plus humaines dans le code pénal et l'on voit ici comme ailleurs, que la plupart des bonnes actions qui se font dans le monde tiennent à la bienveillance qu'entretient et que cultive la franc-maçonnerie. La torture fut abolie, parce que, à mesure que la civilisation savançait, la sympathie qui régnait entre les homme 'accrut, la compassion pour les souffrances d'autruis

s'augmenta, les jugements devinrent moins sévères et les actes moins rudes.

Rousseau exerça la même influence que Voltaire, quoiqu'il fût doué d'un génie bien différent. C'était un partisan enthousiaste de l'état de nature, le promoteur de l'idée de la souveraineté du peuple, l'apôtre inspiré de la liberté et de l'égalité, un homme honnête et désintéressé, qui renonça à tous les avantages qu'auraient pu lui assurer ses qualités éminentes s'il eût consenti à ménager les idées de son temps, un homme qui sacrifia son repos à ses convictions et sut endurer, sans s'en laisser émouvoir, les persécutions des prêtres et la moquerie de ses anciens amis. Sous la conduite de ces deux hommes, il se produisit à cette époque un puissant mouvement intellectuel, qui devait renouveler de fond en comble l'édifice vermoulu de la morale dogmatique.

„Le but de ces écrivains," — dit *Lecky* — „n'était pas d'établir une nouvelle religion positive, mais bien plutôt d'écarter les systèmes religieux existants et de prouver que la religion naturelle suffit aux besoins moraux de l'homme. Ce fut Voltaire surtout qui prit la première partie de cette tâche; la seconde cadrait mieux avec l'esprit de Rousseau. Tous les deux exercèrent une grande influence sur l'histoire de la tolérance; mais cette influence revêtit un caractère différent. Voltaire avait été de tout temps l'adversaire déclaré des persécutions. Peu lui importait que le persécuteur fût puissant ou non, et peu lui importait aussi la condition de la victime; il s'élevait avec la même éloquence contre le forfait et attirait le blâme de l'Europe entière sur la tête de l'oppresseur. L'assaut furieux d'invectives et de sarcasmes par lequel il vengea le supplice de Calas; le magnifique rêve dans l'Encyclopédie, où il donne un aperçu de l'histoire

des persécutions depuis les Chanaanéens massacrés jusqu'aux dernières victimes du bûcher, le stigmate indélébile qu'il inflige aux persécuteurs de tous les temps et de toutes les religions, tout cela prouve le sérieux profond et passionné avec lequel Voltaire s'acquittait de sa tâche. Dans toute autre matière, un bon mot ou un caprice pouvait souvent le détourner de son sujet. Dès qu'il s'attaquait à l'intolérance, il faisait usage de toutes armes, il est vrai; mais il les maniait avec la dextérité et la vigueur que donne une conviction profonde. Le résultat couronna ses efforts. L'esprit d'intolérance tomba devant son génie. Partout où son influence se fit sentir, le bras de l'inquisiteur fut paralysé, les chaînes du prisonnier furent rompues, les portes des prisons brisées. Sous les coups de son esprit sarcastique, la persécution parut non-seulement coupable, mais méprisable, et depuis lors elle a toujours cherché à se soustraire aux regards, à se cacher sous d'autres noms. Voltaire mourut, laissant un renom qui n'est pas sans tâche, et cependant il a plus fait que qui que ce soit pour détruire le plus grand fléau de l'humanité.“

En Allemagne, l'esprit de lumière trouva d'abord un appui dans *Frédéric-le-Grand.* Le Nord protestant devint son siége et Berlin son centre. „L'esprit de lumière — dit *Em. Kant* — c'est l'homme sortant de la tutelle qu'il s'est laissé imposer. Cette tutelle, c'est l'impuissance de faire usage de sa raison sans être dirigé par quelqu'un d'autre. Elle est méritée quand elle ne tient pas à l'absence de raison, mais au manque de détermination et de courage pour en faire usage sans se laisser diriger par un tiers. *Sapere aude!* Aie le courage de te servir de ta raison, voilà donc la devise de l'esprit de lumière.“ La renaissance, en Allemagne, ne prit pas un caractère

plus pacifique qu'en France, mais plus profond. Chez les Français, le mouvement se porta immédiatement, sans se soucier d'un développement graduel, vers des buts et des intérêts pratiques, vers l'Etat libre. Chez les Allemands, au contraire, il s'attacha d'abord au chaînon qui relie la religion libre et l'Etat libre, la liberté individuelle dans les sciences et dans les arts, sans pouvoir complètement atteindre ce but.

Déjà avant son avénement au trône, *Frédéric-le-Grand* écrivait que les philosophes ont le devoir de penser logiquement et que c'est aux princes à agir logiquement. „Les philosophes doivent éclairer le monde par leurs leçons et nous par les actes et l'exemple.“ Cette façon de penser en faisait déjà un franc-maçon avant qu'il entrât formellement (le 14 août 1738) dans l'ordre, que la franchise et l'amour de la vérité d'un membre le décida à rechercher*). Ce fut tout à fait dans l'esprit maçonnique que, en montant sur le trône, il déclara qu'il regardait comme sa tâche principale de combattre l'ignorance et les préjugés, d'éclairer les esprits et d'épurer les mœurs, et qu'il enjoignit au ministre de tolérer toutes les religions; car ici chacun doit chercher son salut à sa façon. C'est dans le même sens qu'agit l'affranchissement de la presse par l'édit de 1874 sur la censure, dans lequel il est dit expressément „par cette censure, il n'entre nullement dans notre intention d'apporter des entraves à un examen décent et sérieux de la vérité“. Le ministre *de Zedlitz*, homme éclairé, s'efforça en outre d'ouvrir à la lumière le chemin des écoles, tandis que le zélé franc-maçon *Nicolai*, dans sa „Allgemeine deutsche Bibliothek“, faisait de la propagande pour elle dans des cercles plus étendus, sans toutefois en saisir toute la profondeur.

*) Voir *Findel*, Histoire de la Franc-maçonnerie, 4me édit., p. 371.

Dans le Sud de l'Allemagne, le mouvement prit ensuite une teinte beaucoup plus ardente, comme par exemple chez *Schubart* et chez les francs-maçons *Bode* et *Knigge*, qui s'attaquèrent à l'observance stricte et proclamèrent ouvertement la destruction de toute superstition et de tout despotisme comme but de la franc-maçonnerie ; mais surtout dans l'illuminisme, que Krause regardait comme un symptôme de la révolution européenne, c'est-à-dire de la transformation des peuples de l'Europe dans l'esprit de la troisième période du second grand âge humain décrit par lui. La SECTE DES ILLUMINÉS, fondée par le professeur *Ad. Weisshaupt* à Ingolstadt, pour s'opposer à la décadence dans laquelle tombaient alors les loges et pour faire en grand de la propagande en faveur de la lumière et de la liberté, était diamétralement l'opposé du jésuitisme, auquel elle avait cru devoir néanmoins emprunter certaines choses. Le jésuitisme prétendait travailler à étendre le règne de Dieu ; l'illuminisme, de son côté, se donnait pour mission „d'intéresser l'homme au perfectionnement de son intelligence, de propager des sentiments humains et sociables, de s'opposer aux intentions méchantes, de défendre la vertu malheureuse et opprimée, de songer à mettre en évidence les hommes dignes, et en général de faciliter les moyens d'arriver à la connaissance et à la science.“ Tous les princes régnants devaient être entourés d'hommes d'une droiture éprouvée, aimant la vérité et ayant le courage de la faire entendre aux détenteurs du pouvoir. Cette secte succomba en partie par suite de dissensions intestines et en partie aussi sous les efforts redoublés des jésuites furieux, qui obtinrent en 1784 une interdiction générale de toutes les sociétés secrètes. Son influence lui survécut cependant, car elle comptait parmi ses membres un grand nombre

de savants distingués et d'hommes généralement estimés, qui continuèrent à travailler dans l'esprit de la diffusion des lumières.

Le mouvement conquit un terrain très fécond, grâce à la SCIENCE DE L'ÉDUCATION qui, comme dans l'esprit de la franc-maçonnerie, avait en vue l'homme lui-même et travaillait au développement naturel de son esprit et de son cœur, en restreignant l'instruction à l'acquisition de certaines connaissances générales, par des méthodes faciles, et en lui donnant pour base la morale commune à tous les hommes. On cherchait à former l'homme de telle façon „que sa vie fût aussi inoffensive, aussi utile à ses semblables et aussi heureuse qu'il est possible d'y parvenir par l'éducation" *(Basedow)*. Le protestantisme dut aussi suivre le mouvement, bien qu'il ne pût s'y résoudre qu'avec une sage lenteur, jusqu'au moment où l'auteur des dialogues franc-maçonniques „Ernst und Falk", *G. E. Lessing*, „bien loin de se contenter d'un éclectisme commode", mit sous les yeux des théologiens les „Fragmente des Wolfenbüttler Unbekannten" *(Reimarcus)*, et les obligea ainsi à secouer leur torpeur. Non-seulement des orthodoxes, comme le directeur hanovrien *Schumann* et le pasteur principal hambourgeois *Gœtze*, mais encore *Semler*, *Jerusalem* et d'autres, prirent la défense de la religion menacée. *Lessing*, qui préférait la recherche de la vérité à sa possession, tint le parti de son anonyme avec une dialectique plus puissante. Son christianisme se passait de révélation surnaturelle, de Bible. Sans précisément accepter les résultats de *Reimarcus*, il développa dans le cours de la dispute des vues sur l'essence du christianisme qui ébranlèrent l'orthodoxie jusque dans ses fondements et préparèrent le terrain pour son cantique de la tolérance,

son immortel „Nathan der Weise“, cette incarnation de la pensée franc-maçonnique.

Peu à peu ce mouvement s'éleva jusqu'aux plus grandes œuvres, telle que l'œuvre magistrale de *Kant*, le réformateur de la philosophie, et les productions de notre littérature classique. *Kant* concentra en un seul tout les tendances philosophiques étroites de ses prédécesseurs. Il soumit à son examen critique la perception humaine, source de notre expérience. Toute connaissance, enseignait-il, est le produit de deux facteurs : l'un, le sujet qui perçoit ; l'autre, le monde extérieur ; ce dernier fournit les matériaux ; le sujet percevant leur donne la forme, les idées qui seules rendent possible l'association intime des deux éléments. A la partie négative de sa philosophie, il joignit, dans la critique de la raison pratique, la partie positive qui, s'étendant au-delà du monde accessible à nos sens, fait reconnaître à l'homme la loi morale comme sa propre essence et lui fait trouver dans cette loi morale sa liberté et son libre arbitre. Avec la lumière que *Fichte*, *Herder*, *Gœthe*, *Forster* et beaucoup d'autres avaient puisée dans la loge, ils agirent au-dehors et frayèrent la voie à la lumière ; avec la force vitale qu'ils avaient acquise dans l'ordre, leurs disciples ont vaincu au-dehors la puissance de la mort. On ne pourra jamais déterminer rigoureusement où commence, chez les représentants du mouvement littéraire, l'influence des principes francs-maçonniques et jusqu'où s'étend cette influence ou jusqu'où, en sens inverse, ils ont porté la lumière dans la franc-maçonnerie. Il est certain toutefois que l'élite de l'humanité, en Europe comme en Amérique, appartenant alors à la franc-maçonnerie, et cela non-seulement extérieurement, de nom ; mais d'une manière intime et en esprit. Cela signifie peu de chose quand on allègue,

par exemple pour *Lessing*, qu'il ne prenait pas part à la vie de la loge ; c'est simplement une preuve de son aversion pour le côté formel de l'institution et les erreurs qui existaient alors, tandis que ses rapports constants avec des francs-maçons sont incontestables et que son écrit „Ernst und Falk“ ne dénote pas seulement le vif intérêt qu'il prenait à la chose, mais encore une longue préoccupation du sujet. Là où les hommes de génie produisent, les vulgarisateurs de la science ont aussi de l'occupation. Et leur rôle mérite d'être apprécié, car ce n'est qu'en faisant pénétrer l'instruction dans les masses, qu'on a rendu possible un mouvement comme celui du XVIII[e] siècle, dont nous avons suivi jusqu'ici les premières phases de développement, mouvement qui refoula sur le terrain de la politique la science qui, jusque là, était le patrimoine des théologiens, et qui par conséquent appartient aussi aux avant-coureurs de la révolution.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Là où il n'existe pas de LIBERTÉ, tout mal suit son cours et tout bienfait perd son charme. On en peut dire autant de l'AMOUR. Tous les efforts pour amener un état de choses meilleur, plus propre à rendre les hommes heureux, qu'ils se portent sur le domaine idéal de l'éducation morale ou sur le champ pratique des réformes politiques, ont par conséquent des points communs de contact. „Nous ne pouvons nier que les mots: liberté, égalité, fraternité, ne soient emblèmes communs à la franc-maçonnerie et à la démocratie," nous dit *Oscar Marbach* dans ses „Arbeiten am rohen Stein". Nous pouvons aller plus loin encore et dire que, dans la constitution américaine, les principes de la franc-maçonnerie ont pris un corps. Les rapports et effets réciproques entre la franc-maçonnerie et la politique n'apparaissent nulle part avec un éclat plus pur et avec une plus stricte observation de leurs limites réciproques, que dans l'histoire de la guerre de l'indépendance américaine et dans l'attitude des grands francs-maçons *G. Washington, Benjamin Franklin, La Fayette* et de leurs frères d'armes.

Washington n'avait que 21 ans, lorsqu'il fut reçu, le 4 novembre 1752, dans la loge de Friedrichsbourg. Depuis

cette époque, non-seulement il prit part aux travaux de la loge, pour autant que ses autres occupations et les circonstances la lui permettaient; mais il déclarait ouvertement aussi appartenir à l'ordre. C'est ainsi que, le 18 septembre 1793, revêtu des insignes de vénérable d'honneur de la loge nº 22 d'Alexandria, il posa comme président de la république et franc-maçon*), la première pierre du capitole. Lorsqu'il fut installé dans ses fonctions de président des Etats-Unis, le coussin de velours et la Bible sur laquelle il dut prêter serment, avaient été empruntés à la loge de St-John. Ce fut le grand-maître *Livingston,* alors chancelier d'Etat, qui reçut son serment. Dans une fête de la loge à Alexandria (le 4 mars 1797), Washington porta un toast à l'amour fraternel qui doit unir toutes les nations. Il est certain qu'il prenait au sérieux les principes de la franc-maçonnerie et qu'il reconnaissait son importance pour l'action dans la vie publique; ses paroles le prouvent: „LES VERTUS, qui ennoblissent l'homme sont enseignées, entretenues et cultivées dans les sanctuaires des francs-maçons; elles relèvent les rapports de l'existence domestique et *sont la règle pour les plus hauts devoirs du citoyen.*" Dans une autre occasion, il écrivait: „Je suis convaincu qu'une application convenable des principes qui forment le fond de la franc-maçonnerie, favoriseraient la vertu et la prospérité nationale."

Appelé aux plus hautes destinées, *Washington* fut toute sa vie fidèle à ses principes de simplicité, de dignité, de fidélité, de bravoure et de modestie; il fut un modèle de ce qu'il peut y avoir de noble, de beau et de grand

---

*) G. Washington. Ein freimaurerisches Lebensbild, par *Gust. Thost.* Zwickau 1868.

dans l'homme. Bienveillant et serviable pour tous ceux qui l'approchaient, dévoué à la cause de l'instruction et de la moralisation du peuple, champion en paroles et en actions de l'émancipation des esclaves, pacifique vis-à-vis des gens paisibles, mais décidé à combattre, jusqu'à la dernière goutte de son sang et à son dernier souffle pour la liberté et la dignité humaine, pour le droit et la patrie, tels furent les sentiments qui inspirèrent toute sa vie et qu'il manifesta dans ses dernières volontés et ses dernières paroles.

Vers la fin du XVIIIe siècle, un grand peuple se souleva, de l'autre côté de l'océan, contre les actes arbitraires et injustes du gouvernement anglais; il prit les armes et, après une lutte désespérée, il conquit glorieusement son indépendance. En 1776, les vainqueurs firent, en face de l'Europe qui gémissait encore sous ses gouvernements despotiques, cette noble déclaration qui — comme le fait remarquer l'historien Buckle — devrait être affichée près du berceau de chaque monarque et sur le portail de tous les palais princiers.

En termes qu'on ne saurait jamais oublier, ils proclamèrent ce qui suit:

„Nous considérons comme une vérité évidente que tous les hommes sont nés égaux; que le Créateur les a dotés de certains droits inaliénables; que la liberté et la recherche du bonheur sont inséparables de la vie; que, pour assurer ces droits, il a été institué, parmi les hommes, des gouvernements dont les attributions dépendent du consentement des gouvernés; que, toutes les fois qu'une forme de gouvernement est contraire à ce principe, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir, d'en établir une autre, sur les bases et dans la forme qui lui paraissent le plus propres à garantir sa sécurité et son bien-être.

La sagesse exige, il est vrai, qu'on ne change pas, pour des motifs futiles et passagers, des formes de gouvernement qui existent depuis longtemps, et l'expérience montre d'ailleurs que les hommes sont plutôt disposés à endurer les abus, aussi longtemps qu'ils sont supportables, qu'à se faire droit en renversant les coutumes établies. Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'empiétements d'après un plan arrêté, dénote l'intention d'imposer aux peuples un régime arbitraire et despotique, il est de leur droit et de leur devoir de secouer le joug de tels gouvernements et de se créer de nouvelles garanties pour leur propre sécurité,“ etc.

La constitution que se donnèrent les Etats libres de l'Amérique exerça un effet prodigieux sur le continent européen. Son principal charme était dans les grandes libertés qu'elle accordait, dans la sagesse et la raison naturelle dont elle était empreinte, dans sa profondeur et sa conséquence, dans la possibilité de son application à tous les peuples mécontents du régime auquel ils étaient soumis et qui ne trouvaient dans leurs annales aucune institution qui méritât d'être conservée. En Amérique, — dit Gervinus — fut fondé un droit uniforme, non pas un droit positif, acquis comme une propriété privée; mais un droit inné et naturel. Une liberté générale fut proclamée, non comme un fait historique, mais comme une idée. On ne rattacha plus les droits politiques ni aux conditions existantes, ni aux dogmes religieux; ils s'appuyaient sur des raisons politiques indépendantes et s'adressaient à des hommes qui, par suite du réveil intellectuel de leur siècle, avaient déjà des idées en matière de politique. On mettait au-dessus des maximes d'Etat les maximes fondamentales de la raison, comme seules valables d'une manière absolue; on désignait un certain

esprit de liberté et d'humanité qui, sans égard aux circonstances particulières, devait inspirer, comme principe général, chaque législation, et qui (comme Talleyrand le fit dire dans l'adresse de l'assemblée nationale au peuple, en 1790) devait être „la loi des législateurs.“ Ces deux qualités de l'idéalisme et de l'universalisme, cette clarté de vues de la pensée politique et sa généralité, furent les causes auxquelles on doit la modification complète qui se produisit depuis lors dans les conditions politiques et dans la civilisation du monde entier, car elles contribuèrent à émanciper graduellement les peuples, à propager l'esprit et la force qui avaient eux-mêmes amené la révolution américaine, et qui avaient éveillé les sympathies des masses pour sa cause et ses succès. On ne s'aperçut de la puissance formidable des principes politiques américains, que lorsque leurs effets se firent sentir en France et qu'ils gagnèrent à eux la nation qui jusqu'alors avait passé pour la principale représentante de l'absolutisme dans les pays de langues latines. C'est pour cela que la Révolution française, en vertu de cette inspiration venue de l'Amérique, eut au début un cachet de germanisme très prononcé, qui ne tarda pas, il est vrai, à s'effacer, par la raison que l'esprit romand d'absolutisme de la France n'eût laissé aucune latitude pour le développement naturel du libre arbitre des individus et de la commune. Il en résulta que la fièvre de centralisation chassa immédiatement l'élément germanique de la Révolution et que la Convention procéda bientôt d'une façon tout aussi arbitraire que ne l'avait fait Louis XIV. Il est incontestable que nulle part on n'a proclamé plus haut le droit à un développement humain des peuples; mais nulle part non plus on n'en a tant abusé que pendant la révolution française. Les droits de l'homme étaient

son mot d'ordre; liberté, égalité, fraternité, le cri de guerre grâce auquel elle renversa victorieusement un monde en armes. Malgré cela, la nation française ne sut pas se préserver du plus honteux despotisme.

La coïncidence des nouvelles doctrines de Rousseau, qui avait devancé l'esprit de son siècle, avec leur réalisation depuis la proclamation de l'indépendance américaine, accéléra l'effet produit par le mouvement de liberté du nouveau monde dans l'ancien. On n'avait jamais attendu de l'Amérique que des contre-coups matériels pour l'Europe, et il se trouvait maintenant que les contre-coups moraux et politiques étaient les plus importants. Les premiers pionniers qui avaient mis le pied sur le sol américain au XVII[e] siècle, avaient déjà eu en partie le sentiment que leurs institutions républicaines serviraient de modèle à tous les peuples. Cette prévision s'est confirmée, même avant que la prospérité étonnante du nouvel Etat y eût contribué. Le charme et l'effet se trouvaient donc déjà dans la constitution en elle-même, et ses rapides succès s'expliquent par l'éducation politique que le temps avait aidé à mûrir et à répandre toujours davantage.

On ne se douta pas immédiatement, comme nous l'avons dit, de la portée des principes politiques américains. Ce ne fut que lorsque leurs premiers effets se manifestèrent en France, lorsqu'on y vit poindre la même clarté de vue et la même généralité des tendances politiques, lorsque les hommes de 1789 prônèrent leur révolution comme un pas vers l'affranchissement de l'Europe entière, comme un MONUMENT POUR L'ÉDIFICATION DE L'HUMANITÉ, que les partisans des anciennes institutions, en Angleterre, qui peu auparavant avaient parlé en faveur de l'indépendance américaine, commencèrent à être saisis

de crainte. En passant en France, la liberté américaine avait prouvé dans la plus large mesure son caractère universel. Le souffle de toutes les libertés politiques et religieuses, qui jusqu'alors n'avait passé que parmi les peuples germaniques et protestants, de l'est à l'ouest, rencontra en Amérique sa limite naturelle et reflua de l'ouest vers l'est. L'idée politique s'était dégagée en Amérique de tout élément religieux; elle s'était même affranchie des restrictions de nationalité sous l'influence de cette démocratie absolue qui permettait aux hommes de tous pays de vivre heureux côte à côte. Le particularisme germanique et protestant n'était plus une condition pour son action ultérieure. A son retour vers l'Europe, elle conquit d'abord la plus grande nation catholique de langue romande. Un monde entier lui fut ainsi ouvert. Comme autrefois le despotisme oriental avait donné l'impulsion pour les institutions absolutistes en Europe, de même maintenant la démocratie devenue prédominante du côté de l'ouest commençait à exercer ses effets dans la direction contraire.

Quel attrait avaient pour le Français les nouvelles théories politiques de sa littérature en présence des institutions surannées dont il avait honte et qu'il lui fallait subir ! Combien cette comparaison ne devait-elle pas l'inciter à renverser l'ancien état de choses !

La France avait des formes; mais des formes usées; elle avait des traditions ; mais des traditions détestées. La royauté y était devenue un despotisme permanent; le pouvoir militaire était son soutien. Les privilèges des états avaient disparu depuis deux cents ans. Les institutions provinciales, la constitution étaient des lambeaux sans cohésion ; les assemblées des états n'étaient plus que des réunions séparées par de longs intervalles. La

bourgeoisie, qui économiquement était la partie la plus importante de la société, n'était pas représentée. L'aristocratie possédait plus de la moitié du territoire et ne payait pas les impôts; elle opprimait les populations privées de tous droits. Voilà quel était l'état des choses avant la révolution. Tandis qu'au XVII[e] siècle, presque tous les grands esprits de la France étaient des partisans du catholicisme, ceux du XVIII[e] siècle furent tous ses adversaires. Intolérant et ami du despotisme, le catholicisme était incapable de prendre les rênes du mouvement démocratique et par conséquent la direction en tomba entre les mains des représentants de ces principes larges et élevés qui, de tout temps, avaient contribué au progrès dans le sens humanitaire et avaient aidé à reconquérir les droits imprescriptibles de l'homme. Déjà en 1767, *Mirabeau*, homme d'Etat français, avait rédigé un mémoire pour la fondation d'une société secrète ayant pour but de travailler plus efficacement dans le sens des vrais principes de la franc-maçonnerie. D'après son plan, les loges devaient faire tous leurs efforts pour amener l'abolition du servage et des corvées, pour introduire la liberté de la presse et la tolérance en matière religieuse, pour restreindre autant que possible le despotisme et pour développer l'instruction populaire. Afin de stimuler ses membres, cette association devait s'engager à venir en aide à ceux d'entre eux qui éprouveraient un préjudice par suite de leurs actes. Quoique cette idée n'ait pas, qu'on sache, été réalisée, elle n'en témoigne pas moins des aspirations et des tendances qui étaient dans l'air à cette époque, et qui trouvèrent plus tard leur expression dans les écrits de *Rousseau*. Ces derniers furent les clairons de la glorieuse Révolution, dont les débuts furent salués avec d'autant plus de joie par la majorité des francs-maçons

français et par tous les nobles cœurs de l'Europe, que rien ne faisait encore présager les excès auxquels on en arriva plus tard. On n'avait en vue que ses conséquences éminemment bienfaisantes et un développement normal, empreint de modération, de telle sorte que le maître en chaire de la loge de Rennes pouvait croire qu'avec elle commençait „le règne de la justice et de l'amour.“ Les deux loges de Rennes célébrèrent son avénement par un acte de bienfaisance.

Nous n'avons pas à examiner quelles furent les causes de la révolution; nous nous bornons à mentionner brièvement quelques faits. Elle débuta par cette mémorable séance du 17 juin 1789, dans laquelle, sur la proposition de l'abbé *Sieyes,* le tiers-état résolut de se constituer en assemblée nationale, ce qui fut comme un coup de foudre pour la noblesse et le clergé, et excita en France un enthousiasme général. „Une seule journée a suffi à détruire huit siècles de préjugés. La nation a recouvré ses droits et la raison son pouvoir.“ Tout le reste ne fut que le développement et la conséquence de ce premier acte énergique; ainsi l'apostrophe de Mirabeau au roi quand il parut dans l'assemblée escorté de troupes: „qu'on siégeait ici au nom du peuple et qu'on ne céderait qu'à la force“; ainsi les réunions dans les cafés après la démission de Necker et l'assemblée dans le jardin du Palais-Royal où *Camille Desmoulins* déclara que le moment était venu d'agir et cria aux armes; ainsi encore le refus des troupes de tirer sur le peuple, et enfin la prise de la Bastille, le 14 juillet.

On avait entendu à Versailles les coups de canon de la Bastille; l'entourage du roi se réjouissait de ce que l'indécision des troupes qui n'avaient pas voulu marcher contre le peuple avait cessé; on ne croyait pas que le

peuple fût victorieux, et déjà l'on décrétait la dissolution de l'assemblée nationale pour le 15 juillet. Enfin, dans la nuit, on apprit l'issue du combat. Les états, qui siégeaient sans interruption depuis deux jours — ils s'étaient déclarés en permanence — en furent les premiers informés, et sortirent ainsi de la situation dangereuse dans laquelle ils se trouvaient. On proposa d'envoyer une députation au roi. „Non, — répliqua *Clermont Tonnerre,* — la nuit porte conseil et il est bon que les rois, comme le commun des mortels, s'instruisent par l'expérience.“ Le duc de Liancourt se chargea enfin de prévenir le roi encore pendant la nuit. „C'est une révolte“, dit le roi après un long silence. „Non, Sire, — répondit le duc — C'EST UNE RÉVOLUTION.“

Il en était effectivement ainsi. À la nouvelle de la prise de la Bastille, les sentiments politiques éclatèrent dans les loges françaises.

„Le mouvement de 1789, — dit *A.-G. Jouaust* — commencé avec un caractère purement humanitaire et dans l'espoir d'établir une constante harmonie entre le roi et le peuple, entre la noblesse, le clergé et la bourgeoisie, était une grande œuvre préparée en partie dans les loges ; mais on ne saurait rendre la franc-maçonnerie responsable du terrible renversement de l'ancienne société causé par la résistance aveugle de la royauté, comme aussi par l'égoïsme et la vanité du clergé et de la noblesse.“

On a dit que la révolution anglaise portait dans son sein la liberté de l'Angleterre, et que la révolution française a porté le monde entier dans le sien. Si l'on considère la longue suite de changements politiques qui se sont produits depuis lors, on ne tiendra pas ces paroles pour une hyperbole. Tout autour de nous l'esprit de cette

révolution pénètre les masses populaires de sa force révivifiante. De nombreux pouvoirs despotiques se sont écroulés à son contact; d'autres se tordent dans les douleurs de l'enfantement. Toute forme de gouvernement dans laquelle le peuple n'a pas de participation active, ne saurait être durable. Le réveil des peuples est le miracle de notre siècle. Ni les armées permanentes, ni les lois protectrices, ni les traités des diplomates, ni la vigilance infatigable de despotes obstinés n'ont pu l'empêcher. Les traités ont été déchirés, les armées dispersées; l'esprit de liberté a survécu.

LE PRÉSENT
ET
L'IDÉAL DE L'HUMANITÉ

LE PRÉSENT ET L'IDÉAL DE L'HUMANITÉ

La question de savoir à quelle époque nous vivons est vitale pour tous les francs-maçons. Quiconque ne se borne pas à vivre sans réfléchir, mais prétend avoir conscience de sa mission plus élevée, doit s'en rendre compte même aux époques de développement normal et paisible ; à plus forte raison ceux qui vivent à une époque aussi riche que la nôtre en changements, transformations et complications de toute espèce, c'est-à-dire dans un siècle que de bons connaisseurs en histoire considèrent comme marquant une ÈRE NOUVELLE et que l'on peut comparer à celui où s'accomplit la chute de l'empire romain. La critique de l'état de choses actuel jette de vives lumières sur le présent et un coup d'œil sur ce qui se passe nous montre l'importance de notre tâche. Il ne s'agit de rien moins que d'une réédification de la société sur des bases entièrement nouvelles, plus conformes aux conditions présentes des moyens de communication, de la situation économique et de la production, ainsi que d'une réforme du droit, d'un renouvellement complet du principe de l'existence, notamment du principe de la communauté et des relations réciproques entre l'homme et ses semblables. Si l'ordre franc-maçonnique et ses membres sont les

représentants de l'idée humanitaire, nous ne pouvons pas jouer dans l'histoire du développement actuel le rôle de spectateurs aveugles et passifs ; nous avons le devoir absolu d'agir dans le sens d'une amélioration des conditions humaines et sociales, dans le sens de l'idée humanitaire. Mais pour satisfaire à ce devoir, il nous faut d'abord connaître l'époque où nous vivons et ce qu'elle exige de nous.

Comme membres de la Société maçonnique, auxquels les domaines politiques et sociaux (politique, religion et vie sociale) sont fermés, peut-être avec trop de circonspection et d'étroitesse de cœur, à la discussion théorique, même lorsqu'elle se renferme dans les limites philosophiques des intérêts généraux de l'humanité et plus encore — et à bon droit — à une participation, active nous pourrions difficilement remplir la mission que nous impose une époque qui a des tendances propres et qui vise à des buts précis ; mais nous pouvons la remplir comme citoyens et membres de la société humaine, sans cesser pour cela d'être francs-maçons. Si l'art royal est une puissance déterminante ; si la profession humanitaire de la loge a un champ d'application et d'activité, et si nous puisons dans la loge des sentiments humanitaires, nous serons, comme citoyens, inspirés dans la vie par les idées franc-maçonniques et guidés dans nos actions par des principes franc-maçonniques, c'est-à-dire que l'on reconnaîtra le franc-maçon à ses actes, surtout là où il s'agit du bien-être ou des souffrances de ses semblables ou du bien public, et cela non pas aux signes extérieurs, mais aux manifestations intimes de l'esprit maçonnique à sa conception élevée de la vie, à la justice, à l'amour de liberté, à la fraternité, à son attitude calme et à sa pensée exempte de préjugés. La neutralité de la LOGE à l'égard

de toutes les menées politiques, religieuses et sociales des partis, est imposée et justifiée par l'esprit idéal qui la domine et qui ne vise qu'à la connaissance de ce qu'il y a d'éternel et d'immuable dans la vie de l'humanité, et n'embrasse que ce qui est COMMUN A TOUS LES HOMMES. L'IDÉAL EST AU-DESSUS DES PARTIS. Dans la VIE, au contraire, où il s'agit de réaliser l'idéal malgré le peu de malléabilité du caractère humain et malgré la diversité des intérêts, il n'y a que l'homme blasé ou l'homme sans conscience, qui puisse demeurer indifférent; il faut ici se décider pour le droit contre l'injustice, avoir le sentiment qu'on fait partie d'un tout et s'acquitter, chacun dans sa sphère, de ses devoirs vis-à-vis des autres hommes. C'est à la loge, comme lieu d'édification spirituelle, que conviennent les paroles du poëte „les pensées vivent paisiblement côte à côte“; mais sur le terrain de la lutte, dans la vie publique, s'appliquent celles-ci: „les faits se heurtent violemment dans l'espace.“ Toutefois, quiconque porte en soi un idéal qu'il cherche à réaliser dans la vie, est — comme dit Jean Paul — protégé par là contre le venin et les morsures du temps, comme la femme enceinte l'est contre les maladies contagieuses par l'enfant qu'elle porta dans son sein.

L'homme est un fils du combat, et son histoire est une lutte dure et pénible; car dans l'histoire ne se réalise pas seulement le progrès vers un état de choses plus digne de l'homme; il y règne aussi la perversité qui se manifeste sous forme d'égoïsme et de force d'inertie, et qui cause la ruine de celui qui s'abaisse jusqu'à ne rechercher que son propre avantage. Les masses devenues paresseuses, se laissent opprimer et renoncent aux biens intellectuels pour conserver les biens matériels; tandis qu'il n'y a que l'idée, le sens pour ces biens de l'esprit

qui puisse faire de l'humanité un tout doué de vie. Mais, quelque forte que soit l'action des puissances négatives sur l'élément du bien chez l'homme, elles sont impuissantes à l'extirper et ne peuvent que le paralyser temporairement. Après mille défaites, le principe élevé qui est dans le cœur de l'homme, redresse la tête et finit par conquérir victorieusement ce qui est bien et ce qui est grand.

Le but de ce livre a été de décrire, dans quelques-unes de ses phases principales, cette victoire constante de l'humanité sur le mal, et de montrer que les principes de la franc-maçonnerie ont été la sève vivifiante, la force motrice de ce développement. Ce qui manque à notre siècle, ce ne sont pas les stimulants intellectuels, mais la force morale, la confiance en soi-même et l'assurance puisée dans les enseignements de l'histoire ; ce ne sont pas les connaissances, mais le caractère, l'éducation en vue de l'accomplissement conscient des hautes destinations de l'homme. La caractéristique de notre époque est une lutte, tantôt consciente, tantôt instinctive, pour obtenir un état de choses conforme à la raison au milieu du dédale des institutions politiques et des institutions sociales. Partout et dans toutes les classes de la société, on sent une contradiction profonde entre un état de choses adapté à un passé qui est loin derrière nous et le trait historique de notre époque; ENTRE LA CONCEPTION MODERNE DU MONDE ET LES DOGMES SURANNÉS, entre la libre pensée, le libre arbitre et la tutelle qui leur est imposée, entre la frivolité et la moralité. Cette profonde contradiction, qui est une conséquence, d'une part, de l'ébranlement de la conception chrétienne du monde par la critique historique ; d'autre part, des idées plus avancées en socialisme, en statistique et en économie politique, cette

contradiction, disons-nous, engendre partout un malaise croissant et le désir de lutter pour la réalisation d'un idéal qui n'apparaît pas à l'homme comme une force extérieure, étrangère à lui-même, mais sous sa propre image plus pure et plus noble. Le présent tend vers un état d'émancipation et d'indépendance. Les hommes du XIX[e] siècle ne veulent plus s'incliner devant les autorités qu'ils ont établies eux-mêmes; ils refusent de se prosterner devant les idoles faites de leurs mains; car, d'après les idées qu'ils ont acquises, la crainte et la soumission ne font pas partie du véritable sentiment religieux, et le type de la vraie piété n'est pas pour eux la brebis docile. La religion n'est pas, à leurs yeux, un ensemble de formes extérieures, mais une affaire de sentiment; elle ne consiste pas dans la foi aveugle à des dogmes; mais dans la libre élévation de l'esprit au-dessus de la prosaïque réalité; elle n'exige pas qu'on s'incline humblement devant des autorités humaines, mais elle est dans la libre communion avec le Tout-Puissant et dans le travail au service de l'humanité. C'est pour cela et parce que l'on voit que dans la question morale et religieuse est comprise aussi la question politique et sociale, que le présent s'efforce de retrouver dans la nature humaine les sources fondamentales de la religion ensevelies sous les décombres et d'arriver, par le concours de tous les esprits, à un ensemble de principes religieux basé sur la raison.

De profondes modifications dans les idées religieuses des peuples entraînent toujours après elles d'autres formes dans leur vie historique, car tout l'arrangement de leur existence est intimément lié à ces idées. „La religion de Moïse — dit Jean Huber*) — ne fut pas seulement une

*) *J. Huber*, Die religiöse Frage. Munich, 1875. *Th. Ackermann* (extrait de la „Allgemeine Zeitung").

innovation religieuse; mais elle influa aussi sur l'histoire; elle exigea une législation morale et civile qui fût en harmonie avec elle. Lorsque le bouddhisme l'emporta en majeure partie sur le brahmanisme, il renversa en même temps l'ancien système des castes et fonda un nouvel ordre social. De même, la victoire du christianisme sur le monde païen antique fit prédominer d'autres idées en matière de politique, de droit et de morale. Bien que les hommes d'état de notre siècle n'aient pas l'air de s'en douter, les derniers fondements de la vie politique reposent sur les convictions religieuses des peuples, car c'est là dedans que se renferme toute leur métaphysique, leurs conceptions de Dieu et du monde, leurs idées sur la nature et la mission de l'homme, sur ses droits et ses devoirs.

„Si la société actuelle marche vers une catastrophe — et le sentiment que ses fondements sont ébranlés par des secousses volcaniques prend toujours plus de consistance, — ce serait une sagesse stérile que de vouloir considérer la défectuosité des conditions actuelles comme étant la seule cause d'un tel danger. De tout temps, les hommes ont supporté ce qu'il y a de plus dur et de plus indigne; mais la révolte et le renversement devinrent inévitables quand on commença à comprendre que l'ORDRE DE CHOSES EXISTANT N'ÉTAIT POINT IMPOSÉ PAR DIEU ET QU'IL ÉTAIT CONTRAIRE AU DROIT NATUREL. L'EGLISE, les PRINCES et en dernier lieu le CAPITAL ont régné tour à tour depuis le moyen-âge. Tous trois ont passé, un certain temps, comme étant de droit divin, c'est-à-dire comme des institutions émanant de la volonté divine et par conséquent comme nécessaires et inattaquables. L'abus de leur pouvoir éveilla le doute sur leur légitimité, et ce doute poussa à la recherche. On creusa jusqu'aux

racines de ces institutions et l'on suivit leur développement progressif, et de même que l'arbre dont les racines sont opposées à l'air finit par périr, il semble que ces créations historiques ne puissent plus échapper au même sort. L'abus de l'autorité RELIGIEUSE amena la réformation et celle-ci, après avoir combattu d'abord l'usurpation du clergé qui prétendait être la source et la règle de tout salut, et être revenue aux écrits du nouveau Testament comme seule base véritable, finit par soumettre ces écrits eux-mêmes à une critique dont les premiers résultats semblent plutôt propres à faire mettre en doute que le christianisme soit une révélation divine et un présent de Dieu. A mesure que diminuait le pouvoir de la papauté, celui des PRINCES SÉCULIERS augmentait, et l'on arriva à l'âge de la monarchie absolue. Ces princes ne se prévalaient d'aucun titre humain à l'appui de leurs droits; ils avaient le sentiment d'être institués de droit divin, et par conséquent de n'être responsables de leurs actes que vis-à-vis de Dieu et non envers leurs sujets. De même que l'Eglise fondée sur une révélation surnaturelle n'admettait pas de contradiction au nom de la raison humaine, de même cette souveraineté absolue n'admettait pas de résistance de la part de ses sujets. Louis XIV, l'incarnation du principe de la monarchie absolue, déclarait dans les écrits qu'il rédigeait pour l'instruction du Dauphin, que Dieu qui a donné des rois aux hommes, veut aussi qu'ils soient respectés comme ses représentants, et se réservait à lui seul le droit d'examiner leurs actions. Quant à celui qui est né sujet du roi, il n'a rien d'autre à faire qu'à obéir. Les rois n'ont qu'à se laisser guider par leur bon sens; car Dieu qui les a créés leur donnera aussi les inspirations nécessaires. Il y a évidemment des occasions dans lesquelles les rois, en leur qualité de

représentants de Dieu, semblent avoir reçu de lui le don de prévoir les événements et une part de son autorité."

„Lorsque la révolution anglaise eut porté le premier coup a cette royauté moderne, *Milton* et *Locke* entreprirent de rechercher les origines de l'Etat; ils déclarèrent que la monarchie était une institution dérivant de la volonté populaire et proclamèrent la souveraineté du peuple. *Rousseau,* dans le „Contrat social", vulgarisa en France ces idées nouvelles."

„. . . . La révolution française renversa le fier édifice de la monarchie et, du même coup, l'ancienne société encore toute empreinte du cachet de la féodalité. Elle la remplaça par la société civile moderne avec la LIBERTÉ politique pour tous, l'ÉGALITÉ devant la loi et le libre développement économique. Mais le troisième principe qu'elle avait inscrit sur son drapeau, la FRATERNITÉ, demeura, même dans le nouvel état de choses, une chimère. Le pouvoir absolu de l'Eglise et de la monarchie dans l'Etat était brisé, il est vrai; mais dans l'Etat même surgit un nouveau despote, le CAPITAL, et alors commença la domination des classes riches sur les classes pauvres. Avant de se produire sur le continent, et antérieurement à la révolution de 1789, ce phénomène s'était montré de la manière la plus tranchante en Angleterre, pays dont le développement politique et social avait devancé celui du reste de l'Europe. La richesse n'assurait pas seulement une position sociale plus influente et plus heureuse, mais aussi, comme par exemple sous la monarchie bourgeoise en France, elle ouvrait l'accès aux sphères politiques, puisque un sens élevé déterminait la participation au droit d'élire les députés. La propriété se donne, comme autrefois l'autorité ecclésiastique et l'autorité princière, pour inviolable et les masses acceptèrent cette inviolabilité

comme un dogme qu'on ne saurait mettre en doute. Mais les abus dont se rendit coupable le capital qui, non moins que les autres pouvoirs historiques, foula aux pieds les droits naturels de l'homme, fit naître des doutes sur sa légitimité, et nous voyons, dès la naissance de la nouvelle société, s'éveiller des tendances communistes et socialistes qui, débutant par des utopies, constituent déjà maintenant un immense danger pour l'ordre établi, basé principalement sur la propriété. Comme autrefois la légitimité de l'Eglise et celle de la monarchie ont été condamnées dans leurs origines et dans leur développement, le même phénomène se reproduit aujourd'hui pour le capital. *Karl Marx,* le fondateur et le chef du grand parti international des ouvriers, cherche dans ses ouvrages à démontrer logiquement, historiquement et en s'appuyant sur les données statistiques, l'injustice et la corruption qui ont présidé à la formation du capital privé."

A côté de la transformation de l'esprit public et de la vie économique, il se produit encore sous nos yeux une puissante RÉACTION dans l'Eglise et dans l'Etat. La papauté entre, avec plus d'assurance que jamais, en lutte ouverte avec le pouvoir séculier; elle demande l'abandon de tout principe libéral, condamne l'autonomie de l'Etat et de la raison, et déclare la civilisation moderne comme athée.

En présence de la confusion qui règne dans le domaine de la vie intellectuelle et de la ruine qui menace la vie économique, on entend de toutes parts recommander la révivification de l'esprit religieux qui seul peut sauver la société au milieu de cette détresse. Cela est bien; mais seulement c'est une erreur de confondre, dans cette recommandation, le christianisme et la religion; car si le christianisme, tel qu'on l'entend d'ordinaire, pouvait

résoudre la tâche qu'on lui impose, la détresse dont on se plaint n'aurait jamais pu naître. Cependant le christianisme contient évidemment un fond de véritable religion, et il pourrait peut-être redevenir une force salutaire et sanctifiante si l'on parvenait à le dégager des éléments étrangers qui l'enveloppent.

Mais comme ces éléments, que la science reconnaît être contraires à la vérité, sont cause de l'éloignement que les masses éprouvent à l'égard de l'Eglise, et du risque que court la religion d'être engloutie avec le christianisme, il importe de les en dégager et de faire, de la RELIGION, UNE PUISSANCE INÉBRANLABLE qui plane au-dessus de toutes les luttes d'opinion.*)

Le côté faible du christianisme et, en général, de toutes les religions existantes, est la croyance que Dieu est une puissance PHYSIQUE. Cette idée met nécessairement le christianisme en conflit avec la science et avec un sentiment moral éclairé. Les conceptions de la nature et de Dieu sont tellement incompatibles l'une avec l'autre, qu'elles ne peuvent exister côte à côte. La conception de la nature ne se maintient pure qu'autant qu'on en exclut toute influence extérieure sur la nature même. Et, d'autre part, la conception de Dieu ne se maintient pure qu'autant qu'on exclut toute participation de Dieu sur la nature. La première de ces vérités est généralement reconnue et n'a plus besoin d'être démontrée; mais bien la seconde.

Il est étrange que les théologiens modernes — loin de convenir de l'incompatibilité qui existe entre l'idée de la nature et celle de Dieu — s'efforcent de mettre Dieu et la nature en relation aussi intime que possible, et

---

*) Voir les écrits du philosophe *A. Spir.*

aillent même jusqu'à les identifier l'un avec l'autre, sans songer que plus Dieu est confondu avec la nature, plus il perd de son caractère divin. C'est tout à fait dans ce sens que se prononce M. le surintendant D[r] Schwarz, de Gotha*), lorsqu'il dit:

„D'après l'idée MODERNE qu'on se fait du monde, Dieu n'est plus un DIEU DES MIRACLES qui règne au-delà et en dehors du monde physique et de ses lois, et qui agit sur ce monde et suspend ou modifie les lois auxquelles il est soumis. Le monde, de son côté, n'est pas un corps sans lois et sans liaison, pénétré de la Toute-Puissance de Dieu. LES LOIS DE LA NATURE NE SONT, AU CONTRAIRE, PAS AUTRE CHOSE QUE LES LOIS ÉTERNELLES ET IMMUABLES DE DIEU LUI-MÊME, et ce Dieu est un Dieu qui se complait dans l'ordre, non dans le désordre, un Dieu qui crée, maintient et dirige chaque chose suivant l'ordre et l'harmonie qu'il a établis dans tout l'univers. Cette manière de concevoir le monde est la nôtre à tous; elle est l'air que nous respirons, la pensée qui nous anime; tous les artifices, les chicanes et les illusions de la théologie n'y peuvent rien changer."

Il est juste, à la vérité, de ne pas croire à un Dieu des miracles; mais la conception du monde, telle que la présente ce passage, si elle était acceptée d'une manière conséquente, ne se distinguerait pas, en théorie, de l'athéisme. Car si Dieu est immanent dans la nature et si les lois de la nature sont les lois de Dieu, nos rapports avec Dieu ne peuvent pas avoir d'autre caractère que nos rapports avec la nature, et ainsi la religion serait supprimée en principe. Or, L'ADORATION DE LA NATURE

---

*) Voir *Protestantische Kirchenzeitung*, 1877, No 44; ainsi que *Manchot.* Das Christenthum und die moderue Weltanschauung (Bremen, 1882).

NE SAURAIT PLUS ÊTRE LA RELIGION DES ESPRITS ÉCLAIRÉS.

Identifier Dieu et la nature ou, ce qui logiquement revient au même, voir l'essence de la religion et du christianisme dans le sentiment de dépendance vis-à-vis d'une force qui nous est supérieure, tel est l'héritage que Schleiermacher a légué à la théologie protestante moderne et il ne peut pas y avoir de plus grande aberration d'esprit que celle-là de la part d'un profond penseur. On connaît la remarque très judicieuse de Hegel au sujet de la théologie de Schleiermacher, que si l'essence du christianisme consiste dans le sentiment de dépendance, le chien est le meilleur type du chrétien. Il n'y a, en effet, rien à objecter à cela. Nous sommes assurément dépendants de la nature : MAIS LA RELIGION EST PRÉCISÉMENT LA POUR NOUS AFFRANCHIR, DANS NOS CŒURS, DE CETTE DÉPENDANCE DE LA NATURE, de même que la science nous enseigne à dompter matériellement la nature. On ne saurait par conséquent davantage méconnaître l'essence de la religion qu'en la voyant dans le sentiment de dépendance vis-à-vis de la nature ou, ce qui revient au même, d'un Dieu qui serait identique avec la nature.

On ne comprend pas que les théologiens chrétiens éclairés aient pu arriver à une telle manière de voir, tandis qu'il est généralement admis que le caractère propre et la grande supériorité des doctrines de Jésus consistent précisément en ce qu'il a représenté Dieu moins comme un maître que comme un père, et les rapports de l'homme avec Dieu non pas par conséquent comme ceux d'une servitude ou d'une dépendance, mais comme ceux d'une parenté et d'une libre attraction.

L'idée fondamentale de Dieu est, à la vérité, celle d'un idéal de perfection. Un être peut posséder les

attributs les plus remarquables, tels que la toute-puissance, la présence en tous lieux, la toute-science et autres analogues ; s'il n'est pas en même temps l'idéal de la perfection morale, il ne saurait être Dieu dans le vrai sens du mot et ne saurait être l'objet d'une véritable religion. Or, rien n'est plus incompatible avec un tel idéal que l'ordre et l'essence de la nature ; c'est là une opinion que la nouvelle tendance pessimiste de la philosophie impose à la conscience générale, au détriment de la religion. John Stuart Mill, dans son écrit „sur la nature“ a démontré clairement qu'on ne peut tirer de l'ordre et des lois de la nature aucun idéal de perfection morale et aucune règle pour notre conduite morale ; qu'au contraire, toute amélioration et tout perfectionnement de l'homme doivent être conquis par une lutte contre la nature. C'est pourquoi J. Stuart Mill niait la toute-puissance de Dieu. Car, disait-il, „il n'est pas possible que quelqu'un qui a appris à réfléchir et dont l'esprit n'a pas été obscurci par la sophistique, puisse, sans scrupules, attribuer la perfection absolue à l'auteur et à l'ordonnateur d'une création aussi grossière et soumise à une marche aussi capricieuse que le sont notre planète et le sort de ses habitants. L'adoration d'un tel être ne pourrait pas partir du fond du cœur, si le cœur n'avait pas été auparavant profondément dénaturé.“

L'ordre et l'essence de la nature sont tels que l'homme est nécessairement conduit par eux à l'illusion et à l'erreur. Cela est tellement vrai, que l'on peut dire que l'histoire des aberrations humaines, et l'on sait quelles affreuses misères ces aberrations ont attirées sur le genre humain. Il a fallu, pendant des siècles, les plus grands efforts pour arracher les hommes à l'illusion, au préjugé et à la superstition, et combien ne reste-t-il pas à faire

encore! Le genre humain est encore, selon l'expression de Faust — plongé dans „l'océan de l'erreur". Dans tous les domaines, les savants eux-mêmes sont loin d'être d'accord sur les questions les plus vitales et les plus importantes; à plus forte raison les masses. Plus on examine la chose, plus on arrive à se convaincre que cela est inévitable. Car un examen approfondi montre que l'expérience, tant intime que matérielle des hommes est, de sa nature même, influencée par l'apparence et par l'illusion des sens, et que sans une apparence naturelle ni l'individualité de l'homme ni la coexistence de nombreux individus dans un monde commun ne seraient possibles.

Celui qui possède une foi aveugle se console en pensant que les décrets de Dieu sont merveilleux et insondables, que ses voies diffèrent des nôtres et qu'elles échappent à notre jugement. „Mais si c'est là l'opinion des croyants, — dit J. Stuart Mill — l'adoration de Dieu cesse d'être un culte rendu à la perfection purement morale; ce n'est plus que l'acte de se prosterner devant l'image gigantesque de quelque chose que nous ne devrions pas adorer. C'est un culte rendu à la force brutale."

Où trouver le mot de cette énigme et une issue dans ce chaos?

M. le professeur Lipsius, dans la „Protestantische Kirchenzeitung" (1877, nº 15), a émis l'opinion que l'idée de Dieu est nécessairement contradictoire et qu'on chercherait en vain à écarter cette contradiction. Il a raison si, par la notion de Dieu, l'on comprend deux choses entièrement différentes et incompatibles l'une avec l'autre, savoir: une force PHYSIQUE et un idéal MORAL, tout à la fois le principe du monde et son plus grand adversaire. Mais Dieu n'est que le principe du

bien seul, et non celui du mal, comme Platon l'avait déjà reconnu. Que cet idéal ne soit rien de chimérique, mais bien quelque chose de très réel, cela est démontré par chaque acte désintéressé fait, en tout temps, en vue de remplir fidèlement un devoir malgré tous les obstacles qui s'y opposent, par la persévérance à soutenir des principes élevés, par chaque acte héroïque d'abnégation ou — comme dit Lessing — par une bonne conduite par le seul amour de ce qui est bien. Dieu, comme puissance purement morale, n'est pas une réalité suffisante seulement pour ceux qui envisagent la réalité ordinaire comme particulièrement matérielle et vulgaire, tandis que dans celle-ci il n'y a de constant que les lois d'après lesquelles se précèdent ou se suivent les divers phénomènes. C'est précisément dans l'opinion commune d'après laquelle ce qui échappe à toute loi doit contenir la raison évidente de la réalité que l'on trouve l'origine de toute confusion; Dieu et le monde sont l'un vis-à-vis de l'autre dans le même rapport que la règle et l'exception.

Le préjugé selon lequel Dieu, qui échappe à toute loi, doit être une substance ou une puissance naturelle, gâte la religion en y mêlant la physique, et elle gâte la physique en y faisant intervenir la religion ou plutôt la théologie. Celle-ci ne permet ni à une pure conception de la nature, ni à une pure conception de l'idée de Dieu de se faire jour. Mais dès qu'on se dépouille de ce préjugé et que l'on voit en Dieu uniquement l'idéal, la nature normale et l'unité de toutes choses, toutes les contradictions qui de tout temps ont troublé la conscience des hommes, l'ont agitée ou égarée, disparaissent comme par enchantement. L'idéal ne fournit pas une explication pour les phénomènes de la nature et ne saurait par conséquent pas trouver place dans la science; mais cette

dernière néanmoins ne le contredit pas. La religion et les sciences naturelles ont des domaines entièrement différents et elles n'ont rien à démêler ensemble. Comme nature normale et unité de toutes choses, il y a Dieu, l'idéal, le seul point fixe dans la réalité; le seul être véritablement existant, mais dont l'existence ne dépend d'aucune condition et se passe de toute explication comme de toute justification.

Ce n'est qu'en écartant les préjugés vulgaires qui font de Dieu une puissance physique, que la religion pourra reposer sur une base inébranlable où il n'y aura pas à craindre de contradiction et où il ne faudra d'autre témoignage que celui de la voix qui est en nous.

Après ces explications, nous pouvons esquisser en peu de mots l'essence de la vraie religion sur la base de la conception moderne de l'univers.

Comme l'homme ne parvient jamais à la vérité absolue par des formules dogmatiques, Lessing attachait une importance capitale à un amour de la vérité sans cesse vivace, à la POURSUITE SINCÈRE DE LA VÉRITÉ, qui est la base de tout sentiment moral. De même que les réformateurs laissaient chacun libre d'interprêter la Bible à sa manière, de même aussi il faut laisser chacun libre d'expliquer la nature à sa guise, c'est-à-dire que la liberté de science, de conscience et de confession doit faire partie de la religion de l'avenir. Les hommes ne s'accorderont jamais dans les résultats de leurs conceptions, pas plus que tous les arbres ne se couvriront jamais d'une même écorce; par conséquent laissons là les accusations réciproques d'hérésie; ne cherchons pas à imposer de force nos opinions, mais usons de support et de tolérance.

La seule chose qui puisse unir et lier les hommes dans un sentiment religieux, c'est la loi de ce qui est éternellement vrai, beau et bien; l'idéal qui pousse chacun à devenir meilleur et plus parfait. Dans cette voie d'amélioration et de purification constante selon la loi fondamentale de la vie, l'homme religieux doit s'efforcer de remplir le but de l'existence, qui est le bien-être et le bonheur de tous. De même que les membres du corps et ses organes ont chacun leur rôle à remplir et se complètent réciproquement de manière à former un organisme, de même aussi les hommes, dans leurs actes, dans l'accomplissement de ce qui est juste et bien, doivent agir harmoniquement, s'entr'aider, s'appuyer, se compléter, sans contrainte et sans murmure, mais de leur plein gré et avec une parfaite loyauté. La vraie religion ne consiste donc pas dans des dogmes et des professions de foi qui garantissent la liberté de chacun, mais dans des sentiments et dans des actes, dans des œuvres utiles à la société, dans une activité morale réglée d'après le principe de la solidarité: un pour tous, tous pour un. Ce n'est point seulement en soi, mais encore au dehors, que l'homme religieux doit chercher à réaliser le but et la loi de l'ensemble, de concert avec ses semblables, car c'est ce qui lui profite le plus à lui-même et ce qui répond le mieux à sa nature élevée. C'est pour cela qu'il choisit son cercle d'action en raison des forces qu'il peut mettre à son propre service et à celui des autres, qu'il fonde sa liberté sur celle de son entourage, et qu'il mesure sa propriété et sa part de richesses d'après les services qu'il rend toujours de telle manière que son propre avantage tourne aussi à l'avantage de ses semblables. Conformément à la loi de l'ensemble, les membres de la société se classeront d'après leurs aptitudes, leur savoir,

leurs préférences et le développement de leurs facultés, et se grouperont en corporations organiques, qui s'entr'-aideront et se compléteront réciproquement, et qui seront superordonnées, coordonnées ou subordonnées comme les divers organes du corps humain ou les différentes parties de l'univers et selon les lois de la raison, ayant comme couronnement de l'édifice le règne de la religion et de la morale, dans lequel viendront se fondre, à la satisfaction de tous, les richesses idéales de l'art, de la science et de la vie. Les communautés y exerceront leur religion et leur culte suivant leurs idées et selon les besoins de leur cœur, sans haine les unes pour les autres, sans discordes à cause de leur divergence d'opinions et sans pouvoir hiérarchique despotique, car les pasteurs de ce troupeau ne seront plus les prêtres, mais les ministres de la lumière et de la liberté.

Sous l'influence bienfaisante de la vraie religion, l'abus du pouvoir ne sera plus possible, car tout l'organisme social sera établi, dans tous ses éléments, en vue du BIEN-ÊTRE DE TOUS, fondé sur l'ordre et la liberté, et non plus basé sur l'ÉGOÏSME, sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Alors, ce ne sera plus la MATIÈRE, telle que le capital, la terre; mais bien le TRAVAIL accompli par l'homme, qui aura de la valeur, toujours en raison des aptitudes de l'ouvrier et des services qu'il rendra à la société. Le domaine intellectuel sera accessible à tous, afin qu'ils puissent mieux et plus librement reconnaître leur destination et toujours plus aisément dompter la nature, et avec le développement intellectuel marchera de pair la sanctification de la vie.

Le principe d'AMOUR qui est la base du christianisme comme à celle de la franc-maçonnerie doit par conséquent

être raffermi et porté à l'état de force sociale, si l'on veut que les conditions s'améliorent; car l'amour guérit et soulage les maux et répand en abondance sur chacun les bénédictions et le bien-être, tandis que l'égoïsme et l'intérêt détruisent, divisent et engendrent une foule de maux communs dont chacun souffre. Ces souffrances et ces maux, joints à la tendance de notre époque, amèneront inévitablement une crise. De toutes parts, les nuages s'accumulent et de tous côtés se manifestent les précurseurs de l'orage. La plus dure épreuve pour la société est l'écroulement des idées religieuses, et d'après l'histoire de Rome et de la Grèce, nous pouvons mesurer la grandeur du danger. Quoi qu'il en soit, il n'est donné à aucune religion de durer éternellement; toutes doivent se modifier nécessairement à mesure que progresse le développement intellectuel de l'homme.

La population totale de l'Europe se compose d'environ 301 millions d'individus, sur lesquels on compte 185 millions de catholiques romains, 33 millions de catholiques grecs, tandis que les 71 millions de protestants sont divisés en d'innombrables sectes. L'église catholique est ainsi celle qui a le champ le plus étendu et elle est, en outre, la mieux organisée parmi toutes les sociétés modernes. Elle a bien plutôt un caractère politique qu'un caractère religieux. Son principe est que toute la puissance réside dans le clergé et que les laïques ne sont là que pour obéir. Les formes républicaines de l'église chrétienne primitive ont fait place à une centralisation absolue, ayant à sa tête un vicaire de Dieu. Cette église prétend que le pouvoir spirituel qui lui est confié implique aussi le pouvoir temporel, qu'elle a le droit d'user du gouvernement pour arriver à ses fins, et, même dans les pays protestants, elle n'est pas un gouvernement coordonné,

mais une puissance souveraine; car le protestantisme, qui n'est qu'une rébellion, n'a pas le droit d'exister.*)

Eu égard à l'immense majorité de ses membres et aux prétentions de son autorité, il faut suivre attentivement sa marche, d'autant plus qu'elle est dirigée avec une haute intelligence et une grande habileté. Obéissant aux ordres d'un seul, l'église romaine est une puissance compacte bien supérieure en force au protestantisme.

La crise qui s'approche a été prévue par la papauté et dans les décrets du concile du Vatican l'attitude à prendre a déjà été arrêtée, avant tout dans la déclaration du dogme de l'infaillibilité et dans la définition du rapport entre la religion et la science. La guerre franco-allemande a été saluée avec joie de ce côté, dans l'espoir d'un triomphe de la France. Cette espérance ne s'étant pas réalisée, on a poussé les doctrines du moyen-âge jusqu'à l'extrême sans égard aux conséquences, et l'on a lancé l'anathème à toute la civilisation moderne. Anathème à qui dira qu'il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer la religion qu'il croit vraie. Anathème à qui dira que la volonté du peuple est souveraine. Anathème à qui dira que les parents ont le droit d'élever leurs enfants en dehors de la foi catholique. Anathème à qui dira que l'autorité de l'église doit se soumettre au pouvoir civil.

De pair avec la centralisation du pouvoir papal marche la tendance à exercer un contrôle sur les esprits et à amener une restauration de ce qui existait au moyen-âge, en opposition avec la science moderne. Le syllabus repousse tout panthéisme, tout naturalisme, tout rationalisme, tout libre examen et tout libre usage de la raison.

*) Voir *J. W. Draper.* Conflict between Religion and Science. 1875, page 327.

Les prétentions de la papauté sont incompatibles avec l'esprit du siècle; le christianisme romain et la science sont diamétralement opposés; il n'y a entre eux pas de conciliation possible, pas de terme moyen; il n'y a que la lutte jusqu'à ce que l'un écrase l'autre. L'esprit du siècle ne tolère plus que la raison humaine s'incline devant les jugements des hommes grossiers et peu éclairés des temps passés; il ne fait aucun cas de la foi aveugle; il distingue rigoureusement entre les faits et les fictions; les traditions et les légendes ne sont plus pour lui des réalités seulement parce qu'elles sont anciennes, et la longue existence de l'Eglise n'est pas un signe de protection divine, mais simplement une conséquence d'une adaptation habile de sa politique aux conditions du moment.

Quelle que soit l'issue de la crise au devant de laquelle l'Eglise marche irrémédiablement, nous pouvons être certains que la désertion silencieuse qui se produit dans les rangs des croyants et qui caractérise si défavorablement la génération actuelle, fera sentir tôt ou tard ses effets aussi dans la politique. Il arrivera le moment où les hommes devront choisir entre la foi aveugle et la science en progrès, entre la foi avec ses consolations surannées et la science qui répand chaque jour ses bienfaits matériels sur le sentier de la vie, qui améliore le sort des hommes et qui tend à unir toujours davantage les nations.

La civilisation moderne ne se laissera pas arrêter dans sa marche et elle ne reviendra plus aux temps à demi-barbares de l'ignorance et de la superstition; elle ne se soumet plus aux jugements d'un pouvoir soi-disant d'origine divine, qu'il ne peut pas prouver, d'une puissance mystérieuse qui se met au-dessus de la

raison et du bon sens, et qui exprime hautement sa haine pour la libre pensée et les institutions civiles. LA RAISON VAINCRA LA FOI; LES FAITS L'EMPORTERONT SUR LES MOTS; LA LIBRE PENSÉE ET LA SCIENCE FERONT TAIRE LES PRÉTENTIONS DE L'EGLISE.

L'amour sérieux de la vérité sincèrement décidé à ne ménager aucun préjugé, fier de pouvoir appuyer toutes ses conclusions sur la raison et sur la conscience, et résolu à repousser toute influence extérieure étrangère, ne se rencontre que chez un nombre relativement faible de personnes; il est encore loin d'animer toutes celles qui se vantent d'être exemptes de préjugés. Cependant nous nous rapprochons de ce terme. On tend toujours moins à juger les hommes d'après leurs opinions religieuses et l'on est toujours plus généralement disposé à considérer comme sans valeur tout dogme qui n'est pas l'expression d'une vérité morale. Les progrès de la critique favorisent l'essor d'une nouvelle manière d'envisager les choses, devant laquelle s'effacent les anciennes professions de foi. Le culte idolâtre des dogmes s'en va et un christianisme idéal, libre de tout esprit de secte et d'intolérance, cherche à se frayer la voie, un christianisme qui resplendit de lumière morale, qui pénètre et féconde toutes choses, qui avec l'aide d'un amour passionné du prochain descend jusque dans les bas-fonds obscurs de la misère et du vice, et répand à flots la charité bienfaisante dans toutes les parties du monde, qui resserre l'humanité entière dans un cercle de compassion efficace, renverse ou abaisse les barrières encore existentes entre les classes et entre les peuples, circonscrit les guerres ou du moins leur enlève leur caractère brutal, et qui proclame partout dans leurs traits essentiels les principes d'égalité et de fraternité entre tous les hommes. Cet

esprit d'un christianisme épuré, identique avec celui de la franc-maçonnerie, n'a jamais été plus vivace depuis le temps des apôtres, et la chute du système dogmatique et de l'influence cléricale a été la mesure, si ce n'est la cause de ses progrès. La science et la franc-maçonnerie ont agi l'une et l'autre, et leur influence sur la civilisation moderne a été tout à la fois intellectuelle, morale et économique.

Intellectuellement, elles ont renversé l'autorité de la tradition. Elles ont repoussé les jugements de tout maître, lorsqu'ils n'étaient pas appuyés de preuves. Elles ont exclu des questions de physique toute intervention surnaturelle ou miraculeuse; elles ont demandé des preuves logiques irréfutables, le témoignage de l'expérience et de l'expérimentation. On en a appelé à la nature elle-même et non plus à l'autorité de tiers. L'Eglise, il est vrai, en est restée à la tradition, aux mystères, à la foi aveugle et s'en est consolée en se disant qu'il y a des choses „qui sont au-dessus de notre entendement“. Les mathématiques, qui étaient un instrument de recherches scientifiques, sont devenues aussi, à notre époque, une base de raisonnement scientifique. A certains égards, elles ont ramené les opérations de l'esprit à un procédé mécanique; car leurs symboles et leurs formules tiennent lieu de travail de l'esprit. La garantie intellectuelle qu'elles offrent s'est étendue aussi à d'autres domaines de la pensée et a produit une révolution intellectuelle. Elles n'ont pas servi seulement à démontrer l'exactitude de certaines théories, mais aussi à prédire certains événements non encore observés, contrairement aux prophéties de l'Eglise.

L'étude scientifique de la nature, non seulement ennoblit l'esprit de l'homme, mais elle contribue aussi à améliorer sa condition matérielle, car elle l'amène à utiliser

les résultats et les faits acquis pour asservir la nature. Aussitôt qu'on eut scruté les principes, on s'occupa de les appliquer, d'en tirer un parti pratique, et l'on amena ainsi une transformation complète dans la vie sociale. Les guerres en vue de se procurer des esclaves pour les travaux pénibles cessèrent dès qu'on s'aperçut que ces travaux pouvaient être exécutés par des machines; bien plus, des nations à serfs ou esclaves, comme la Russie et l'Amérique, reconnurent que certaines considérations d'humanité se conciliaient parfaitement avec leurs propres intérêts; elles émancipèrent leurs serfs et affranchirent leurs esclaves. Nous vivons à une époque dont le trait caractéristique est la substitution du travail des machines à celui de l'homme et des bêtes de somme. On connaissait depuis longtemps l'électricité; mais cette notion resta isolée jusqu'au moment où le progrès des sciences naturelles amena à reconnaître que les hommes avaient là un moyen de correspondre à de grandes distances et même à travers les mers. Le télégraphe est un lien entre les hommes; mais aussi un surcroît de force pour les Etats. La vapeur devint aussi un instrument de civilisation, car en accomplissant le travail de plusieurs millions d'hommes, elle leur permit de poursuivre des buts plus élevés. Elle a imprimé un cachet nouveau à toute l'industrie. La locomotive a étendu indéfiniment le champ d'activité de l'homme. Il faudrait des volumes, et non des pages, pour citer toutes les améliorations dont nous jouissons aujourd'hui dans la vie domestique et dans la vie sociale, d'autant plus que ces améliorations ne portent pas seulement sur l'utile, mais aussi sur le confort, et qu'une invention ou une découverte en appellent d'autres, rétrécissant ainsi de plus en plus le domaine du surnaturel et remplaçant les miracles de la superstition par les

prodiges de la vérité. Le télescope a permis aux regards de pénétrer jusque dans les espaces illimités de l'univers, dans l'immensité et dans l'incommensurable; tandis que le microscope nous révèle le monde des infiniment petits, nous fait voir l'atome. L'économie politique est un remède sûr contre les maux engendrés par l'égoïsme national et par les guerres. Elle enseigne d'abord la fausseté de l'opinion qui voulait qu'un peuple commerçant ne pût s'enrichir que par la ruine de son voisin. Elle enseigne aussi que tout peuple a un intérêt direct à la prospérité des pays avec lesquels il entretient des relations commerciales, de même qu'un marchand a intérêt à ce que ses clients soient dans l'aisance. Elle montre enfin que les divers marchés du monde sont si intimément liés entr'eux, qu'une perturbation ne peut pas survenir sur l'un sans qu'on s'en ressente immédiatement sur les autres, et que, dans l'état actuel de l'Europe, les relations commerciales sont si nombreuses et les intérêts des peuples si étroitement unis, qu'une guerre est d'ordinaire un mal, même pour le vainqueur. Chaque progrès nouveau a contribué à mettre en lumière ces vérités de l'économie politique et, à mesure qu'elle se répandront davantage, l'aversion pour la guerre s'accroîtra. Plus un peuple avance dans la voie du développement commercial et industriel, plus son propre intérêt le dispose pour la paix et, par ce fait, la guerre a toujours moins de partisans.

Le sentiment des intérêts communs unit les diverses classes de la société et la conviction que chaque peuple doit porter son activité sur le genre de production qui lui a été tracé par la nature, opère une division du travail qui rend tous les peuples dépendants les uns des autres. Les occupations et préoccupations industrielles ont pour effet de réprimer les passions, de mettre un

frein aux velléités belliqueuses, d'inspirer le respect de la loi, des égards pour les intérêts d'autrui, et de donner au caractère plus de maturité et de persévérance. La probité, l'honnêteté, prennent une valeur nouvelle, et la prodigalité devient un danger.

L'esprit d'abnégation, qui se manifestait autrefois dans les croisades, dans la vie des monastères, existe encore à l'heure qu'il est; mais il faut le chercher sur un autre terrain — dans un amour illimité du prochain, qui résulte des sympathies communes à toutes les religions, et plus particulièrement dans les sphères de la politique.

LA LIBERTÉ, ET NON LA THÉOLOGIE, EST L'OBJET DES ASPIRATIONS, DE L'ENTHOUSIASME DU XIX[e] SIÈCLE! L'amour du prochain est, à notre époque — dit *Lecky* — la seule chose qui remplace l'ascétisme du moyen-âge et les discussions des XVI[e] et XVII[e] siècles. Le côté sentimental de l'idée humanitaire, produit de la franc-maçonnerie, n'a jamais été aussi développé que de nos jours. La MORALITÉ est maintenant reconnue comme une loi naturelle et comme une loi de conservation de l'humanité, et NOTRE BIEN LE PLUS PRÉCIEUX EST LE BIEN, car il profite non-seulement à chaque individu ou à un petit nombre; mais à tous.*) Il nous enseigne à trouver dans l'unité de pensée du genre humain tout ce qui est juste et vrai, et à le semer dans l'individu, dans la société, pour en recevoir tous les vrais biens, car c'est à la société que l'homme les doit. Le langage de l'humanité relativement à l'inégalité de force des hommes est protection, aide, éducation du faible par le fort. La société régénérée ne connaît que l'éducation, la tutelle pendant la minorité du frère plus jeune avec sa part inaliénable

*) *Dulk. Alb.* Stimme der Menschheit. II, page 257.

d'héritage des droits de l'homme; aide et réciprocité des membres dans la mesure de leurs moyens, mais pas de domination hostile des uns sur les autres. Désormais, l'individu ne doit pas être abandonné à ses propres forces; mais avoir une existence assurée sous l'égide de la société. Il grandit, vit et agit sous la protection du droit réciproque, qui rend tous les hommes égaux et qui les unit tous en un seul corps. Il ne peut plus dorénavant être repoussé, se développer d'une manière anormale et devenir ainsi un fléau pour la société; il a les droits de tous, qui sont gravés dans le cœur de chacun. La dignité humaine est la lettre de noblesse de chaque naissance. Les forces qui s'usaient autrefois dans une lutte stérile, deviennent disponibles et commencent à travailler harmoniquement ensemble à une œuvre mutuelle et utile à l'ensemble.

Les jalons qui marquent la route du présent sont les idées d'humanité, les principes de la franc-maçonnerie, qui ne connaissent ni privilège, ni droit d'exploitation de la part de quelques classes; mais uniquement une concentration d'efforts pour généraliser les biens intellectuels, moraux et économiques, en vue de la justice, de l'éducation et du bien-être pour tous.

Le présent a pour BUT la paix, la bonne harmonie, le bonheur, comme le passé avait la LUTTE pour tâche. Il a le droit et le devoir de combattre opiniâtrement ceux qui renient obstinément la vérité et qui, sous une forme ou l'autre, cherchent à prolonger l'esclavage de l'homme. Mais ce combat doit être moral, sacré, puisant sa force dans la loi et dans la certitude du triomphe; ce doit être le combat de l'humanité parvenue à sa majorité et à son émancipation par son empire sur elle-même et par son propre perfectionnement.

Les principes franc-maçonniques de justice, de solidarité, de liberté, d'égalité et de fraternité, de moralité, d'éducation de soi-même et d'internationalité tout en conservant l'amour de la patrie; les devoirs franc-maçonniques de droiture, de tolérance, de recherche de la vérité, d'amour du prochain et d'avancement du bien-être de ses semblables et de l'harmonie sociale au point de vue de l'idée de l'humanité comme constituant un tout, fournissent la règle, la direction, le canevas et le but pour toute action civilisatrice, comme pour toute activité essentiellement maçonnique, en particulier. Celui qui comprend bien l'art maçonnique, sait aussi dans quel but le marteau, la truelle, le fil à plomb, le compas, l'équerre et le niveau lui ont été confiés; il sait que son art sublime n'a pas trait seulement à l'individu, mais se rapporte au tout; qu'il ne doit pas s'exercer partialement à l'intérieur, mais aussi au dehors; que l'alliance est là, non pour l'organisation apparente des loges, mais pour l'humanité, et que les principes et les devoirs n'ont pas en vue un simple jeu, mais une œuvre sérieuse.

L'homme est destiné — a dit *K. Chr. Krause* — à développer le corps et l'esprit comme ne formant qu'un tout et, par un jeu harmonique des facultés physiques et intellectuelles, à produire des actes qui leur sont communs. C'est le rôle le plus digne de l'individu d'avoir une vie à soi, tout en faisant librement partie de l'humanité. L'homme et l'humanité ne peuvent atteindre leur destination par des progrès uniformes et constants, que lorsqu'ils agissent de concert en se secondant mutuellement. L'idée d'humanité tend maintenant à établir sa suprématie.

Le fait que l'esprit reconnaît la loi suprême de la raison, c'est-à-dire du libre développement d'après des

idées éternelles comme forme générale de son existence et que, de propos délibéré, il moule toute chose, conformément à son propre idéal d'après cette loi, en harmonie avec Dieu, avec la raison et avec la nature, c'est la vertu de l'esprit, le bien suprême et la beauté morale. L'homme ne parvient au développement moral que par des efforts dont il a conscience; il faut donc qu'il lui consacre, pendant toute sa vie, sa pensée et une attention constante.

Tous les hommes doivent conclure une alliance en vue de la vertu; cela est essentiel pour leur perfectionnement et contribue à assurer l'unité, l'harmonie, la puissance et la beauté de toutes les forces humaines. C'est en elle que l'homme trouve les conditions matérielles de sa vie morale la plus intime; il écarte par là les obstacles qui l'éloignent de la vertu et les tentations qui l'entraînent vers le vice.

Chaque être partage avec les autres la vocation divine de réaliser, dans sa sphère et à sa façon, ce qui est bien, et de contribuer à ce que, pour lui et pour les êtres auxquels il est lié, tout soit bien et que la vie de chacun forme une partie harmonieuse de l'ensemble. Les uns sont tenus, d'après les lois de leur existence propre, de régler d'une manière naturelle tous les rapports de droit, en toute vertu et selon le bien et la beauté morale. Leur ordination est une partie essentielle de la destination de l'homme. De même que le droit s'étend lui-même à toute la vie de l'humanité, de même aussi sa réalisation dans l'Etat ne peut être l'œuvre que de l'humanité unie en société.

L'homme qui s'inspire de ces principes voit, dans chaque trait de la vie de l'humanité, et y aime toute chose comme membre d'une seule vie unique; son esprit ouvert est dirigé aussi bien vers ce qui est éternel que

vers la vie individuelle, et aussi bien sur ce qui existera de tout temps que sur ce que révélera plus tard l'éternité.

L'humanité tout entière doit s'unir en une alliance en vue du perfectionnement, de manière que dans son ensemble, à partir de l'individu, elle se perfectionne librement, sagement et artistiquement comme un seul tout. Les facultés de l'homme doivent être cultivées, exercées conformément à son idée, de façon à pouvoir réaliser toutes les œuvres que comporte sa destination. De même que l'unité, la pluralité et l'harmonie sont les formes fondamentales qui dominent dans l'architecture de l'univers, de même aussi l'homme et l'humanité ne doivent former qu'un tout indivisible, et le corps et l'esprit doivent être cultivés avec le même soin, afin que dans un corps sain et beau habite toujours une âme saine et belle. Le corps et l'esprit et leur action réciproque doivent être développés à tous égards d'après les formes éternelles de l'univers, de la perfection morale intime, de la justice et de la beauté. Dans chaque homme, ce qu'il y a d'essentiel c'est la nature humaine, et la vie individuelle de tous est régie par les mêmes lois. Les lois du perfectionnement humain et général doivent être gravées par l'art de l'éducation de l'humanité dans la conscience de chacun, afin que la volonté leur soit soumise et que toute la vie individuelle y soit conforme. Ces lois exigent de toute éducation, non seulement qu'elle ne porte pas atteinte à la liberté morale, mais qu'elle l'éveille et la stimule, qu'elle pousse à l'initiative et qu'elle la dirige de manière que l'homme apprenne à se conduire, qu'il soit de bonne heure émancipé, libre, indépendant et par cela même aimable et sociable.

Ce n'est que par le fait que l'humanité comme telle saisit avec ardeur les tâches infinies de la vertu, de la

justice, de la beauté, de la science, de l'art et du perfectionnement humain; ce n'est que par le fait qu'elle est une alliance en vue de la vertu, un état, une alliance intime avec Dieu, une alliance en vue de la beauté, de la science, de l'art et du perfectionnement humain, que les hommes sont capables de former la famille de Dieu sur la terre et de participer ainsi à la beauté et à la dignité suprêmes.

L'humanité, comme personne unique, doit être faite à l'image de l'individu normal. Tous les hommes composant une humanité terrestre unique vivent comme un seul homme type de la beauté et de la vertu; un pur sentiment inné du bien unit dans une seule volonté commune, dans une seule action systématique, dans laquelle la vie morale de chacun se meut librement et avec succès; LEURS FORCES RÉUNIES LES AIDENT A VAINCRE LES DIFFICULTÉS MATÉRIELLES ET LES OBSTACLES QU'ELLES OPPOSENT AU BIEN.

L'humanité comprend chaque individu comme dans un organisme complet; elle les admet tous avec la même justice, le même amour, la même sollicitude; elle leur offre à tous les conditions sûres et complètes d'un véritable perfectionnement de soi-même et d'un véritable esprit social. Chacun acquiert, déjà dans la famille, sa propre individualité; il en a une plus élevée dans le peuple et la plus élevée de toutes dans l'humanité.

L'alliance de l'humanité est la vie en commun de toutes les personnes et de toutes les forces de l'humanité en un seul tout conforme à la raison et à la nature, satisfaisant le corps et l'esprit et répondant aux besoins de tous les hommes. Il les unit tous dans le domaine de leur communauté intellectuelle, terrestre et divine, purement comme hommes, en une vie commune. Bien que

l'alliance de l'humanité ne se forme que tardivement des éléments dispersés, elle reconnaît déjà, à ses débuts, les hommes de tous les temps comme les organes et les parties d'une humanité unique, et comme ses précurseurs. Même ceux qui sont morts depuis longtemps ont contribué pour leur part à l'édification de cette vie de l'humanité et en ont préparé le terrain; ils ont sacrifié leur vie et ce qu'ils avaient de plus précieux pour amener un état de choses meilleur."

Ces profondes pensées de *Krause* indiquent l'idée fondamentale de la franc-maçonnerie et la tâche de notre époque. L'alliance franc-maçonnique n'a point encore atteint tout son développement; elle n'a pas encore déployé tous ses effets. Elle n'est nullement caduque: elle est simplement stationnaire et a négligé de développer et d'utiliser les germes qui sont en elle et qui, à notre époque, auraient pu lui assurer une grande influence. Les loges, comme représentantes de la pensée franc-maçonnique, ont poursuivi jusqu'ici des tendances individuelles et particularistes et ont négligé l'élément commun; elles n'ont cherché le perfectionnement de l'ensemble que par l'éducation de l'individu en vue de l'humanité, sans égard à la loi des influences réciproques, qui enseigne au contraire que les progrès de l'ENSEMBLE entraînent nécessairement le perfectionnement de l'individu; elles ont — comme dit *Lessing* — trop longtemps trafiqué avec la vieille monnaie, au lieu de battre monnaie elles-mêmes, c'est-à-dire qu'en ce qui concerne leur activité, elles ont fait isolément le commerce en petit, au lieu de poursuivre systématiquement et avec toutes leurs forces réunies, des buts plus grands et plus élevés. La tâche du franc-maçon doit être de créer les bases d'une organisation morale de l'humanité et de les poser dans le monde, car sans

cela elle ne saurait accomplir sa mission ni aboutir au bien-être général.

Bien qu'imparfait comme toutes les œuvres humaines, l'ordre franc-maçonnique a été, depuis plus d'un siècle et demi, dans son organisation et dans sa pratique, un éducateur silencieux et bienfaisant de l'humanité; dans ses principes, il en a été le guide et le flambeau. Aujourd'hui encore sa mission est de transfuser dans la chair et dans le sang des peuples les fruits du développement intellectuel le plus élevé, en les ennoblissant toujours davantage, et d'être quant à la mission intime de chaque individu le foyer des idées humanitaires.

L'arbre de la franc-maçonnerie fleurit encore et il portera ses fruits.

